This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

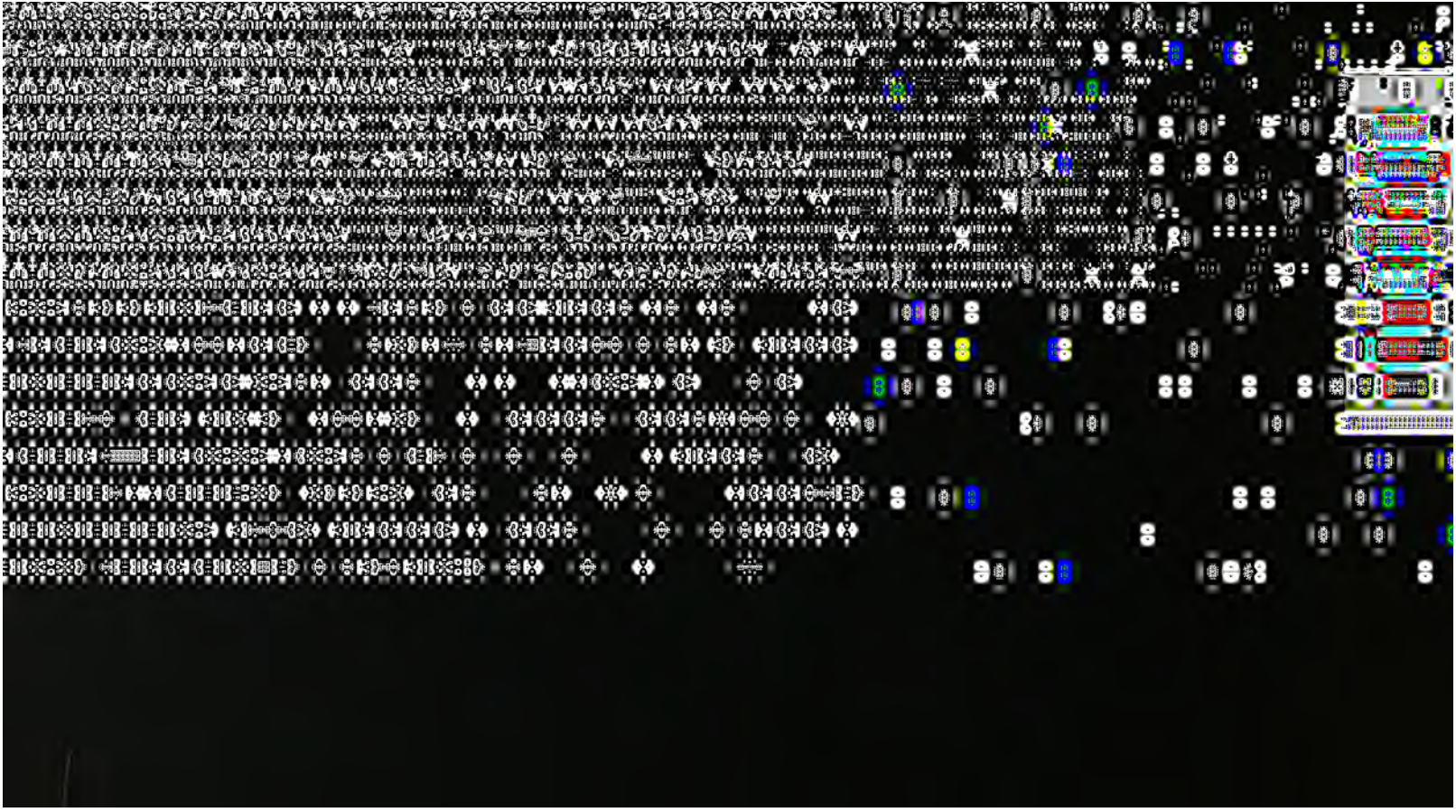
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LE CYCLE DE LA CROISADE

ET DE

LA FAMILLE DE BOUILLON

Romances

LE CYCLE DE LA CROISADE

ET DE

LA FAMILLE DE BOUILLON

PAR

H. PIGEONNEAU

DOCTEUR ÈS LETTRES,
PROFESSEUR AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND ET A L'ÉCOLE LIBRE
DES SCIENCES POLITIQUES.

SAINT-CLOUD
IMPRIMERIE DE Mme Ve EUGÈNE BELIN
RUE DU CALVAIRE, N° 3.

1877

P

NEW YO

A MONSIEUR A. CHÉRUEL

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SOUVENIR RESPECTUEUX

DE SON ANCIEN ÉLÈVE

INTRODUCTION

La première croisade, le plus grand événement du moyen âge, celui qui a le plus vivement frappé les imaginations et laissé dans les souvenirs populaires les traces les plus durables, coïncide avec l'épanouissement de notre poésie nationale : les deux faits ne sont pas seulement contemporains, ils sont intimement liés. Les mêmes sentiments qui poussaient en Palestine barons et vilains, inspiraient les auteurs de nos chansons de gestes. La séve de la jeunesse, l'enthousiasme religieux et guerrier débordaient à la fois en aventureux pèlerinages et en chants héroïques ; l'épopée du XIe siècle était un cri de guerre et la croisade une épopée en action. Aussi la lutte du monde chrétien contre le monde musulman remplit-elle nos plus anciens poëmes : l'histoire s'y mêle à la légende, le présent au passé, et on peut dire que l'épopée carlovingienne est en même temps l'épopée de la croisade.

Cependant le grand nom de Charlemagne a-t-il absorbé dans son rayonnement poétique les véritables héros de la guerre sainte, et le moyen âge n'a-t-il pas chanté la croisade historique, aussi bien que la croisade légendaire ?

Nous savons, par des témoignages contemporains qu'un

chevalier du Limousin, Grégoire de *Las Tours,* surnommé Béchada, frère d'un des principaux croisés, Geoffroi de *Las Tours,* avait écrit, entre 1106 et 1137, sur la conquête de la Palestine, un poëme, en dialecte méridional, dont le texte ne nous est pas parvenu [1]. Lambert d'Ardres mentionne une chanson de gestes (*cantilena*) composée au XIIe siècle sur le siége d'Antioche [2]. Orderic Vital rapporte que Guillaume IX, comte de Poitiers, échappé au désastre de son armée sur les bords de l'Halys, avait chanté ses aventures et les malheurs de ses compagnons. Enfin, les travaux de la critique moderne nous ont révélé l'existence de plusieurs chansons de gestes, romans ou chroniques versifiées, composés au nord de la Loire du XIIe au XIVe siècle, et qui ont eu pour point de départ le récit des événements de la première croisade.

Cette histoire poétique de la croisade était encore connue au XVIe siècle, au moins par des traductions en prose et par des abrégés, mais à partir du XVIIe siècle, perdue dans la foule des romans de chevalerie, confondue avec la légende de la famille de Bouillon sous le titre incomplet et trompeur de *Romans du Chevalier au Cygne,* elle tombe peu à peu dans l'oubli ; c'est à peine si de rapides allusions du Père d'Oultreman, dans sa *Vie de Pierre l'Ermite* (Paris, 1645, 1 vol. in-18), une analyse superficielle de Contant d'Orville dans les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque* (t. VI, p. 4-62), viennent, à de longs intervalles, en réveiller le souvenir.

En 1829, M. Michaud, dans le tome Ier de sa *Bibliothèque des Croisades* (p. 273), analysa, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, la partie des romans du *Che-*

1. Gaufridi prioris Vosiensis (de Vigeois) cœnobii chronica. — *Bibliotheca manuscripta* a Labbe edita, t. II, ch. XXX, p. 296.

2. Lambert d'Ardres. Ed. Godefroi de la Ménilglaise. Paris, 1855. 1 vol. in-8°, page 311.

valier au Cygne, qui se rapporte aux siéges d'Antioche et de Jérusalem. Ce travail assez court, presque dédaigneux et souvent inexact, eut du moins le mérite d'appeler l'attention sur un monument oublié de notre vieille poésie.

Quelques années plus tard, M. de Mas-Latrie proposa à la Société de l'Histoire de France de publier des extraits de cette vaste composition qui ne compte pas moins de 50,000 vers. La proposition n'eut pas de suite, mais ce fut à cette occasion que M. Leroux de Lincy fit paraître dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (t. II, 1re série, p. 437-460), une analyse des romans du *Chevalier au Cygne.* Cette étude jetait une vive lumière sur l'intérêt historique de la légende trop dédaignée par M. Michaud et déjà vengée de ce mépris injuste par M. de Reiffenberg[1] et par M. A. Dinaux[2].

En 1845, M. Paulin Pâris, dans ses *Notices sur les manuscrits français de la Bibliothèque royale* (t. VI, p. 168 et sqq.), décrivit pour la première fois les cinq manuscrits : 7,628 ancien fonds français (aujourd'hui 1,621), 7,190 (*idem,* aujourd'hui 786), 7,192 (*idem,* aujourd'hui 795), 540[8] supplément français (aujourd'hui 12,558), et 105 supplément français (aujourd'hui 12,569), qui renferment la légende analysée par MM. Michaud et Leroux de Lincy.

Par la langue et par l'orthographe, aussi bien que par le format et par l'écriture, ces manuscrits appartiennent au XIIIe siècle. M. Leroux de Lincy et M. Paulin Pâris s'accordent à regarder comme les plus anciens le n° 12,558 (ancien 540[8]) écrit en dialecte français mêlé de formes bourguignonnes, et le n° 1,621 dont le dialecte, comme celui des trois autres manuscrits, semble trahir une origine plus

1. M. de Reiffenberg. *Introduction à la chronique de Mouskés,* t. II, p. 41.

2. A. Dinaux. *Les Trouvères de la Flandre et du Cambrésis.* Paris et Bruxelles. 1839-1863. 4 vol. gr. in-8°.

septentrionale. Le n° 12,569 doit être le plus récent : l'écriture est moins bien formée et les règles de la conjugaison et de la déclinaison qui commencent à s'altérer vers la fin du XIIIe siècle sont moins strictement observées [1].

Un sixième manuscrit, signalé également par M. Paulin Pâris, le n° 165, Belles-Lettres, de la Bibliothèque de l'Arsenal, porte la date de 1268.

Pendant que l'érudition française exhumait ainsi ces curieuses reliques de nos traditions nationales, un savant étranger, M. de Reiffenberg, publiait à Bruxelles, dans la *Collection des chroniques belges* (1846-48), une version des romans de la croisade, sous le titre de *Romans du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon*. Cette publication était extraite d'un manuscrit de la fin du XIVe siècle, transcrit par un copiste flamand, et qui porte dans l'inventaire de 1839 de la Bibliothèque royale de Bruxelles le n° 10,391. Elle ne fut achevée qu'en 1850 par M. Borgnet ; elle remplit trois volumes in-4°, et le poëme, qui ne s'arrête que plusieurs années après la mort de Godefroi de Bouillon, compte 35,180 vers.

Au moment où M. de Reiffenberg venait de faire paraître le second volume du *Roman de Godefroi de Bouillon*, M. Paulin Pâris publiait à Paris, sous le titre de *Chanson d'Antioche*, la partie des chroniques poétiques de la croisade qui s'étend depuis la prédication de Pierre l'Ermite jusqu'à l'arrivée des croisés près de Jérusalem. Cette version, complétement différente de celle qui avait paru à Bruxelles, était tirée des six manuscrits cités plus haut, que le savant éditeur avait malheureusement essayé de fondre en un seul texte, malgré la multitude des variantes. L'édition était accompagnée d'une introduction et d'un long commentaire où

1. Le copiste de ce manuscrit s'est nommé, f° 64 : *Hic fuit Guido dictus Flamingus qui fecit istam cedulam.*

étaient discutées les questions soulevées par ces textes inconnus [1].

Le reste de la compilation poétique que renferment les manuscrits de Paris était encore inédit, mais, en 1850, M. Paulin Pâris en donna, dans le vingt-deuxième volume de l'*Histoire littéraire de France,* une analyse détaillée et des extraits qui permettent d'en apprécier le caractère général. On y reconnaît tout d'abord deux groupes de traditions plus ou moins authentiques, qui se rapportent, les unes aux origines de la famille de Bouillon, les autres à l'histoire de la première croisade.

Dans le premier groupe, M. Paulin Pâris compte deux branches : 1° *la Naissance et les Aventures du Chevalier au Cygne,* Hélias, le fabuleux aïeul de Godefroi ; 2° *les Enfances de Godefroi de Bouillon.*

Dans le second, il en distingue trois : 1° la *Chanson d'Antioche,* qui s'arrête après la victoire des croisés sous les murs de cette ville ; 2° la *Chanson de Jérusalem* qui finit à la bataille d'Ascalon ; 3° la *Chanson des Chétifs* ou des Caitis (*captivi*), récit épisodique d'un caractère tout romanesque qui vient se glisser au milieu de l'histoire de la croisade.

Les événements qui suivent la bataille d'Ascalon, la conquête d'Acre, de Tyr, la fondation des ordres de Saint-Jean et du Temple forment une quatrième branche annoncée dans tous les manuscrits, mais qui ne nous a été conservée que par le n° 12,569 de la Bibliothèque nationale et par le manuscrit de l'Arsenal.

La publication de la *Chanson d'Antioche* avait excité dans le monde littéraire une certaine émotion : on voulait voir dans ce vieux poëme la plus ancienne histoire de la croisade,

1. *Romans des douze Pairs.* La *Chanson d'Antioche* publiée par Paulin Pâris. 2 vol. in-8°, chez Techener, Paris, 1848.

une de nos premières épopées, une sorte de pendant de la *Chanson de Roland*. Madame de Saint-Aulaire, qui comptait parmi ses ancêtres un des héros de la première croisade, Raimbaud Creton, publia en 1862 une traduction en prose du texte édité par M. Paulin Pâris (in-18, Paris). M. L. Gautier, dans son livre sur les *Épopées françaises*, fait de fréquentes allusions aux poëmes analysés par l'*Histoire littéraire* et les réunit dans un cycle distinct qu'il appelle le Cycle de la croisade.

Enfin, M. Hippeau a publié, en 1868, d'après le manuscrit 1,621 la *Chanson de Jérusalem* sous le titre de *Conquête de Jérusalem* (1 vol. in-8°, chez Aubry, Paris, 1868), et en 1874 les *Aventures du Chevalier au Cygne* et *les Enfances de Godefroi*, dont la première partie seulement a paru au moment où nous terminons notre travail [1].

Comme la plupart des autres romans du moyen âge, ceux de la croisade et de Godefroi de Bouillon furent traduits en prose dans le courant du XIIIe siècle. Un manuscrit de la Bibliothèque nationale, le n° 781, fonds français (ancien 7,188 [5]), signalé par M. Paulin Pâris et par M. de Mas-Latrie [2], renferme une copie de cette traduction suivie de la chronique d'Ernoul et commençant par ces mots : « L'ay » comenchié sans rime pour l'estore avoir plus abriegiet et » si me sanle que la rime est molt plaisans et molt bele, » mais molt est longue. »

M. de Reiffenberg et son continuateur, M. Borgnet, mentionnent plusieurs autres traductions françaises, allemandes, anglaises, hollandaises et même latines, mais la plupart se bornent à reproduire l'épisode fabuleux du Chevalier

1. La *Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroy de Bouillon*. 1 vol. in-8°, chez Aubry. Paris, 1874.

2. *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, publiée par M. de Mas-Latrie pour la Société de l'Histoire de France. 1 vol. in-8°, Renouard, Paris, 1871.

se bornent à reproduire l'épisode fabuleux du Chevalier au Cygne et ne contient pas l'histoire de la croisade.

La réputation des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* ne s'éteignit pas avec le moyen âge. A la fin du xve siècle, Pierre d'Esrey de Troyes les remania encore une fois. Cette nouvelle version fut publiée à Paris, en 1504, chez Jehan Petit. L'auteur prétendait, dans sa préface datée de 1499, l'avoir traduite du latin et citait comme une de ses autorités le *Miroir historial de Vincent de Beauvais*. C'est probablement au roman de Pierre d'Esrey que Rabelais a fait une allusion ingénieusement expliquée par M. Paulin Pâris, et c'est le même ouvrage que Contant d'Orville analyse dans les *Mélanges* publiés par le marquis de Paulmy, en ajoutant qu'il ne peut parler du manuscrit de ce roman qui était dans la bibliothèque de Charles VI, *parce qu'il ne le connaît pas*.

Tels sont les principaux documents que nous avons consultés et les travaux les plus importants dont l'histoire poétique de la croisade a déjà été l'objet[1].

Malgré l'autorité incontestable des noms que nous venons de citer, ces travaux ne nous ont pas découragé; dans un

1. Au moment où notre travail complétement achevé allait être livré à l'impression, deux articles, l'un de M. Thurot dans la *Revue historique* (t. I, 1876, p. 67-77), l'autre de M. Paul Meyer dans la *Romania* (janvier 1876), nous ont révélé l'existence d'un récit en vers français de la première croisade traduit ou imité en partie de Baudry de Bourgueil, en partie des *Gesta Francorum expugnantium Jherusalem* de Bartholf. Ce poëme se trouve dans deux manuscrits : l'un déposé à Spalding (Lincolnshire), l'autre appartenant à la Bodleyenne d'Oxford (Fonds Hatton 77) : il remonterait à la fin du xiie siècle. Le manuscrit d'Oxford s'arrête avec l'imitateur de Baudry à la bataille d'Ascalon, et fait suivre le récit de la croisade d'une reproduction de la *Chanson des Chétifs*. Le manuscrit de Spalding poursuit au contraire le récit des guerres de Palestine jusqu'à la prise de Tyr en 1124. Cette découverte ne modifie en rien nos conclusions. Le poëme conservé par les manuscrits d'Oxford et de Spalding peut avoir joui d'une certaine popularité parmi les Normands d'Angleterre; mais il ne paraît avoir joué aucun rôle dans la formation du cycle que nous étudions ici.

champ aussi vaste, il reste toujours quelque chose à glaner. Du reste aucun de nos prédécesseurs n'a embrassé le cycle entier dans une étude d'ensemble, et ceux dont les travaux ont une valeur originale, M. Leroux de Lincy, M. Paulin Pâris, les éditeurs des *Chroniques Belges,* se sont surtout proposé de faire connaître, par des analyses détaillées et par de longues citations, des textes inédits.

Nous poursuivons un autre but. Au point de vue critique, nous essayerons d'établir plus complétement qu'on ne l'a fait jusqu'ici l'origine, la succession et les transformations des différents poëmes qui composent le cycle de la croisade et de la famille de Bouillon.

Au point de vue historique, nous chercherons dans cette longue série de chansons de gestes et de romans, moins l'histoire des faits, qui appartiennent pour la plupart au domaine de la légende ou de la fantaisie, que celle des sentiments, des idées et des mœurs dont la poésie était le reflet.

On ne connaîtra la société du moyen âge que quand on aura achevé pour tous les monuments de notre épopée nationale, ce que M. Gaston Pâris a fait avec une érudition si sûre et une critique si délicate pour la légende de Charlemagne. D'autres élèveront l'édifice ; notre époque aura du moins le mérite d'en avoir amassé les matériaux.

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE HÉROÏQUE

La légende de la première croisade

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DE LA CHANSON D'ANTIOCHE ET DE LA CHANSON DE JÉRUSALEM

I

Des deux versions que nous avons mentionnées plus haut, celle des manuscrits de Paris, et celle du manuscrit de Bruxelles, la seconde est certainement la plus récente. M. Paulin Pâris et M. Borgnet l'ont démontré par de nombreux arguments dont un au moins est irréfutable. Le manuscrit de l'Arsenal, qui n'est pas le plus ancien, a été achevé en 1268, tandis que la version de Bruxelles cite le nom de *saint Louis* et n'a pu être rédigée par conséquent avant le XIVe siècle. C'est donc aux manuscrits de Paris qu'il faut demander la forme première de la légende.

Des études critiques dont ces textes ont été l'objet on peut tirer les conclusions suivantes où nous résumons l'article de l'*Histoire littéraire* et les autres travaux de M. Paulin Pâris et de M. Leroux de Lincy.

1° *Le long récit poétique* qui commence à la naissance du

Chevalier au Cygne et qui ne se termine dans le manuscrit 12,569 qu'après l'avénement de Saladin, *n'est pas une œuvre unique mais une compilation où figurent des œuvres appartenant à plusieurs auteurs.*

Tous les manuscrits, à l'exception d'un seul, le n° 12,558, mentionnent comme l'auteur des *Enfances de Godefroi,* un certain *Renaud* ou *Renax* sur lequel ils ne fournissent du reste aucun renseignement. Tous s'accordent également, à l'exception du n° 12,569, pour attribuer l'arrangement des poëmes qui se rapportent à la première croisade, à Graindor de Douai[1]. Le manuscrit 12,558 l'appelle Graindor de Dijon, mais ce lapsus volontaire est une fraude patriotique, qui semble trahir la nationalité du copiste plutôt que celle de l'auteur.

2° *Graindor de Douai n'a fait que rajeunir la partie des romans de la croisade désignée par M. Paulin Pâris sous le titre de Chanson d'Antioche et de Chanson de Jérusalem.* Trois passages relevés par l'éditeur ne laissent aucun doute à cet égard. Le premier nous apprend à la fois le remaniement dont ces poëmes ont été l'objet et le nom du rénovateur.

> Cist novel jougleor qui en suelent canter
> Le vrai commencement en ont laisié ester ;
> Mais Grainsdor de *Dijon* (Douai) nel velt mie oblier,
> Ki nos en a les vers tous fais renoveler.
>
> (12,558, f° 59 recto.)

Le second tiré, comme le précédent, du préambule de la *Chanson d'Antioche* et qui ne se trouve pas dans tous les manuscrits, supprime le nom du rénovateur, mais affirme

1. Le nom d'un certain Yves Graindor, originaire de Valenciennes, est mentionné dans une pièce publiée par M. Mangeart, dans son *Catalogue des manuscrits de Valenciennes.* 1860. 1 vol. in-4°, p. 691-692.

également l'existence d'une œuvre antérieure, accommodée au goût moderne par un rimeur habile et soucieux de l'harmonie.

Oï l'aves chanter com (*en ?*) une autre chançon;
Mais n'estoit pas rimée ensi com nos l'avon.
Rimée est de novel et mise en quaregnon[1];
Mais cil qui le rima n'i vaut metre son non,
Por çou que tels l'oïst qu'en fronçast le grenon.
(12,558, f° 59 verso.)

Malgré cette apparente contradiction, il nous paraît inutile de supposer, comme l'a fait M. Paulin Pâris, que Graindor était le patron du poëte et non le poëte lui-même. On sait que les jongleurs tenaient d'ordinaire en réserve plusieurs préambules, et qu'ils les variaient suivant les circonstances et l'auditoire. Que Graindor soit ou non l'auteur du passage cité plus haut, nous ne pouvons en conclure qu'une chose : c'est que son nom risquait de ne pas être bien accueilli partout, et que lui-même, ou ses interprètes, avaient pourvu par une sage variante à cette nécessité de l'incognito.

Le troisième passage nous révèle le nom de l'auteur original : on le retrouve dans tous les manuscrits.

Nonante rois i ot sans les autres barons,
Cil qui le cançon fist sot bien dire les nons,
Ricars li Pelerins de qui nos le tenons.
(12,558, f° 109 recto.)

S'il s'agissait d'un savant clerc, d'un évêque ou même d'un simple moine, cette mention nous inspirerait une médiocre confiance. Les trouvères aimaient à placer leurs fic-

1. Ce mot qui s'écrit aussi *carenon* et qui dérive d'une forme latine *quaternio* ou *quadrinio* (Cf. Scheler, *Dictionnaire d'étymologie française*), signifie *carillon*, « parce que les carillons se sonnaient autrefois à quatre cloches » et ici par extension, accord, harmonie, battement régulier de la rime, comparé au battement de la cloche.

tions à l'abri d'un nom respectable, et ne tenaient guère plus à revendiquer la paternité de leurs œuvres, qu'ils ne respectaient chez les autres les droits de la propriété littéraire. Mais il est question ici d'un personnage obscur, qui ne pouvait faire autorité, qui n'avait d'autre recommandation que son surnom de Pèlerin, et nous ne voyons pas pourquoi l'auteur véritable se serait donné la peine de l'inventer. Il n'en est pas de même d'un autre passage en apparence aussi explicite et qui concerne l'auteur de la *Chanson des Chétifs :*

Huimais orés cançon de bien enluminée.....
Li boins princes Raimons [1] ki la teste ot colpée
Ke Sarrasin ocisent, la pute gens dervée [2],
(Anthioce en remest dolante et abosmée).....
Ceste cançons fu faite [3] de vérité provée.
Cil ki le cançon fist en ot bone soldée,
Canoines fu Saint Piere, de provende douée :
Tant com li clers vesqui fu li cançons gardée,
Et quant il dut morir et l'arme en fu alée.
Al patriarce fu cele cançons livrée.

(12,558, f° 123.)

Ce prétendu chanoine de Saint-Pierre, inspire à M. Paulin Pâris des doutes que nous partageons, et que justifient les habitudes des trouvères. En tout cas la *Chanson des Chétifs* était à l'origine une œuvre distincte et qui ne fut probablement fondue avec celles d'*Antioche* et de *Jérusalem* qu'à l'époque où Graindor remania et rajeunit ces deux poëmes.

1. Ce Raimond n'est pas Raimond de Toulouse, comme le croit M. Leroux de Lincy, mais Raimond de Poitiers, prince d'Antioche, qui périt en 1149 dans une bataille contre Noureddin.

2. Les critiques sont d'accord sur le sens de ce mot qui signifie, désordonné, forcené, hors de soi ; mais ils ne s'entendent pas sur l'étymologie. On a proposé *deviare* (Ducange), *desipere* (Diez), *debriatus* (Scheler). Le mot ne viendrait-il pas tout simplement de *deexviatus* (desvéié, desvé, dervé, diervé)?

3. Il faut probablement lire *fist faire,* comme dans le manuscrit 1,621. La leçon du n° 12,558 n'aurait pas de sens.

3° *La composition des Romans du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon est postérieure à celle des Chansons d'Antioche et de Jérusalem.*

Le témoignage des textes est formel :

> Tels cante d'Anthioce qui pas ne le commence,
> Mais je vos en dirai la première sentence.
> (12,558, f° 21 recto.)

dit l'auteur du *Roman de Godefroi;* formule qui semblerait annoncer l'intention de ressusciter quelque fragment oublié d'une œuvre antérieure, mais qui, d'après l'usage invariable des jongleurs, servait au contraire d'introduction à une branche nouvelle.

A défaut d'autres preuves, le simple bon sens arriverait à la même conclusion. L'imagination populaire ne songe à créer des généalogies et à chercher des ancêtres qu'aux héros et aux favoris de la fortune. La gloire historique de Godefroi de Bouillon dut précéder la gloire légendaire de sa famille. Comme les ancêtres des douze pairs ou des Chevaliers de la Table-Ronde, Hélias n'a dû la vie qu'à son illustre descendant.

Si les poëmes de la croisade sont antérieurs aux romans du *Chevalier au Cygne,* et s'il est possible de démontrer, comme nous essayerons de le faire, que la *Chanson d'Antioche* et la *Chanson de Jérusalem* ne sont pas du même auteur, il est naturel d'attribuer la priorité à celle qui raconte les débuts mêmes de la guerre sainte.

De ce qui précède nous tirerons, avec M. Paulin Pâris, une dernière conclusion : c'est que la *Chanson d'Antioche a été la première pierre de l'édifice poétique élevé à la gloire des croisés et de la famille de Bouillon.*

II

M. Paulin Pâris est le seul qui ait traité la question des origines de la *Chanson d'Antioche* et son opinion paraît avoir été admise sans discussion par presque tous les critiques qui se sont occupés du cycle de la croisade.

D'après la préface de la *Chanson d'Antioche* et le tome XXII de l'*Histoire littéraire* où l'auteur se prononce cependant avec plus de réserve, le texte remanié par Graindor et conservé par les manuscrits de Paris est la reproduction exacte sinon dans tous les détails, au moins dans les lignes principales, de l'œuvre de Richard le Pèlerin : l'auteur primitif, flamand comme Graindor, est non-seulement contemporain, mais témoin oculaire de la croisade : les historiens latins, sans en excepter le plus ancien de tous, l'anonyme de Bongars, le Tudebodus de Duchesne, l'ont copié, souvent sans le comprendre : enfin s'il n'a pas chanté la prise de Jérusalem, c'est sans doute parce que la mort le surprit dans quelque bourgade de Syrie, avant le départ de l'armée pour la ville sainte. En un mot, la *Chanson d'Antioche* est la plus ancienne histoire de la croisade, et l'original des premiers chroniqueurs latins.

Ces conclusions plus séduisantes que solides se réduisent à deux hypothèses que nous allons examiner tour à tour : l'exactitude relative avec laquelle les rénovateurs auraient reproduit la physionomie du texte primitif, et les emprunts qu'auraient faits à ce texte les plus anciens chroniqueurs.

Nous savons que le poëme d'*Antioche* ne nous est parvenu que remanié et probablement altéré par les tentatives de rajeunissement. Avons-nous le droit de considérer la version que nous possédons, sinon comme la reproduction fidèle, au

moins comme la traduction libre de l'œuvre primitive? Pouvons-nous retrouver, sous ces couches successives, quelque chose de la vieille chanson de geste, comme on fait reparaître, en grattant le badigeon moderne, les fresques de nos cathédrales.

Une restauration de ce genre est difficile; mais, ainsi que M. Paulin Pâris, nous ne la croyons pas impossible.

Les rénovateurs du XIIe et du XIIIe siècles ne se faisaient sans doute aucun scrupule de retrancher, d'ajouter, de glisser dans les poëmes qu'ils rajeunissaient des épisodes tout entiers, sous prétexte de réparer les oublis des jongleurs contemporains. Mais ce qu'ils jugeaient à propos de conserver, ils le reproduisaient avec une certaine exactitude. Nous pouvons nous en convaincre par les doubles versions qui nous restent de la *Chanson de Roland* et des premiers poëmes du cycle carlovingien.

Pour ceux dont nous nous occupons, quelques passages d'un texte antérieur à la rénovation de Graindor nous permettent d'apprécier la fidélité des traducteurs. M. Paulin Pâris a recueilli dans son édition de la *Chanson d'Antioche* treize couplets reproduits par trois manuscrits et qui contiennent le récit des événements de la croisade depuis la mort de l'évêque du Puy jusqu'à la prise de Rames. La rime est irrégulière, heurtée, souvent même elle disparaît pour faire place à une simple assonance qui porte non sur la dernière syllabe, mais sur la dernière voyelle accentuée, comme dans les plus anciennes versions des chansons de gestes carlovingiennes.

Plusieurs de ces couplets ont été renouvelés soit par Graindor, soit par un autre jongleur, et la comparaison des deux versions prouve que le rénovateur a respecté au moins le sens du texte original.

M. Léon Gautier cite des exemples analogues dans le *Fier-*

abras, dans la *Chanson des Saisnes,* dans celle de *Jehan de Lanson*[1]. Nous-même nous en avons constaté deux, dans la *Chanson de Jérusalem,* et nous aurons occasion de les citer plus loin.

Bien que les manuscrits ne nous aient rien conservé du texte primitif de la *Chanson d'Antioche,* nous n'avons aucune raison de croire que les rénovateurs l'aient plus maltraité que celui des autres poëmes contemporains. Il est donc vraisemblable que la version remaniée reproduit à peu près celle de l'auteur original, quel qu'il soit.

Cette vraisemblance se change presque en certitude pour peu qu'on examine avec attention le poëme tel que nous le connaissons. Il se compose de trois éléments distincts : un petit nombre d'épisodes, intimement liés au corps du récit, d'un caractère tout historique, mais dont on ne trouve aucune trace chez les historiens latins ; une histoire détaillée de la croisade jusqu'à la bataille d'Antioche, comprenant près des trois quarts de la chanson, et offrant avec deux des chroniqueurs de telles ressemblances qu'il faut supposer de part ou d'autre, une étude minutieuse du texte imité et souvent traduit : enfin, quelques vers ou quelques couplets isolés et un assez long préambule où se trahit avec évidence la main des rénovateurs. Si l'on retranche la partie de la chanson qui concorde avec le récit des chroniqueurs, il ne reste rien que des lambeaux informes, des tronçons épars sans lien, sans unité, *disjecti membra poetæ.*

Le véritable auteur de la *Chanson d'Antioche* est donc celui qui a composé ou traduit cette partie du poëme, sans laquelle il n'y a plus de poëme. Or, on ne saurait l'attribuer à Graindor, qui s'annonce expressément comme le rénovateur d'une œuvre antérieure et déjà célèbre, et qui, là où

1. *Épopées françaises,* t. I, p. 204.

il invente, montre pour l'histoire un dédain peu compatible avec le caractère strictement historique de la *Chanson d'Antioche*. Cette histoire de la croisade n'appartient pas davantage à l'auteur de la *Chanson de Jérusalem,* qui connaissait évidemment le poëme d'*Antioche,* qui l'imite souvent, mais qui paraît n'avoir fait aucun usage des travaux des chroniqueurs, et qui s'est contenté de consulter les souvenirs et la tradition populaires.

Il existait donc, avant la rénovation de Graindor, avant l'apparition de la *Chanson de Jérusalem,* un texte écrit de la *Chanson d'Antioche,* qui s'éloignait fort peu de celui que nous ont conservé les manuscrits, et que nous avons le droit de regarder comme l'œuvre de l'auteur original. Cet auteur était-il Richard le Pèlerin? Les rénovateurs l'affirment, et nous n'avons aucune raison de les contredire. En résumé, la première hypothèse de M. Paulin Pâris peut se défendre par des arguments qu'il a eu tort de ne pas invoquer, mais qui nous semblent assez concluants pour que nous n'hésitions pas à adopter son opinion. Il n'en est pas de même de la seconde, qui nous paraît en contradiction formelle avec les textes mêmes qu'il a publiés.

III

La *Chanson d'Antioche* est-elle l'original ou la copie des chroniqueurs latins? telle est, réduite à ses termes les plus simples, la seconde question que nous avons à discuter, et que M. Paulin Pâris résout en faveur de Richard le Pèlerin.

Écartons tout d'abord de l'argumentation du savant éditeur du poëme d'*Antioche,* ce qui, chez un critique d'allures plus libres et moins sérieuses, pourrait passer pour un jeu d'esprit.

Que Pierre Tuebœuf (*Petrus Tudebodus*) ait pris une mon-

tagne pour un puits et traduit par *puteus* le *Puy de Civetot* de la chanson[1]; qu'Albert d'Aix ait confondu un adjectif avec un nom de ville et transformé *estanc* (harassé) en *Stancona* ou *recréu* (renonçant à marcher) en *Eregli*[2], M. Paulin Pâris lui-même en est-il bien convaincu? Nous croyons inutile de discuter plus longuement ces allusions malicieuses aux bévues des chroniqueurs latins. Les témoignages sérieux que M. P. Pâris invoque en faveur de son opinion peuvent se résumer en quelques lignes : 1° Richard le Pèlerin a dû assister à la croisade. On ne saurait expliquer autrement l'exactitude de ses récits et le caractère de vérité naïve de plusieurs épisodes qu'il n'a pas empruntés aux historiens.

2° La *Chanson d'Antioche* a été composée avant les chroniques latines, et leur a servi de modèle. En effet, le texte de la chanson présente, avec celui des plus anciens chroniqueurs, des ressemblances si frappantes, si multipliées, qu'il faut supposer de part ou d'autre une imitation, souvent même une traduction. Or, le caractère tout poétique de plusieurs épisodes reproduits par les chroniqueurs semble établir l'antériorité du poëme et le droit de Richard le Pèlerin à figurer parmi les historiens originaux de la croisade.

A la première de ces hypothèses nous répondrons que Richard le Pèlerin pouvait avoir recueilli ses récits de la bouche des croisés, qu'il pouvait même avoir visité la Palestine, sans qu'il soit nécessaire d'en faire un des compagnons de Godefroi de Bouillon. Supposons, comme le veut M. Paulin Pâris, qu'il faille attribuer aux rénovateurs les erreurs ou les anachronismes qui ne manquent pas dans la *Chanson d'Antioche,* et les fréquentes allusions aux ro-

1. *Chanson d'Antioche*, t. I, introduction, p. XXXVI.
2. *Idem*, t. I, p. 167, note. — *Estanc* vient de stagnare et *recréu* de recreditus. Stancona est évidemment *Iconium* et Eregli, *Héraclée*.

mans du cycle carlovingien et du cycle d'Alexandre qui n'existaient pas à la fin du XIe siècle. Supposons que Richard, préoccupé surtout de chanter les beaux coups d'épée, ait négligé par calcul et non par ignorance de suivre la marche des croisés à travers l'Europe et l'Asie; supposons qu'il ait regardé comme un hors-d'œuvre ces détails d'itinéraire qui lui auraient peut-être inspiré moins de dédain, s'il eût vraiment partagé les fatigues de l'expédition; il n'en est pas moins impossible de trouver dans son poëme un vers ou un mot qui trahisse la présence de l'auteur à Nicée, à Dorylée ou à Antioche. Tous les épisodes où M. Paulin Pâris a cru reconnaître la signature d'un témoin oculaire, se retrouvent presque textuellement dans les historiens, ou peuvent s'expliquer par des traditions locales qui se rapportent à des chevaliers de l'Artois, de la Flandre ou du Cambrésis, probablement compatriotes de Richard le Pèlerin. En effet, sa prédilection pour les héros du comté de Flandre, son dédain peu déguisé pour les hommes du Midi, ses informations précises sur les exploits des barons les plus populaires dans les provinces septentrionales, le désignent comme un homme du Nord.

L'histoire latine de la croisade, celle que nous appellerions volontiers l'histoire officielle, commence pour nous avec le récit d'un témoin oculaire dont il nous reste trois versions différentes. La plus ancienne paraît être l'œuvre d'un clerc italien qui a gardé l'anonyme [1]; c'est celle que Bongars a publiée sous le titre de: *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*. La seconde, publiée par Duchesne, sous la forme de thèmes ou de bulletins destinés à être lus publiquement, et rééditée dans le tome III des *Historiens occidentaux des croisades*, d'après un manuscrit de la Biblio-

1. *Etudes critiques sur les historiens de la première croisade*, par M. Thurot, *Revue historique*, t. I, p. 67 et sqq.

thèque nationale, porte le nom de *Petrus Tudebodus* ou *Tudebovis,* qui semble devoir se traduire en langue vulgaire par Tudebœuf ou Tuebœuf.

La troisième, beaucoup plus récente, est une compilation du récit de Pierre Tuebœuf et de celui de Raoul de Caen, l'historien de Tancrède.

L'histoire de ce clerc, qui assista aux principaux événements de la croisade et qui doit avoir rédigé son récit dans les premières années du XIIe siècle, sous le règne de Baudouin Ier, a servi de base aux amplifications de Robert, abbé de Saint-Remy, de Baudry, évêque de Dol, et de Guibert, abbé de Nogent. Aucun d'eux n'avait assisté à la guerre sainte et tous se contentent de remanier l'œuvre originale, de la traduire dans une langue moins barbare ou plus prétentieuse, sans citer le nom de l'auteur.

Il n'en est pas de même de la chronique d'Albert d'Aix, une des principales sources où puisa plus tard Guillaume de Tyr. Albert d'Aix n'avait pas assisté à la croisade, mais il tenait, comme il le dit lui-même, ses renseignements de témoins oculaires : c'est un écrivain original, le plus sûr, le plus complet et le plus intéressant de tous les historiens contemporains de la guerre sainte. Chanoine d'Aix-la-Chapelle et non d'Aix-en-Provence, comme le croit M. Paulin Pâris, il nous a transmis les informations les plus précises sur le pèlerinage de Pierre l'Ermite, sur l'itinéraire des croisés lorrains et allemands et sur les événements de la croisade qui intéressent les provinces rhénanes, la Flandre et le nord de la France. Sa chronique s'arrête brusquement en 1120 et on a supposé que la mort de l'auteur avait laissé l'œuvre inachevée.

Les autres chroniques, celles de Raymond d'Agiles, de Foucher de Chartres, de Raoul de Caen, n'offrent avec notre poëme que des ressemblances inévitables chez deux auteurs

qui traitent le même sujet; mais les hasards du récit ne suffisent pas à expliquer la parenté tout à fait intime qu'on reconnaît au premier coup d'œil entre le texte de la *Chanson d'Antioche,* tel qu'il nous est parvenu, et ceux de l'anonyme de Bongars et d'Albert d'Aix.

IV

La concordance avec Albert d'Aix commence au début même du poëme. Le récit du pèlerinage de Pierre l'Ermite à Jérusalem, de sa vision miraculeuse dans l'église du Saint-Sépulcre, de ses entretiens avec le patriarche Siméon se retrouvent presque mot pour mot dans le premier livre d'Albert d'Aix et dans le premier chant de la *Chanson d'Antioche.* Les deux textes ayant été publiés, nous croyons inutile de multiplier les citations; nous reproduisons cependant quelques lignes de ce passage, un des plus caractéristiques, un de ceux où il est impossible de méconnaître l'imitation poussée jusqu'à la traduction.

CHANSON D'ANTIOCHE

Dans Pieres s'en retorne, al sépucre est alés;
Quant ot fait s'orison, dormant s'est acoutés,
Dont s'a paru à lui de Diu li majestés.
Doucement l'apela : « Dous fius de me car nés,
» De vostre bon service vos renc mercis et grés.
» Alés au patriarche, mon séel li rovés,
» En France dont venistes, bels frères, retornés,
» Si dites à mon pule, li tans est aproismés
» Que me viegne secorre sainte Crestientés,
» Volentiers les verroie, moult les ai désirés.
» Des mains à l'anemi voel qu'il soient tornés,
» Qui por eux engignier a tos ses las jetés.
» Paradis est ouvers où sera (*seront?*) coronés. »
Adont s'esvella Pieres et Dex s'est esconsés.

(12,558, f° 60 verso.)

ALBERT D'AIX (liv. I, ch. I.)

Interim tenebris cœlo circumquaque incumbentibus, Petrus orandi causa ad sanctum sepulcrum redit : ubi sub vigiliis et orationibus fatigatus sommo decipitur. Cui in visu majestas Domini Jesu oblata est, hominem mortalem et fragilem sic dignata alloqui. « Petre, dilectissime fili Christia-
» norum, surgens visitabis Patriarcham nostrum et ab eo
» sumes, cum sigillo sanctæ crucis, litteras legationis nostræ :
» et in terra cognationis tuæ iter quantocius accelerabis ;
» calumnias et injurias populo nostro et loco sancto illatas
» reserabis et suscitabis corda Fidelium ad purganda loca
» sancta Jerusalem et ad restauranda officia sanctorum. Per
» pericula enim et tentationes varias Paradisi portæ nunc
» aperiuntur vocatis et electis. » Ad hanc itaque miram et dignam Domino revelationem, subtracta visione, Petrus somno expergefactus est. (Ed. Bongars. — p. 185.)

La concordance, si évidente dans ce double récit, cesse presque aussitôt et le poëme se sépare de l'histoire. Pierre l'Ermite, après avoir obtenu l'approbation du pape, part pour l'Orient, avant le concile de Clermont, avec soixante mille hommes commandés par Harpin de Bourges, Richard de Caumont, Baudouin et Ernoul de Beauvais, Jehan d'Alis, l'évêque de Forois, l'abbé de Fécamp, qui ne figurent dans aucune chronique contemporaine, mais que nous retrouverons dans le poëme des *Chétifs* et dans le début de la *Chanson de Jérusalem*. Les circonstances du désastre des chrétiens sous les murs de Nicée, dans les gorges du Puy de Civetot, bien qu'on y puisse reconnaître quelques traits empruntés aux historiens, ont été également transformées par l'imagination du trouvère : ce n'est plus l'histoire, c'est la légende, et, s'il fallait attribuer ce récit à Richard le Pèlerin, il serait difficile de le regarder comme le guide original

des plus anciens chroniqueurs; mais nous n'hésitons pas, d'accord avec M. Paulin Pâris, à considérer cet épisode comme une interpolation dont toute la responsabilité retombe sur Graindor. En effet, lui-même avait pris soin de nous avertir dans le préambule que les nouveaux jongleurs négligeaient de réciter le vrai commencement de la Chanson, mais qu'il se garderait de l'oublier. Un peu plus loin il ajoutait :

> Li commencemens iert de le mute [1] Pieron.
> (12,558, f° 60 verso.)

Cet avertissement suffirait pour trahir chez le rénovateur l'intention de raconter à sa manière la croisade de Pierre l'Ermite.

Les noms qu'il substitue à ceux que portaient, d'après tous les historiens, les chefs des premières bandes, nous donnent la raison de ce remaniement. Ce sont, comme nous l'avons dit, ceux des héros du poëme des *Chétifs*, que Graindor voulait rattacher à la *Chanson d'Antioche*. La croisade de Pierre l'Ermite, qui se termina par la captivité ou la mort de presque tous ses compagnons, offrait une occasion toute naturelle de glisser dans l'œuvre historique de Richard le Pèlerin ces personnages fabuleux : Graindor la saisit et inventa ou remania cet épisode de manière à effacer presque entièrement le caractère de l'œuvre primitive.

D'après tous les manuscrits de la *Chanson d'Antioche*, Pierre l'Ermite revient à Rome, après le désastre de Civétot, et c'est alors seulement que le pape convoque le concile de Clermont et que la grande croisade est décidée ; mais les manuscrits les plus anciens (12,558, 1,621 et 795) racontent le concile en quelques lignes qui reproduisent le

1. Soulèvement, entreprise, troupe en marche, du latin *mota*.

sens, sinon les expressions d'Albert d'Aix et de Pierre Tuebœuf, tandis que le n° 165 de l'Arsenal et les n°s 786 et 12,569 de la Bibliothèque nationale s'étendent avec plus ou moins de complaisance sur le voyage du pape, la mission de Pierre l'Ermite auprès du roi de France, l'énumération des personnages illustres qui assistent au concile et sur l'enthousiasme qu'excitent les discours de Pierre et d'Urbain II.

Ce long récit, où l'imagination joue un grand rôle, place le concile au mois de mai et non au mois de novembre, et nomme parmi les assistants Philippe Ier, Godefroi de Bouillon, Tancrède, Boémond, etc..., qui ne prirent aucune part à cette assemblée. Il ne faut sans doute en accuser ni Richard le Pèlerin, ni même Graindor. Cet épisode paraît être l'œuvre de quelque jongleur du XIIIe siècle qui aura voulu compléter ses prédécesseurs et qui, peu soucieux de la vérité historique, n'aura consulté que sa propre fantaisie ou des traditions déjà fort altérées.

La concordance des manuscrits recommence et le texte original reparaît au moment du départ des croisés pour Constantinople; mais on y chercherait vainement les détails si intéressants que l'auteur de la version anonyme et Albert d'Aix donnent sur la marche des différents corps d'armée à travers l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie et l'empire grec. Le trouvère, impatient sans doute d'arriver à son véritable sujet, la lutte des Francs contre les adorateurs de Mahomet, conduit les croisés jusqu'à Constantinople en trois vers :

> Le bon duc de Buillon ont les os commandées,
> Et il les conduist bien, par mons et par valées,
> Dusqu'en Costantinoble, n'i ot resnes tirées.
> (12,558, f° 63 verso.)

Il s'étend plus longuement sur les démêlés des Francs

avec l'empereur Alexis, et son récit, bien qu'on y retrouve quelques-unes des circonstances mentionnées par les historiens, s'en sépare complétement sur un point essentiel : le rôle qu'il attribue à Estatin l'Esnasé, le Tatinus (*Tatic, Tetigus*) des Latins, le Taticios des chroniques byzantines, chargé, suivant lui, de fournir des vivres aux croisés, et qui se serait constitué leur défenseur contre les Grecs et contre l'empereur lui-même.

Cette version n'est empruntée ni aux historiens byzantins, ni aux chroniqueurs occidentaux peu favorables à Taticios qu'ils accusent à l'envi de lâcheté et de trahison. Elle s'explique cependant par les relations particulières de ce personnage avec les chevaliers du comté de Flandre. Taticios, qui fut investi plus tard de la charge de grand Primicerius (chef des officiers du palais impérial), avait commandé, en Asie-Mineure, un corps de cinq cents chevaliers flamands, envoyés par Robert le Frison au secours d'Alexis, et qui avaient servi, pour ainsi dire, d'avant-garde à la croisade.

Pendant l'expédition, jusqu'à la prise d'Antioche, il fut, avec son corps d'armée, le voisin de campement des Flamands. N'est-il pas vraisemblable que, pour se concilier l'amitié de ses turbulents compagnons, il se soit donné comme le champion des Latins auprès d'Alexis, et que la confraternité d'armes ait créé entre le commandant du contingent grec et les chevaliers groupés sous la bannière de Flandre des relations amicales dont nous trouvons l'écho dans la *Chanson d'Antioche?* Nous n'irons pas jusqu'à considérer, avec M. Paulin Pâris, la version de Richard le Pèlerin, comme un témoignage qui infirme celui des historiens : nous y voyons simplement une tradition flamande recueillie par un trouvère flamand, et qui nous explique le désaccord du poëte avec les chroniqueurs.

V

A partir du siége de Nicée, la concordance avec Albert d'Aix redevient évidente.

L'énumération des principaux chefs des croisés et des positions qu'ils occupent devant la ville, la capture des espions turcs, les circonstances de la bataille livrée à Soliman Kilig-Arslan, la mort de Baudouin de Gand et de Baudouin Cauderon, celle de Guy de Porcesse, et jusqu'aux détails de son enterrement, où M. Paulin Pâris croit reconnaître les souvenirs d'un témoin oculaire, enfin la capitulation de Nicée et la remise de la place aux officiers d'Alexis se retrouvent chez le poëte et chez l'historien à peu près dans le même ordre et souvent dans les mêmes termes : mais le trouvère qui s'étend avec complaisance sur les récits de batailles et sur les exploits des héros de la croisade, néglige les détails du siége, assauts infructueux, construction de machines, attaque de la ville par le lac, etc..., comme il négligera plus tard de donner aucun renseignement sur l'itinéraire des croisés à travers l'Asie-Mineure.

Le seul trait vraiment original de son récit est l'acte de lâcheté dont il accuse le comte Étienne de Blois, déserteur pendant la bataille de Nicée, comme il le sera plus tard au siége d'Antioche. La réputation du comte était si bien établie sous ce rapport et les historiens l'ont maudit tant de fois, que nous ne devons pas nous étonner de lui voir attribuer une faiblesse de plus. Du reste, les Flamands avaient contre la famille de Blois des griefs nationaux. C'était en combattant un fils d'Etienne, Thibaut, comte de Blois et de Chartres, que Robert de Flandre avait péri en 1111, écrasé sous les pieds des chevaux. Ce souvenir n'était-il pas pour quelque chose

dans la sévérité avec laquelle les hommes du nord traitaient la mémoire du puissant comte Étienne ?

Depuis la prise de Nicée jusqu'au siége d'Antioche, le texte de la chanson est une reproduction quelquefois littérale, mais plus souvent fort abrégée de celui d'Albert d'Aix. Mêmes détails sur la bataille de Gorgoni ou de Gurhenie, sur les souffrances de l'armée dans le désert de Phrygie, sur l'itinéraire de Tancrède et des Normands d'Italie, sur la prise de Tarse, de Mamistra (Malmistre), de Choros, l'ancienne Cyrrhus (Sucre), sur la querelle de Baudouin de Boulogne et de Tancrède, sur le siége d'Artais (Ertesi, au nord-ouest d'Alep), enfin, sur l'arrivée de Baudouin à Édesse ; mais, suivant son habitude, le trouvère se dispense d'indiquer l'itinéraire de la grande armée, assez nettement tracé par Albert d'Aix et par Pierre Tuebœuf. Par une autre négligence due peut-être à sa sympathie pour Baudouin, il passe sous silence les scènes de révolte et de violence qui précédèrent la chute du gouverneur grec d'Édesse, et dont Baudouin profita après les avoir préparées. En revanche, il est le seul qui parle, à propos du mariage de Baudouin avec la fille d'un petit prince arménien, d'une singulière cérémonie que mentionne également Guibert de Nogent, mais en la rapportant à l'adoption de Baudouin par Théodoros d'Édesse.

Voles-vous la coutume oïr que je vous die ?
Quant vient a icel jour qu'uns sa fille marie,
La chemise sa feme a li vasles vestie,
Por çou qu'ele mieux ait le cuer en sa baillie[1].
(*Chanson d'Antioche,* Ed. P. Pâris, t. I, p. 186.)

1. Adoptionis autem talis pro gentis consuetudine dicitur esse modus. Intra lineam interulam quam nos vocamus camisiam, nudum intrare eum faciens sibi adstrinxit et hæc omnia osculo libato firmavit ; idem et mulier postmodum fecit. (Guibert de Nogent, *Gesta Dei per Francos,* liv. III, p. 496, éd. Bongars.)

Notons en passant que Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy, l'un des arrangeurs de la *Chronique anonyme,* écrivait vers 1108 et mourut en 1124 : nous aurons occasion, plus loin, de signaler d'autres rapprochements entre son *Histoire de la Croisade* et le poëme de Richard le Pèlerin.

VI

La partie de la Chanson qui s'étend depuis la bataille du Pont-de-Fer jusqu'à la prise d'Antioche, est celle qui présente le plus d'épisodes originaux et en même temps les ressemblances les plus frappantes avec le texte des historiens : mais jusqu'ici le trouvère semble avoir suivi pas à pas le récit d'Albert d'Aix, en le modifiant quelquefois, en l'abrégeant plus souvent. Dans cette dernière partie, nous voyons tout à coup intervenir un nouveau guide, le *Chroniqueur anonyme* de Bongars, ou du moins l'un de ses imitateurs, probablement Pierre Tuebœuf. On croirait que le trouvère a les deux textes sous les yeux, qu'il les compare, qu'il les complète l'un par l'autre.

C'est à Albert d'Aix qu'appartient l'énumération des positions occupées, devant Antioche, par les différents corps d'armée, autant qu'il est possible d'en juger au milieu des innombrables variantes des manuscrits, et de l'étrange confusion introduite dans ce passage par des interpolations successives, fruit de l'orgueil de famille ou de province : c'est au même auteur qu'il faut rapporter les détails sur l'attaque d'un pont vainement assailli par les chrétiens et sur l'incendie de l'*engin* destiné à abriter les travailleurs qui essayaient de démolir ce pont inébranlable. C'est encore Albert d'Aix qui raconte, dans des termes presque identiques à ceux de la Chanson, le combat livré par Boémond sur

la route du port Saint-Siméon, et le prodigieux coup d'épée de Godefroi, pourfendant un Sarrasin jusqu'à la ceinture : c'est lui qui paraît avoir fourni à Richard le Pèlerin le récit de l'ambassade du fils de l'émir d'Antioche, Sansadoine (Sensadolus, Djemseddaulé), et de Soliman, le vaincu de Nicée, auprès du soudan de Perse, Barkyarok : c'est lui qui rapporte, à peu près comme le trouvère, le siége de Rohais (Edesse), par Kerbogâ et la résistance opposée par Baudouin à la grande armée musulmane : c'est lui, enfin, qui mentionne seul la version adoptée par Richard le Pèlerin sur la prise d'Antioche. La capture du fils d'un des principaux émirs, rendu à son père par les croisés, aurait amené les premières relations de cet émir avec Boémond, et préparé le marché qui livra Antioche aux chrétiens.

Mais, d'autre part, c'est dans la *Chronique anonyme* ou dans celle de Pierre Tuebœuf que nous retrouvons textuellement le récit de la construction du château de Sainte-Marie, élevé sur l'emplacement d'une mosquée et d'un cimetière musulman, détruit par les chrétiens ; l'expédition de Tancrède contre les marchands syriens et arméniens qui se préparaient à faire entrer un convoi dans Antioche; les détails sur la famine qui désolait le camp chrétien; le touchant épisode de la mort de Renaud Porquet; une partie des circonstances de l'ambassade de Sansadoine; les prophéties de la vieille Calabre, mère du sultan Kerbogâ (Corbaran), et l'un des personnages les plus importants du cycle de la croisade; la mort de Roger de Barneville, tué par les éclaireurs de Kerbogâ quelques jours après la prise d'Antioche, etc...

Enfin, tout le VIIe chant du poëme et la plus grande partie du VIIIe sont la traduction des thèmes de Pierre Tuebœuf, tels que les donnent Duchesne et l'édition des *Historiens Occidentaux des croisades*. Tout s'y retrouve, l'histoire de ce Turc qui découvre une vieille épée rouillée et qui va la

montrer à Kerbogâ, comme un échantillon des armes de ces misérables chrétiens, la lettre de Kerbogâ au soudan, les nouvelles prédictions de Calabre, la famine qui décime encore une fois les croisés, la fuite d'Étienne, comte de Blois, son entrevue avec l'empereur Alexis, la longue tirade où Guy le Sénéchal, frère de Boémond exhale sa douleur, la découverte de la sainte Lance, attribuée, il est vrai, par le trouvère, à Pierre l'Ermite, l'incendie d'Antioche, l'orgueilleux défi porté à Kerbogâ par Pierre l'Ermite et Erluin, la disposition des divers corps d'armée à la bataille d'Antioche, la présence de l'émir turc Amedelis, qui nomme à Kerbogâ les chefs des croisés à mesure qu'ils franchissent le pont de l'Oronte, l'intervention miraculeuse de saint Georges, de saint Maurice et de saint Démétrius, les principaux épisodes de la bataille, la mort de l'émir d'Antioche[1] et la reddition de la citadelle, après la victoire des chrétiens.

La fidélité de la traduction est poussée si loin, que le trouvère ne semble pas s'apercevoir des contradictions introduites dans son récit par le double travail d'imitation auquel il s'est livré. Au VIe chant, il raconte la désertion d'Étienne de Blois, conformément à la version d'Albert d'Aix, qui place ce fait avant la prise d'Antioche, et attribue l'absence du comte à une maladie feinte pour excuser sa lâcheté ; au VIIe, il reproduit le récit de Tuebœuf, qui regarde la maladie d'Étienne comme réelle, et qui ne place sa fuite qu'après la prise d'Antioche et avant la bataille livrée à Kerbogâ.

Quant aux épisodes originaux, les uns, tels que les exploits d'Enguerrand de Saint-Pol, à la bataille du Pont-de-Fer, ceux de Gontier d'Aire, de Raimbaud Creton et de Renaud

1. Les manuscrits 1621, 12558 et 795 donnent seuls cet épisode qui devrait se trouver après la prise d'Antioche, comme le remarque très-justement M. Paulin Pâris, et qui peut-être avait été omis par l'auteur primitif.

Porquet devant Antioche, s'accordent parfaitement avec le récit des historiens, mais se rapportent exclusivement à des chevaliers de l'Artois ou du Cambrésis : les autres ne sont, très-probablement, que des interpolations tout à fait étrangères au texte primitif.

Parmi ces passages, où se trahit la main des arrangeurs, le plus curieux est le récit de la querelle entre Robert de Normandie et Godefroi de Bouillon, qui se disputent l'honneur de servir de champions à l'armée chrétienne, dans le combat singulier proposé à Kerbogâ. Graindor ou quelqu'un de ses prédécesseurs s'est avisé d'y glisser une véritable analyse de la branche la plus importante du *Chevalier au Cygne*. C'était un artifice du rénovateur pour rattacher à la *Chanson d'Antioche* la légende de la famille de Bouillon, comme il y avait déjà rattaché le poëme fabuleux des *Chétifs*.

VII

De l'examen auquel nous venons de nous livrer, ressort une conclusion qui s'impose de plus en plus à mesure qu'on avance dans la comparaison du poëme avec les historiens : c'est que la *Chanson d'Antioche* n'est qu'un remaniement, et souvent une traduction de la Chronique d'Albert d'Aix et de celle de Tuebœuf, fondues avec une certaine habileté et combinées avec des traditions locales dont le trouvère s'est fait l'écho.

En effet, s'il y a eu plagiat, et nous croyons l'avoir démontré, à qui faut-il l'attribuer? Comment supposer que cette naïve histoire, écrite par un témoin et un acteur de la croisade, ces thèmes qui ressemblent si bien, suivant l'heureuse expression de M. Paulin Pâris, à des bulletins rédigés

après la bataille sous l'impression encore récente des événements, ne soient autre chose qu'une copie ? Comment expliquer que ce singulier plagiaire, qui devait avoir sous les yeux le texte de la chanson, tel à peu près qu'il nous est parvenu, en ait traduit si exactement la dernière partie, sans rien emprunter à la première ? Dira-t-on que des fictions poétiques, des épisodes dont l'imagination a fait tous les frais, comme les prophéties de Calabre, la lettre de Kerbogâ au soudan, les lamentations du comte Guy, l'énumération des prétendus rois d'Antioche transformés par le trouvère en compagnons de Kerbogâ, seraient mieux à leur place dans une épopée que dans une chronique ? Mais ce clerc inconnu ou ce pauvre prêtre de Civray qui célébrait en si mauvais latin les gestes de Dieu par les Francs, était le contemporain des poëtes anonymes qui chantaient en langue vulgaire les exploits de Charlemagne, d'Olivier et de Roland. Cette génération avait été bercée par les chants des trouvères du XIe siècle ; elle avait grandi au bruit des aventures héroïques de Robert Guiscard et de Guillaume le Conquérant ; la société entière respirait dans une atmosphère toute pénétrée de poésie naïve et guerrière ; la froideur même des chroniqueurs se réchauffait à la flamme de l'enthousiasme chevaleresque. La *Vie de Louis VI* par Suger, les *chroniques* de Guillaume de Malmesbury, de Geoffroy de Montmouth, d'Orderic Vital, les grandes *chroniques de Saint-Denis,* ont des reflets épiques. Le moine et le prêtre savait bien en Terre sainte endosser le haubert et manier l'épée ; pourquoi n'aurait-il pas été poëte à son heure comme il était chevalier ?

Du reste, à côté de ces fantaisies poétiques, il est d'autres détails qui n'ont nullement le caractère épique et qui se retrouvent littéralement dans les deux textes : le prix du pain et de la chair d'âne pendant la famine d'Antioche, les exploits lucratifs, mais peu héroïques de Tancrède contre les

marchands syriens, etc. L'argument tiré du caractère de tel ou tel épisode et dirigé contre l'originalité de l'historien, pourrait se retourner contre celle du poëte, si on ne savait combien le XIIe siècle se souciait peu de ce que nous appelons la gravité de l'histoire, ou la dignité de l'épopée.

Si on admet que le trouvère a copié la chronique anonyme ou celle de Pierre Tuebœuf, ce serait une première raison de croire qu'il a pu s'approprier sans plus de scrupule l'œuvre d'Albert d'Aix. Cette présomption devient une certitude pour peu qu'on examine les deux textes.

L'un, celui d'Albert d'Aix, abonde en détails précis et complétement originaux sur les diverses phases de l'histoire de la croisade : c'est l'œuvre d'un esprit curieux, épris de son sujet, et qui ne néglige aucune source d'informations. L'autre, celui de Richard, le suit d'abord pas à pas, supprimant volontiers les faits secondaires, les détails de marches ou de négociations, développant au contraire les récits de batailles où l'imagination peut se donner carrière, et ajoutant çà et là quelques épisodes, presque tous à la gloire des chevaliers flamands. Puis cette concordance si manifeste cesse tout à coup, et, sans renoncer à faire à son premier modèle quelques emprunts peu déguisés, le poëte s'attache à un autre guide qu'il suivra avec la même fidélité jusqu'à la fin de son œuvre.

Si l'historien a copié le trouvère, pourquoi néglige-t-il un assez grand nombre de faits tout aussi vraisemblables que ceux qu'il aurait empruntés à la chanson : la prise et la mort de Renaud Porquet, les exploits de Gontier d'Aire, de Raimbaud Creton, d'Enguerrand de Saint-Pol, l'ambassade de Pierre l'Ermite et d'Erluin auprès du soudan, etc.? Pourquoi ne trouve-t-on chez lui aucune trace de ces épisodes poétiques tirés de l'historien anonyme, fidèlement reproduits par tous ses imitateurs, abréviateurs ou continuateurs et qui

probablement n'auraient pas plus effarouché le sens critique d'Albert d'Aix que celui de l'évêque de Dol ou de Guibert de Nogent? Pourquoi, enfin, se serait-il arrêté à moitié chemin et après avoir imité ou traduit toute la première partie du poëme, en aurait-il presque entièrement dédaigné la dernière?

Si nous supposons au contraire que le poëte a imité Albert d'Aix, aussi bien que l'historien anonyme, toutes les invraisemblances disparaissent. La chronique de ce dernier était déjà connue dans le nord de la France, soit par le texte même, soit par les remaniements de Tuebœuf et de Baudry, soit par les abrégés de Robert de Saint-Remy et de Guibert de Nogent avant 1120. Celle d'Albert d'Aix dut être répandue quelques années plus tard dans les provinces rhénanes et en Flandre, patrie commune de l'historien et du trouvère. Plus complète, plus intéressante et surtout d'un intérêt plus local que l'histoire anonyme, elle dut flatter à la fois les instincts guerriers et l'amour-propre national de l'auteur de la *Chanson d'Antioche*. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci l'ait suivie de préférence, mais sans renoncer à extraire des autres chroniques qu'il avait sous les yeux, les faits qui lui paraissaient dignes d'être recueillis. C'est ainsi qu'il aura peut-être emprunté à Guibert de Nogent les détails sur l'adoption de Baudouin et l'épisode des Tafurs devant Antioche. Mais, à partir de la bataille du Pont-de-Fer, séduit par le caractère poétique de quelques-uns des thèmes de Tuebœuf, il aura abandonné son premier guide pour s'attacher à cette nouvelle version, combinant et entremêlant parfois les deux récits, et ne s'apercevant pas des contradictions où il tombe, grâce à cette double imitation.

VIII

Indépendamment des arguments que nous avons tirés de la comparaison du texte de la chanson avec celui des chroniqueurs, nous pourrions en invoquer d'autres qui nous conduiraient au même but par une voie différente.

Tous les critiques qui se sont occupés de la littérature du moyen âge admettent que les premières chansons de gestes, celles qui remontent à la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe, ont été composées en vers de dix syllabes; c'est le rhythme de la *Chanson de Roland,* de *Garin le Lohérain* et des plus anciens poëmes du cycle carlovingien. Le premier exemple connu jusqu'ici de l'emploi du vers de douze syllabes dans un ouvrage de longue haleine, se trouverait dans le *Voyage de Charlemagne à Constantinople et à Jérusalem* [1], que personne n'a jamais songé à faire remonter au delà des vingt ou trente premières années du XIIe siècle [2].

Il nous reste, comme nous l'avons déjà dit, treize couplets rédigés en vers alexandrins et non remaniés par Graindor, qui renferment l'histoire de la croisade depuis la mort de l'évêque du Puy jusqu'à la prise de Rames. Ces couplets, tels que les manuscrits nous les ont conservés, paraissent appartenir à une époque de transition entre la rime régulière de la fin du XIIe siècle et l'assonance à demi rimée du *Voyage de Constantinople.* Ils suivent avec une exactitude qui se rapproche beaucoup d'une traduction libre, tantôt le récit de Pierre Tuebœuf, tantôt celui d'Albert d'Aix, combi-

1. *Voyage de Charlemagne à Constantinople et à Jérusalem,* publié par M. Fr. Michel (p. in-8°), Londres, 1836.
2. C'est l'opinion de M. Gaston Pâris et de M. Léon Gautier.

nés par un procédé analogue à celui que nous avons signalé dans la dernière partie de la *Chanson d'Antioche*. M. Paulin Pâris y voit l'œuvre originale et non retouchée de Richard le Pèlerin. Admettons un moment cette hypothèse, et supposons d'autre part, avec l'éditeur de la *Chanson d'Antioche*, que le poëme est antérieur aux historiens et leur a fourni des inspirations. Nous sommes forcés de le faire remonter aux deux dernières années du XIe siècle ou aux six premières du XIIe, à une époque où la *Chanson de Roland* elle-même n'était peut-être pas rédigée dans la forme qui nous est parvenue. Le vers alexandrin serait l'aîné ou du moins le contemporain du vers de dix syllabes employé dans les plus anciennes rédactions des poëmes du cycle carlovingien. Cette supposition que tout contredit, les monuments, le sentiment des critiques, le nom même de ce rhythme popularisé sinon inventé par les auteurs du roman d'*Alexandre*, suffirait à nous mettre en garde contre l'enthousiasme de M. Paulin Pâris.

Cependant, nous ne voudrions pas abuser contre l'auteur de la *Chanson d'Antioche* des hardiesses de son éditeur. Richard le Pèlerin pourrait bien être étranger aux couplets non remaniés qui lui ont été trop généreusement attribués. En effet, si la *Chanson de Jérusalem* n'est pas du même auteur que celle d'*Antioche*, comme nous le prouverons plus loin, il serait naturel de supposer que Richard a dû s'arrêter après la défaite de Kerbogâ, à moins qu'il n'eût l'intention de poursuivre jusqu'au bout l'histoire de la guerre sainte et que des circonstances inconnues ne l'aient forcé de laisser son œuvre inachevée. Tous les manuscrits placent, du reste, après la capitulation de la citadelle d'Antioche, trois ou quatre vers qui annoncent évidemment la fin du poëme et que les copistes des manuscrits 1621, 12,558 et 795 ont répétés après les treize couplets non retouchés par Graindor.

Segnor or voel que soit ceste raison finée,
Cil qui ces vers a fais et la rime trovée,
Dus qu'à une autre fois qu'ele ert renovelée [1].
(12,558, f° 113 verso.)

Enfin, pourquoi Graindor lui-même aurait-il négligé ces couplets s'ils appartenaient à l'œuvre primitive et s'il avait cru devoir les attribuer à Richard le Pèlerin?

D'un autre côté il est difficile de croire qu'ils aient été composés par l'auteur de la *Chanson de Jérusalem*. Ils supposent, en effet, une connaissance précise des chroniques latines et une préoccupation de la vérité historique que nous ne retrouverons pas dans ce poëme. Ne serait-il pas possible que, quelques années après l'apparition de la *Chanson de Jérusalem*, un jongleur lettré, sachant à quelles sources avait puisé Richard le Pèlerin, eût essayé de combler une lacune laissée par les deux poëmes dans l'histoire de la croisade? Il aurait inséré entre la fin du premier et le début du second ces couplets recueillis plus tard par les copistes et qui finirent par faire corps avec l'œuvre primitive. Cette hypothèse, qui n'a rien d'invraisemblable, expliquerait à la fois la double formule finale qui se retrouve dans les meilleurs manuscrits, la concordance de ces couplets avec le texte des historiens et la négligence calculée de Graindor.

Quel que soit l'auteur de ces couplets, ils prouveraient au moins que la *Chanson de Jérusalem* a dû être composée en vers alexandrins. En est-il de même de la *Chanson d'Antioche?* Nous n'oserions l'affirmer.

Bien que les exemples soient rares, on connaît des poëmes commencés en vers décasyllabiques et continués en vers de douze syllabes [2]. Nous ne connaissons aucun fragment

1. Le copiste paraît avoir omis un vers qui se trouve dans le n° 1621 :
De ceus ne dira plus, ne d'autre renomée.

2. M. Léon Gautier, dans ses *Epopées françaises*, cite entre autres le poëme d'*Aiol et Miribel* et l'*Entrée de Charlemagne en Espagne*.

de l'œuvre originale, et s'il est probable que les continuateurs ont adopté le rhythme du premier auteur, cette probabilité n'est pas une certitude.

Constatons seulement que l'hypothèse avancée par M. Paulin Pâris sur l'origine des treize couplets non renouvelés, serait un argument décisif contre la date beaucoup trop reculée qu'il assigne à la *Chanson d'Antioche*.

Il restera aux partisans de cette prétendue antiquité une ressource que nous ne leur disputerons pas : c'est d'imaginer antérieurement aux chroniques latines et à la composition du poëme, tel que nous le connaissons, une série de *cantilènes* sur le pèlerinage de Pierre l'Ermite à Jérusalem, sur la bataille de Civetot, sur la couardise du comte de Blois, sur la mort de Renaud Porquet, sur les exploits de Raimbaud Creton, sur les prophéties de Calabre, sur les plaintes du comte Guy le Sénéchal, et même si l'on veut, sur la lettre de Kerbogâ au soudan, et sur le prix du pain à Antioche. L'hypothèse est d'autant plus commode qu'il est impossible de la vérifier.

Nous admettons volontiers que l'histoire poétique de la croisade soit née sous la tente, en même temps que l'histoire officielle : les soldats de la guerre sainte n'ont sans doute pas attendu la publication des chroniques latines pour chansonner la lâcheté d'Étienne de Blois, pour célébrer tel ou tel beau coup d'épée de Godefroi ou de Robert de Normandie, et pour composer des complaintes sur la mort de tel ou tel chevalier. Sans doute aussi, de longues années avant que Turold ou tout autre eût songé à composer un poëme sur la mort de Roland, des chansons populaires avaient célébré le courage des braves qui succombèrent à Roncevaux : mais nous croyons qu'on a fort exagéré le rôle de ces productions naïves dans la composition de nos épopées du moyen âge.

Que les trouvères comme les chroniqueurs y aient recueilli des traditions vraies ou fausses, des noms plus ou moins

illustres et plus ou moins historiques, rien de mieux : mais qu'il ne faille voir dans les plus anciennes épopées, qu'une agglomération de cantilènes réunies par les aèdes ou les trouvères du premier âge, voilà ce que nous concevons difficilement. On aura beau enfiler comme les grains d'un chapelet, ou coudre bout à bout, comme les lambeaux d'une étoffe disparate, une trentaine de cantilènes comme la *Complainte de sainte Eulalie* ou la *Chanson de Malbrough,* on n'obtiendra jamais rien qui ressemble même à la plus primitive des épopées, à la *Chanson de Roland* ou au poëme *des Niebelungen*. En admettant que ces chants populaires aient été aussi multipliés qu'on veut bien le dire, qu'il y en ait eu un pour chaque événement et pour chaque personnage de la période héroïque du moyen âge, il n'en est pas moins vrai que les premiers auteurs de nos épopées nationales ont été autre chose que des collectionneurs de cantilènes.

S'ils ont emprunté à la tradition leur sujet et leurs personnages, la mise en scène leur appartient : ils ont fait, en un mot, œuvre de poëtes et non de compilateurs.

Ce que nous accordons aux trouvères, nous ignorons pourquoi on le refuserait aux historiens et nous ne voyons aucune nécessité d'imaginer des cantilènes pour expliquer chez l'anonyme de Bongars ou chez Albert d'Aix, une fantaisie poétique tout à fait en harmonie avec les habitudes de leur époque.

Qu'elle ait été ou non précédée de cantilènes inconnues, la *Chanson d'Antioche* n'est à nos yeux qu'une imitation et souvent une transcription libre de ces deux historiens ; elle ne saurait donc remonter au delà de 1121 ou 1122, puisque la chronique d'Albert d'Aix ne s'arrête qu'en 1120.

Deux vers de la chanson, reproduits par tous les manuscrits, nous portent à croire que cette date est encore trop éloignée.

Après avoir raconté la prise de possession d'Edesse par Baudouin de Boulogne et énuméré les richesses qu'il y trouva le poëte ajoute :

> Li avoirs qu'il i prist puis li fist grant aïe.....
> Al siege à Anthioce li racata la vie.
> (12,558, f° 72 verso.)

Ces deux vers n'ont aucun sens si on les rapporte à Baudouin de Boulogne et aux événements qui se passèrent à Edesse pendant le siége d'Antioche. D'après la version de Richard le Pèlerin, ce ne furent pas les trésors de Baudouin, mais sa courageuse résistance et l'arrivée d'un convoi conduit par l'évêque du Puy qui sauvèrent Edesse attaquée par les troupes de Kerbogâ. Mais en 1123, Baudouin du Bourg, successeur de Baudouin Ier dans le comté d'Edesse et sur le trône de Jérusalem, fut pris dans un combat livré aux musulmans qui venaient en effet d'assiéger Antioche (1120) et qui repoussés devant cette ville s'étaient rejetés sur Edesse. Il ne fut relâché qu'au bout de dix-huit mois pour une rançon considérable.

L'histoire d'outre-mer devait être assez mal connue en Europe : Antioche et Jérusalem étaient loin : les générations royales disparaissaient vite sous l'ardent soleil de Syrie : les nouvelles de Palestine ne pouvaient être que de vagues et confuses rumeurs jusqu'au moment où les chroniqueurs s'en emparaient, les éclaircissaient et les fixaient.

N'est-il pas possible qu'un trouvère flamand, écrivant huit ou dix ans après la mort de Baudouin Ier, et peut-être après celle de Baudouin II, et sachant vaguement qu'un Baudouin comte d'Edesse et roi de Jérusalem avait été pris par les Sarrasins sous les murs ou dans les environs d'Antioche, ait confondu Baudouin de Boulogne et Baudouin du

Bourg, et le siége d'Antioche en 1120 avec les combats livrés entre Antioche et Edesse en 1123.

Cette explication, que nous présentons comme une simple conjecture reculerait encore de quelques années la date probable de l'apparition de la *Chanson d'Antioche*.

D'un autre côté il est difficile de croire qu'elle ne remonte pas à la première moitié du XIIe siècle. L'auteur ne fait aucune allusion ni aux personnages, ni aux événements de la seconde croisade, et sans doute, si son œuvre avait été postérieure à la ruine d'Edesse par les Musulmans et à l'expédition de Louis VII, des faits de cette importance auraient laissé quelque trace dans ses récits.

La versification des couplets non remaniés et plus récents que la *Chanson d'Antioche* offre de frappantes analogies avec celle des poëmes qui appartiennent incontestablement à la première partie du XIIe siècle.

Un certain nombre de faits très-vraisemblables et inconnus aux historiens sont racontés par Richard le Pèlerin avec des détails si nets, si précis que M. Paulin Pâris a cru devoir les attribuer à un témoin oculaire et qu'ils semblent en tout cas avoir été transmis à l'auteur par une tradition authentique et encore toute récente. Enfin par la peinture des mœurs et des caractères, par l'esprit religieux et guerrier qui l'anime, la *Chanson d'Antioche* appartient à la même période poétique que les chansons de gestes du cycle carlovingien, c'est-à-dire à la première moitié du XIIe siècle.

Un témoignage précis vient confirmer ces suppositions. Lambert d'Ardres dans sa chronique des comtes d'Ardres et de Guines[1] raconte que le jongleur, *auteur de la Chan-*

1. Lambert d'Ardres, *Chroniques de Guines et d'Ardres* (éd. Godefroi de la Ménilglaise, p. 311).

son d'Antioche, se vengea d'Arnoul le vieux, seigneur d'Ardres, qui lui avait refusé une paire de bottines écarlates, en ne le nommant pas parmi les héros du siége. Arnoul le vieux, dont le nom ne figure pas en effet dans le texte qui nous est parvenu, mourut en 1138 ou 1139. La *Chanson d'Antioche* a donc été composée entre 1125 et 1138 : elle est à peu près contemporaine du *Voyage de Constantinople* et de la première partie du roman d'*Alexandre,* c'est-à-dire de l'origine même du vers alexandrin.

IX

Le poëme de *Jérusalem* est postérieur à celui d'*Antioche.* On ne s'expliquerait pas, en effet que les trouvères eussent célébré le dénoûment de la croisade, avant d'en chanter le début. Du reste l'auteur ne cherche pas à dissimuler ses imitations et se préoccupe évidemment de rattacher son œuvre à celle de Richard le Pèlerin.

Ce poëme dut être composé en vers de douze syllabes rimant par assonance. C'est ce que prouvent l'affirmation des rénovateurs et deux curieux fragments que nous avons signalés plus haut, et qui nous paraissent appartenir au texte primitif. M. Hippeau ayant pris pour base de sa publication le n° 1621 où ces passages sont omis, nous croyons devoir citer en entier l'ancienne leçon et la traduction des rénovateurs.

ANCIENNE VERSION :

Aimeris al aitrus[1] descendi as herberges,

1. Ce mot que d'autres manuscrits écrivent *oitrus* et *oistrus,* signifie très-probablement *autruche,* à moins que les copistes n'aient pas su lire le texte primitif, et n'y aient substitué un mot de leur invention (espagnol, *aves-*

Tot droit enmi les tentes, es trés[1] as damoiseles,
Dant Raimon de Saint Gille a conté les noveles,
Buiémont et Tangré, qui ne furent pas beles.
« Ahi! Segnor baron, ne vos targies *caieles*[2]!
» Devant Jérusalem sont nos batailles pesmes[3] :
» El val de Josaphas avons reciut tes pertes
» De mains de nos barons et des destriers acertes,
» .X. mil ceval i gisent, espandu les boieles,
» François sont si destroit et d'eue ont tes disietes
» Qu'il boivent l'escloi (*urine*) et le sanc de lor bestes.
» .XX. mile Franc i pleurent lor mains a lor maisseles. »
Lors s'adoubent ensanble des aubers et des elmes
Et caignent les espées : si sont mises les sieles,
Et sont .LX. mil quant issent des herberges.
La péussies véir et dames et puceles
Emplir les boucials[4] d'eue à pos, à escuieles[5].
(12,558, f° 138 recto.)

VERSION RENOUVELÉE.

Et Aimeris s'entorne tot le cemin plenier ;
Entresci qu'à l'ost Deu ne se vaut atargier,
A le mahomerie où s'ert faite logier.
Ses noveles conta dant Raimont le princier
Buiémont et Tangré, qu'il avoient moult cier,
Et le rice barnage qui Dex puist consellier !
« Segnor, por Saint-Sépucre, penses del esploitier
» Penses tost del secorre, car no gent ont mestier;

truz, latin *avis* ou *avica struthio* ou *strucio*, par contraction *oe*, *oi* ou *ai strus* ou *trus*). On le trouve au XIIe siècle, sous une autre forme : *ostruce*.

1. *Tref* ou *trez* signifie ici tente, pavillon, de *trabs*.

2. Ce mot, qui peut se lire *caieles* ou *cazeles*, dans le m. 12,558, est écrit *caieles* et *caeles*, dans les trois autres; ces trois leçons ne nous paraissent offrir aucun sens. On pourrait les expliquer soit par la substitution d'un *z* à un *s* ou à deux *ss* (substitution fréquente dans le dialecte bourguignon), soit par l'omission d'un *s* et lire *c'as seles* ou *c'à sieles*. Ne tardez pas à vous mettre en selle, à monter à cheval.

3. *Pesmes* du latin *pessimus*.

4. *Boucial*, *boucaut* du bas-latin *boucellus* (tonneau).

5. Les manuscrits 12,569, 786 et 795 reproduisent également avec quelques variantes l'ancienne version, à moitié renouvelée dans ce dernier. Du reste l'assonance se conserva dans les couplets à désinences féminines, beaucoup plus longtemps que dans les laisses masculines.

» Car ainc en tel peril ne furent chevalier,
» Ne ainc mais ne pot ost en tel liu ostoier! »……
Quant li baron oïrent parler le messagier,
Del duc et des barons la parole noncier,
Là veissiez plorer maint vaillant chevalier,
Ki estoient venu por Damedeu vengier,
Tant vesque, tant abé, et tant rice princier
Tante france pucele, tante jentil moillier.
Moult grant duel demenoient, car nel poent laisier,
Des larmes de lor cuers lor poitrines moillier……
Là péussies véir, nel vos quier à noier,
En plorant endosser maint bon auberc doublier,
Et tante espée caindre, tant vert elme lacier……
Des loges se partirent no chevalier vaillant
Li prince et li baron qui en Deu sont créant,
Et dames et puceles qui vont l'eue portant,
Contre lor cuers as cols, tot le sablon boillant
(12,558, f° 138.)

L'autre fragment n'a été conservé que par le n° 12,569 (f° 158 verso).

ANCIENNE VERSION.

Paien et Sarrasin fierement se continrent :
.L. mile furent qui Damediu haïrent.
Sonnent tabor et gigles[1], al cor d'arain tentissent;
Pour rescourre la proie après François ceminent.
A l'asambler no gent maint travail i soufrirent;
Car n'erent que X mil contre .L. mile.

VERSION RENOUVELÉE.

Chil de Jherusalem à bataille en issirent
Paien, et Sarrasin qui moult fort s'esbaudirent;
L. mile furent qui Damledeu haïrent.
Sonent tabors et timbres, cil cor d'arain tentirent,
Ches valées resonent et cil tertre bondirent.

1. Gigle ou gigue (gige), instrument à cordes. Cf. gigua. Diez, *Dictionnaire étymologique des Langues Romanes.*

Por rescorre lor proie en no gent se férirent
Et nos Franc crestien moult bien les recoillirent.
(*Conquête de Jérusalem*, publiée par M. Hippeau, p. 5 et 6, vers 64-70.)

Ces deux passages, en même temps qu'ils nous donnent la mesure de la fidélité des traducteurs, nous permettent de fixer d'une manière approximative la date de la composition du poëme. Il remonte à cette période de transition où l'assonance tendait peu à peu à se transformer en rimes régulières, c'est-à-dire à une époque voisine de celle qui vit naître la première branche du cycle de la croisade.

L'auteur est inconnu, il a gardé l'anonyme et les rénovateurs ne nous apprennent rien sur son compte : il devait être, comme Richard, originaire de la France septentrionale, peut-être de la Picardie ou du Vermandois. Ses préférences pour les hommes du Nord et surtout pour Thomas de Marle, son héros de prédilection, ne laissent pas de doute à cet égard.

Cependant les deux poëmes présentent de telles différences qu'il est impossible de les attribuer au même auteur. La *Chanson d'Antioche* est, comme nous avons essayé de le prouver, extraite en grande partie des deux chroniques de Pierre Tuebœuf et d'Albert d'Aix ; lors même qu'elle s'écarte de ses guides et qu'elle nous révèle des faits inconnus aux écrivains latins, elle conserve un caractère tout historique. L'auteur de la *Conquête de Jérusalem* connaît peu les chroniques latines, il ne les a pas sous les yeux, il ne les a même pas lues, comme suffit à le démontrer l'examen le plus rapide de son poëme. Son œuvre semble marquer cet instant fugitif où la tradition populaire n'est déjà plus la vérité et n'est pas encore la fable. La *Chanson d'Antioche* était une véritable histoire de la première croisade, celle de Jérusalem n'en est plus que la légende.

C'est cette ignorance ou ce mépris manifeste du texte des

historiens qui nous a permis d'affirmer que, si les treize couplets non remaniés placés à la fin de la *Chanson d'Antioche* n'appartiennent pas à Richard le Pèlerin, ils appartiennent moins encore à son continuateur. Il est probable que négligeant le récit de siéges, de négociations ou autres événements secondaires, peu faits pour frapper l'imagination, le poëte de Jérusalem avait cru rattacher son œuvre à celle de son prédécesseur par un lien assez étroit, en retraçant dans un couplet de quelques vers l'itinéraire des croisés depuis Antioche jusqu'à la ville sainte.

Car cil de la cité ont la novele oïe
Que Buiemons cevalce, Robers de Normandie
Et dans Hues li Maines et sa grans conpaignie.
Guerpie ont Anthioce, la vile ont bien garnie :
Pris ont Gibel (*Djebel*, *Byblos*) le grant, Margat (*Markhab*)
[et Valénie[1]
Et Barut (*Beyrouth*) et Saiete (*Saïda*) qui siet en le Surie
Et Carcloie[2] et le marce desci qu'en Saforie, (*Safouri*,
[*Sephoris*).
Et a tant esploitié la Jhesu conpaignie,
Qu'il sont venu errant à le Mahomerie,
Près de Jérusalem II liues et demie.
(12,558, f° 136 recto.)

Le début du poëme a du reste subi, comme celui de la *Chanson d'Antioche*, des remaniements qui en ont profondément altéré la physionomie primitive. Nous avons déjà dit qu'entre le poëme historique d'*Antioche* et le poëme lé-

1. *Valénie* ou *Valbérie*, variante du manuscrit 1621, f° 152, ne peut être que *Belinas* ou *Bânias*, l'ancienne Cæsarea Philippi (Paneas), au pied du mont Panéus.

2. Les manuscrits donnent ici de nombreuses variantes : *Et Carcloie la bele desci qu'en Saforie* (165 Belles-Lettres. Arsenal). *Habaint* (*Hasbeya*) *un castel qui siet en Luiserie, et Carloie la marce desci qu'en Saphorie* (795, f° 188) *et Carel et le marche deci c'à Saphorie* (1621, f° 152) etc.... Nous ignorons quelle localité peut désigner le mot de Carel ou de Carcloie.

gendaire de Jérusalem était venue se glisser plus tard une œuvre toute fabuleuse, la *Chanson des Chétifs;* nous avons vu que l'auteur de cette branche, ou du moins son introducteur dans le cycle de la croisade, avait arrangé à sa guise le récit de l'expédition de Pierre l'Ermite pour y donner place à ses héros et préparer leurs merveilleuses aventures. Un travail analogue a été accompli sur le début de la *Chanson de Jérusalem.* Le récit des premiers combats livrés autour de la ville sainte a servi de trait d'union entre ce poëme et la *Chanson des Chétifs,* comme la croisade de Pierre l'Ermite avait servi d'introduction à cette branche romanesque. Richard de Caumont, Harpin de Bourges et leurs compagnons jouent, en effet, dans la première partie de la *Conquête de Jérusalem,* un rôle égal à celui de Boémond, de Godefroi ou de Robert de Normandie; mais sa tâche une fois accomplie et dès que la transition lui paraît suffisamment ménagée, l'arrangeur les abandonne; leurs noms s'effacent pour ne plus reparaître que dans deux ou trois vers insignifiants, omis par la moitié des manuscrits. Ce silence qui serait inexplicable, après le rôle brillant qu'ils jouent au début du poëme, si la *Chanson des Chétifs* avait été connue de l'auteur primitif, suffirait à trahir une interpolation.

Mais en écartant même ces héros fabuleux, nous nous trouvons encore en face d'une légende et non d'une histoire. Boémond, qui était resté à Antioche, Baudouin, qui n'avait pas quitté Edesse, Hugues de Vermandois, qui était revenu en Europe, le grec Estatin, Hungier l'allemand, tué sur les bords de l'Oronte, figurent parmi les chefs de l'armée à côté de Godefroi, de Raimond de Saint-Gilles, de Tancrède et de Baudouin du Bourg. Les moindres escarmouches deviennent des batailles où paraissent tous les chefs de la guerre sainte et où les musulmans tombent par milliers. A ces récits légendaires, se mêlent toutefois des détails d'une remarquable

exactitude sur la topographie des environs de Jérusalem. Si le poëte a ignoré ou dédaigné les chroniques latines, et s'il prouve par de grossières erreurs sur la géographie de la Palestine qu'il n'a pas dû la visiter en personne, il a du moins recueilli avec la plus grande attention les récits des pèlerins ou consulté quelqu'un de ces itinéraires des lieux saints si répandus au XIIe et au XIIIe siècle.

Le poëme se termine après la bataille d'Ascalon et les funérailles du héros musulman Cornumarant (*Kernaouï-ibn-Merouân?*).

La bataille fu faite et li cans affinés,

dit le manuscrit 1621.

De ceste canchon-cy plus à présent n'orrés,
L'ystoire en fine ci : de ce soit Dieux loés [1] !

ajoute le manuscrit 12,558 (f° 192), plus explicite encore.

X

Il nous reste, en terminant cet examen critique des deux premières branches du cycle de la croisade, à résumer les conclusions que nous nous croyons autorisé à en tirer.

1° La *Chanson d'Antioche,* le plus ancien poëme du cycle de la croisade, est une imitation et souvent une traduction des histoires latines de l'anonyme de Bongars (Pierre Tuebœuf?) et d'Albert d'Aix.

2° Elle a été composée originairement en vers de dix ou plus probablement de douze syllabes, rimant par simple assonance.

1. Les quatre derniers feuillets du manuscrit 12,558 sont d'une autre écriture et d'une autre orthographe. Le copiste était probablement de la Champagne septentrionale ou du nord de l'Ile-de-France.

3° Elle est l'œuvre d'un trouvère du comté de Flandre, que les rénovateurs nomment Richard le Pèlerin.

4° Elle est postérieure au premier quart et antérieure à la seconde moitié du XIIe siècle.

5° La *Chanson de Jérusalem* n'a pu être composée par le même auteur que la *Chanson d'Antioche;* l'une est une histoire de la croisade tirée en grande partie des chroniqueurs latins, l'autre est une légende qui ne doit rien ou presque rien aux écrivains de l'histoire savante.

6° L'auteur anonyme de ce poëme devait être comme Richard le Pèlerin, originaire des provinces du nord, probablement du Vermandois.

7° Le rhythme primitif est le vers de douze syllabes rimant par assonance.

8° La composition de la *Chanson de Jérusalem,* bien que postérieure à celle de la *Chanson d'Antioche,* doit remonter à une époque où la rime régulière n'était pas obligatoire, et où la mémoire de Thomas de Marle, les souvenirs du siége de Jérusalem, étaient encore vivants, c'est-à-dire à une date voisine de la seconde croisade, et sans doute antérieure à cette expédition.

CHAPITRE II

LES FAITS DE LA CROISADE D'APRÈS LA CHANSON D'ANTIOCHE ET CELLE DE JÉRUSALEM.

I

La *Chanson d'Antioche* et celle *de Jérusalem* représentent la première époque du cycle de la croisade, la seule qui ait

produit des œuvres à la fois épiques et historiques, celle où le héros est une armée, où l'action est la lutte d'une religion contre une religion, où le dénoûment est le triomphe d'une cause et non celui d'un homme. Or, nous avons vu que l'une était l'imitation souvent littérale de deux chroniques latines, l'autre une légende où il faudrait se garder de chercher la vérité historique. Faut-il en conclure que l'histoire n'ait rien à y apprendre, et n'existe-t-il pas de milieu entre la confiance excessive de M. Paulin Pâris et le dédain non moins exagéré de M. Michaud?

Nous avons déjà montré que, tout en suivant assez fidèlement le récit des historiens, Richard le Pèlerin conserve une certaine indépendance : il rapporte à sa manière les démêlés des croisés avec Alexis et leurs relations avec le chef du contingent grec [1], les défaillances du comte de Blois, la prise

1. Ce récit, bien qu'il n'ait probablement aucune valeur historique, est assez curieux pour mériter une mention. Alexis Comnène, pour qui Richard le Pèlerin montre aussi peu d'indulgence que les historiens latins, nourrissait, dit la chanson, de sinistres desseins contre ses hôtes occidentaux, mais trop faible pour les attaquer ouvertement il ne pouvait que les forcer à s'embarquer en harcelant et en affamant leur armée. Pour exécuter ses projets il avait besoin du secours d'Estatin chargé de fournir des vivres aux croisés et que ses relations amicales avec les Latins mettaient à même de les trahir facilement. Il l'appelle, il lui révèle son plan. Le loyal Estatin répond par un cri d'indignation : la querelle s'échauffe : les amis du grand Primicerius se pressent autour de lui : l'empereur donne l'ordre de le saisir; les épées sortent du fourreau, le sang va couler, quand paraît le plus jeune des fils de Robert Guiscard, Guy le Sénéchal, qu'un mariage avec une parente d'Alexis attachait à la cour de Byzance. Il réussit à apaiser la querelle, l'empereur feint de pardonner, mais il ordonne en secret à un de ses conseillers de défendre à tout sujet de l'Empire de vendre aux Latins, ni blé, ni viande, ni avoine. Le lendemain, les marchés sont vides : les vivres et le fourrage manquent au camp des chrétiens. Estatin court auprès de l'empereur qui repousse ses prières : alors il lui reproche sa trahison, sort en le menaçant de la vengeance de ses hôtes et va chercher un refuge dans le camp où sa présence achève d'enflammer la colère des croisés. Du haut des terrasses du palais, Alexis voyait les Francs courir parmi les tentes, revêtir leurs armures, monter sur leurs chevaux de bataille : l'armée s'ébranle : le courage de l'empereur s'évanouit à l'approche du péril : il envoie Guy le Sénéchal offrir aux Latins un accommodement que les barons acceptent, grâce aux conseils

d'Antioche, les scènes de cannibalisme qui signalèrent le siége de cette ville, et sur lesquelles les chroniqueurs ont insisté avec moins de complaisance.

Cependant, si quelque chose dans la *Chanson d'Antioche* mérite l'attention de l'historien, ce sont moins des variantes assez contestables sur les grands événements de la croisade, qu'un certain nombre d'épisodes parfaitement originaux, offrant tous les caractères de la vraisemblance et dignes de prendre place au moins dans l'histoire anecdotique de la guerre sainte.

Nous détacherons du poëme trois de ces récits épisodiques qui se rapportent tous au siége d'Antioche, et qui ont pour héros des chevaliers flamands, compatriotes du trouvère.

Pendant les premiers jours du siége, les croisés, campés sur la rive gauche de l'Oronte, entre le fleuve et les remparts d'Antioche, avaient probablement négligé d'occuper la rive droite. Dans une prairie, à l'occident de la ville et sur la rive droite du fleuve, des Sarrasins gardaient un cheval qui appartenait à l'émir Fabur, chargé de défendre cette partie de la place. C'était un de ces admirables coursiers de race arabe, aux grands yeux noirs, aux larges narines, aux pieds finement cambrés, qui faisaient l'orgueil de leurs maîtres, et dont la généalogie se conservait sous la tente. Tout à

de Godefroi. Ils consentent à lui prêter hommage pour leurs futures conquêtes en Asie-Mineure : deux seulement, Tancrède et Boémond se détournent avec dédain et quittent le palais. Quand l'empereur apprit leur nom, il *fronça le grenon,* dit la chanson; il reconnaissait le sang de Robert Guiscard.

Mieux aurait valu, ajoute le trouvère, qu'il fût tué, Constantinople prise, et ses trésors pillés !

Naïve réflexion qui justifie les précautions d'Alexis et qui affaiblit quelque peu l'autorité des accusations impitoyables des historiens latins !

Nous avons essayé plus haut d'expliquer le rôle attribué à Estatin par le trouvère flamand. Le chef du contingent grec resta en faveur auprès des successeurs de Richard le Pèlerin. Il figure également parmi les héros du siége de Jérusalem.

coup un écuyer, Gontier d'Aire, sans doute le fils d'Hermann d'Aire, qui avait accompagné en Orient son suzerain Robert de Flandre [1], s'éloigne de ses compagnons : il ne portait que son épée et ses éperons pendus à sa ceinture. Il s'élance tout armé dans le fleuve, le traverse, s'arrête un moment pour chausser ses éperons et se jette sur les Sarrasins, étonnés de son audace. En un instant cinq de ses adversaires tombent. Il saisit le cheval, saute sur son dos, poursuit les autres Musulmans, les atteint, pénètre dans Antioche, blesse ou tue trois Sarrasins qui se trouvent sur son passage, tourne bride avant que les Musulmans aient songé à lever le pont-levis, lance son cheval dans l'Oronte et revient triomphant. Godefroi de Bouillon voulait l'armer chevalier. « Non, répond l'intrépide jeune homme, je ne serai chevalier que quand j'aurai touché le seuil du Saint-Sépulcre ! » Nous le retrouverons à Jérusalem, aussi brave, mais moins heureux qu'à Antioche.

Le second épisode est le dénoûment d'une bataille livrée par les croisés sous les murs mêmes de la ville et qui se termine par la déroute des Musulmans.

Poursuivis jusque sur le pont de l'Oronte, les vaincus se jetaient à la nage, ou s'attachaient aux pieux enfoncés dans le lit de la rivière pour rompre la force du courant, mais les Francs les perçaient de leurs longues lances ou les obligeaient de s'abandonner au torrent qui les entraînait. Cependant plus de deux cents Turcs avaient réussi à se réfugier sur une estacade construite pour la pêche, au milieu même du fleuve et sous une arche du pont. A l'abri des flèches des croisés, protégés par la garnison d'Antioche qui couvrait d'une grêle de traits le pont et la rive droite, ils se seraient sans doute échappés pendant la nuit. « Par tous les saints,

1. Meyeri *Annales Flandriæ*, a. 1096, p. 37.

» ce sera bien grand'honte si ces païens s'en vont ! » disaient en les regardant les soldats qui se pressaient sur le rivage. « Que font nos bons nageurs, s'écrie Boémond ! S'ils ne nous » aident, ils échapperont tous ! » Un homme répondit à cet appel, c'était Raimbaud Creton.

Les chroniqueurs ont aussi parlé de Raimbaud Creton, quoiqu'ils aient oublié l'exploit dont Richard le Pèlerin a conservé le souvenir : mais le seul qui indique son origine, Raoul de Caen, en fait un chevalier de Chartres.

Raimbaud Creton d'Estourmel descendait d'une famille des environs de Cambrai, famille qui n'est pas éteinte et où s'est perpétuée la légende de son ancêtre : il était, dit le trouvère, de petite taille, mais adroit et vigoureux. Aussi gai qu'il était brave, chefs et soldats l'aimaient pour son courage, et pour cette simplicité de caractère, pour cette générosité chevaleresque dont il donnera plus d'un exemple à Jérusalem comme à Antioche.

Sans s'inquiéter des traits qui pleuvent de toutes parts, il délace son heaume, ne garde que son haubert, prend son épée, se jette dans le fleuve et nage intrépidement vers le pont. La rive était couverte de spectateurs : on le vit atteindre l'estacade, y monter, s'agenouiller sur le plancher à claire-voie où les Turcs s'étaient entassés vers la gauche du pont, et percer de part en part la poitrine d'un Sarrasin.

Aveuglés par la peur, les Turcs ne s'aperçoivent pas qu'ils n'ont affaire qu'à un seul homme. L'épée de Raimbaud Creton dont chaque coup fait voler un bras ou une tête ne leur laisse pas le temps de se reconnaître. En quelques instants un grand nombre succombe : le reste se précipite dans l'Oronte qui les entraîne avec les cadavres de leurs compagnons. Raimbaud lance dans le fleuve les corps des blessés qui sont restés sur l'estacade et s'y jette lui-même pour rejoindre les croisés. Mais les tours d'Antioche étaient couvertes de Sar-

rasins qui avaient assisté avec une rage impuissante au massacre des leurs. Quand ils virent reparaître Raimbaud Creton, une nuée de flèches partit de tous les points du rempart. Bientôt l'eau se rougit de sang; frappé au dos et à la tête. Raimbaud lutte avec peine contre le courant : on le voit s'affaiblir, s'enfoncer peu à peu et le fleuve se referme sur lui. Un cri de désespoir retentit sur le rivage : cent nageurs se précipitent à la fois dans l'Oronte; mais tout à coup celui qu'on croyait perdu reparaît : ranimé par la fraîcheur de l'eau, il s'était débarrassé par un miracle de force et d'adrese de la lourde armure qui l'entraînait. Vingt bras le soulèvent et l'amènent à la rive : on l'emporte à demi évanoui à la tente de Godefroi où les soins empressés des mires devaient bientôt le rendre à l'admiration de l'armée.

Presque en même temps que Raimbaud accomplissait ce téméraire exploit, une scène non moins émouvante se passait à la porte du Pont, dans l'enceinte d'Antioche. Quand les Sarrasins, poussés par les croisés, s'étaient précipités dans la ville, un chevalier emporté par l'ardeur de la poursuite, y était entré seul avec eux. C'était aussi un flamand, Renaud Porquet.

Avant qu'il eût songé à tourner bride, les portes s'étaient refermées sur lui. Renaud comprend qu'il est perdu, il se recommande à Dieu, donne un dernier souvenir à sa maîtresse et à son seigneur Robert de Flandre, tire son épée, et appuyé contre la porte d'un cellier, sous la voûte de la porte du Pont, il résiste assez de temps pour que le bruit de ce combat se répande dans la ville, et parvienne jusqu'à l'émir lui-même. Garsion (Akky-Sian) veut être témoin de cet acte de témérité inouïe : il s'approche, il offre au chevalier honneurs et richesses, s'il veut embrasser la religion de Mahomet. « Je ne fais pas plus de cas de toi et de tes dieux que d'un besant, » lui répond Renaud. A ces mots, le combat recom-

mence : sept émirs tombent sous les coups du chrétien : mais entouré, surpris par derrière par des Turcs qui ont ouvert la porte du cellier, on le saisit, on le frappe à coups de massue. On allait l'égorger quand Garsion le fait arracher tout sanglant des mains des soldats et conduire à son palais.

C'était l'intérêt plus encore que l'humanité qui avait décidé l'émir à épargner ce redoutable champion. Son neveu était prisonnier des chrétiens : lui-même, épouvanté par l'acharnement de ses adversaires et surtout des Tafurs, dont les sauvages prouesses avaient répandu la terreur parmi les Musulmans, comptait sur son prisonnier dont il s'exagérait l'influence pour obtenir, moyennant quelques sacrifices, l'éloignement des croisés, ou du moins la liberté de son neveu. Une trêve de quatre jours fut conclue et des pourparlers s'engagèrent entre Akky-Siân et les principaux chefs des Francs. L'émir avait fait amener Renaud Porquet couvert d'habits magnifiques et monté sur un mulet richement harnaché. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les Francs étaient résolus à ne pas lever le siége. Quant à son neveu, qu'on transporta sur le pont de l'Oronte où avait lieu la conférence, il était mourant de trois blessures reçues à la bataille du port Saint-Siméon. Trompé dans ce dernier espoir Akky-Siân ramena son prisonnier : il voulait le réserver à sa vengeance : mais pour éviter une lutte immédiate il feignit de se laisser ébranler et promit d'accéder à toutes les conditions imposées par Godefroi.

Quelques mots échangés à la dérobée avec son neveu lui avaient appris que la famine régnait dans le camp des chrétiens : il se retira pour ramener sa suite dans la ville, promettant de revenir seul, et de prendre les mesures nécessaires pour conclure le traité définitif et en assurer l'exécution. Il ne pensait qu'à gagner du temps et à traîner les négociations en longueur. L'indiscipline des Tafurs vint précipiter

la rupture. Ils avaient violé la trêve en faisant prisonnier pendant l'entrevue un émir Sarrasin. Akky-Siân l'apprend, mande Boémond qui avait paru incliner vers la paix et lui reproche cette infraction à la foi jurée. Boémond se fait remettre aussitôt le prisonnier par le roi des Tafurs, mais il le garde dans sa tente jusqu'au lendemain. Ce retard fournit à Akky-Siân le prétexte de cruelles représailles auxquelles la violation de la trêve donnait une apparence de justice. Il fait amener Renaud Porquet. Huit Sarrasins l'étendent étroitement garrotté sur une table de marbre; et avec du soufre et du plomb fondu lui brûlent les nerfs des jarrets, les veines des bras et les talons.

On délia ensuite le prisonnier, on le revêtit de riches habits, on l'attacha sur un cheval et on le conduisit à la porte du Pont. « Rendez vos captifs, dit l'émir, et vous aurez le vôtre sain et sauf. » — « Boémond de Sicile, s'écrie l'intrépide mutilé, pour Dieu je vous le demande :

« Et j'en prie aussi tous nos barons
» Qu'ils ne rendent pour moi un denier vaillant :
» J'ai les jarrets brûlés :
» Les Turcs m'ont fait attacher sur ce cheval :
» Je n'ai plus souci de vivre : car je ne puis plus me [soutenir ! »

Trad. de la Chanson d'Antioche, t. II, p. 25.)

Les barons s'élancent vers les remparts : mais il était trop tard pour venger Renaud Porquet : les portes étaient refermées et les Sarrasins étaient rentrés dans la ville, abandonnant leur victime.

Deux historiens ont raconté l'un la conclusion de la trêve, l'autre la mort de Renaud Porquet, mais sans rattacher ces deux événements comme le fait Richard le Pèlerin. Suivant Pierre Tuebœuf, Renaud Porquet (Raynaldus Porchetus)

aurait été longtemps prisonnier des Sarrasins [1]. Après avoir vainement essayé d'ébranler sa foi, ils l'auraient amené sur le rempart, mais il n'aurait profité de la liberté de parler à ses compagnons que pour les exhorter à ne pas le racheter : conduite étrange et qui ne s'explique point dans le récit du chroniqueur, comme dans celui du trouvère ; la mort aurait été enfin la récompense de son courage.

Robert le Moine, qui ne dit rien de Renaud Porquet, parle vaguement d'une trêve et de négociations dont il attribue la rupture à la mort d'un chevalier nommé Walon, tué par les Sarrasins dans Antioche où les chrétiens pénétraient librement pendant la suspension d'armes. Nous n'hésitons pas à donner la préférence à la version de Richard le Pèlerin, non-seulement pour l'intérêt dramatique, mais pour la vraisemblance historique. Il explique ce que les chroniqueurs ne font qu'indiquer ; chez lui toutes les circonstances s'enchaînent et nous ne pouvons nous empêcher de croire que Richard suivit ici le récit de témoins oculaires, mieux informés peut-être que les historiens.

On voit par ce qui précède que la *Chanson d'Antioche* aurait pu fournir aux historiens modernes des renseignements nouveaux et parfois aussi vraisemblables que ceux qu'ils ont puisés chez les chroniqueurs latins ou orientaux.

II

La *Chanson de Jérusalem* nous inspire beaucoup moins de confiance. Plus original, plus poëte peut-être que l'auteur de la *Chanson d'Antioche,* le trouvère qui a complété son

1. La version publiée par Mabillon ajoute que Renaud Porquet avait été fait prisonnier à la bataille du Port Saint-Siméon, en défendant Boémond, son seigneur. *Tudebodus*, de Mabillon, chap. 47, p. 171.

œuvre est moins historien. Les souvenirs de la croisade sont encore trop récents, le théâtre des événements est trop connu pour que la fantaisie poétique atteigne les proportions qu'elle a prises dans la légende cârlovingienne ; mais déjà l'imagination populaire a grossi les moindres faits ; les hommes sont plus grands que nature ; la légende remplace l'histoire.

Le poëme s'ouvre par le récit d'un combat longuement analysé dans le tome XXII de l'*Histoire littéraire*, et livré par la troupe des Chétifs à un corps musulman sorti de Jérusalem. Le théâtre de cet engagement, qui commence non loin de la *Roge cisterne, desous le roche agüe,* se place évidemment dans ces montagnes sauvages qui séparent Jérusalem du Jourdain et de la mer Morte et où se dressent çà et là sur des plateaux déchirés des roches rougeâtres et sans verdure. La Rouge Citerne était bien connue des chroniqueurs du XIIe siècle ; au XIVe, il existait encore sur une colline, près d'une citerne nommée Bir-el-Khan, une petite tour que l'on appelait la Tour Rouge et qui porte aujourd'hui le nom de Khan-el-Amar. Elle était située sur la route du Jourdain, à quatre heures de Jérusalem et à deux heures environ de Jéricho ; c'était là que la tradition syrienne plaçait l'hôtellerie où le bon Samaritain avait fait transporter le voyageur qu'il avait trouvé blessé sur la route[1].

Les Chétifs sont victorieux, mais Cornumarant, fils de Corbadas, roi de Jérusalem (forme altérée où il est facile de reconnaître le nom de Kerbogâ, le Corbaran de la *Chanson d'Antioche*) fait prendre les armes à cinquante mille Musulmans et va écraser les chrétiens. Heureusement Godefroi de Bouillon, Robert de Normandie, Robert de Flandre, Thomas de la Fère et plusieurs autres chevaliers ont quitté la grande

1. Cf. Chronique d'Ernoul et de Bernard le trésorier publiée par M. de Mas-Latrie, p. 79.

armée des croisés, campée à la Mahomerie (aujourd'hui El-Bireh, à deux heures et demie au nord de Jérusalem), pour aller faire une reconnaissance jusque sous les murs de la ville.

Après avoir poussé au delà de Béthanie et ramassé un immense butin, ils se retirent par la vallée de Josaphat et font halte sur les bords du Cédron, au pied de la montagne des Oliviers, non loin du tombeau de la Vierge et du jardin de Gethsemani [1]. Les musulmans, sortis par la porte Dorée (Portes Oires), se heurtent contre ce détachement arrêté dans la vallée de Josaphat : la mêlée s'engage, mais, du haut du mont des Oliviers, Baudouin du Bourg aperçoit tout à coup la troupe des Chétifs qui a fait halte dans un vallon. Il les prend d'abord pour une nouvelle armée musulmane; l'erreur est bientôt dissipée, on se reconnaît, les Chétifs se joignent aux croisés et les mécréants sont déjà vaincus quand arrivent Raimond de Toulouse, Boémond et Tancrède mandés en toute hâte par les messagers de Godefroi.

La reconnaissance et le combat dans la vallée de Josaphat ne sont pas une fiction, mais il y a loin de cette bataille, où cinquante mille Sarrasins fuient devant dix mille chrétiens, aux récits modestes des historiens. Pierre Tuebœuf et Raoul de Caen ne parlent que d'un exploit de Tancrède qui, en revenant de Bethléem, mit en fuite près de la montagne des Oliviers cinq cavaliers musulmans. Raimond d'Agiles dit seulement que des Sarrasins, sortis de Jérusalem, tombèrent sur l'avant-garde des croisés, en tuèrent trois ou quatre et

1. Arière s'en repairent.....
Le val de Josaphas, droit à Sainte Marie
Là où li mère Deu fu morte et sépélie. (12,558, f° 137 recto.)

Le tombeau de la Vierge et l'église Sitty Mariam sont situés sur un plateau à gauche du Cédron, et au-dessus de la porte Dorée. (M. de Saulcy, *Voyage en Palestine*, t. II, p. 126.)

en prirent un plus grand nombre. Enfin, Foucher de Chartres, Albert d'Aix et Guillaume de Tyr racontent que Gaston de Béziers, surpris avec trente hommes dans la vallée de Josaphat par un détachement de Sarrasins, fut sauvé lui et le butin qu'il avait ramassé par Baudouin du Bourg et Tancrède qui revenaient de Bethléem avec cent chevaliers. Telle est l'escarmouche transformée par la tradition populaire en une grande bataille où figurent tous les héros dont la mémoire lui est chère ! Ces favoris de la légende ne devaient-ils pas être présents partout où il y avait des dangers à braver et de la gloire à recueillir ?

Les historiens avaient aussi parlé d'un combat livré près de Ramleh aux Turcs d'Ascalon, combat où périrent Achart de Montmerle et Gislebert de Trèves, vengés bientôt par Thomas de la Fère et Baudouin du Bourg qui rallièrent les chrétiens. Cette maraude insignifiante devient dans notre poëme une véritable expédition dirigée par Boémond. Jaloux du butin recueilli par ses compagnons d'armes, il part la nuit même de la bataille de Josaphat et s'avance jusqu'en vue d'Acre en dévastant le pays. Arrêté par les Turcs d'Ascalon au sortir de la forêt d'Arsur, dans la plaine de Saron, à peu de distance de Lydda, il remporte une victoire complète grâce à l'intervention de saint Démétrius, de saint Denis de France et de saint Maurice d'Angleterre, qui fondent avec une légion d'anges sur l'armée musulmane. Boémond fait vœu, sur le champ de bataille, d'établir à Lydda un évêque et vingt clercs en souvenir de sa victoire[1].

La fantaisie qui règne en souveraine dans le récit de ces

1. Cette circonstance suffirait pour nous décider à regarder les treize couplets non remaniés comme une interpolation postérieure à la composition de la *Chanson de Jérusalem;* ils mentionnent, en effet l'installation de l'évêque de Lydda, Robert le Normand, que les chrétiens y laissèrent au moment de leur passage dans cette ville et avant d'arriver à la Mahomerie, ce qui rendait tout à fait superflu le vœu de Boémond.

premiers combats n'est guère moins évidente dans l'énumération des positions que le trouvère assigne aux croisés autour de Jérusalem et qui ne concordent nullement avec les renseignements fournis par les témoins oculaires. Il en est de même du premier assaut tenté par les chrétiens et repoussé par les musulmans. Les souvenirs de la *Chanson d'Antioche* et les légendes populaires y tiennent beaucoup plus de place que la tradition historique.

Nous voyons figurer au premier rang, comme le conseiller des croisés, comme leur guide spirituel et le digne successeur d'Adhémar de Monteil, l'évêque de Mautran ou de Martorano[1], personnage équivoque que Raoul de Caen représente comme un demi-savant à peine supérieur aux ignorants, Raimond d'Agiles et Guillaume de Tyr comme un fourbe et un artisan d'intrigues.

L'homme dont l'intervention dans le conseil des barons fait décider l'attaque et qui devance les plus braves à la tête de sa bande déguenillée, c'est le fameux roi des Tafurs, un des favoris des chansons de gestes. La *Chanson d'Antioche* en avait aussi parlé avec une certaine prédilection, mais en lui assignant un rôle plus humble et plus conforme à celui que lui attribuent Guibert de Nogent et les autres historiens. Ici, le roi des Tafurs n'est pas seulement le chef d'une horde de truands intrépides, mais indisciplinés, pillards et anthropophages à l'occasion, qui déterrent les corps des Turcs pour les manger et qui intimident par leur insolence les chefs les plus illustres. Ce rihaud, avec sa couronne de feuilles et son sac troué qui lui sert de vêtement est devenu l'égal des héros de la croisade; il est à l'avant-garde dans tous les assauts, il est le mieux faisant de toutes les journées;

1. Dans la table de la *Chanson d'Antioche*, t. II, p. 347, M. Paulin Pâris écrit : « Martran ou Martorano choisi pour remplacer l'évêque du Puy. » — Mautran n'était pas le nom de l'évêque, mais de l'évêché.

ce n'est pas Godefroi de Bouillon, c'est lui qui entrera le premier dans la ville sainte, c'est lui qui, après l'élection de Godefroi, posera la couronne sur la tête du roi de Jérusalem ! Ces gueux, avec leurs casaques usées, leurs armes bizarres, drapés dans leur saleté et dans leurs guenilles, maigres, hâves, quelquefois contrefaits et ressemblant aux hideuses figures qui représentent les serfs dans les manuscrits du XIIIe siècle, donneront aux barons l'exemple du dévoûment et du courage.

La *Chanson d'Antioche* était avant tout l'épopée des chevaliers ; celle de *Jérusalem* est en même temps celle des vilains ; le peuple qui fait la légende a voulu y avoir sa place ; et c'était justice. Combien y avait-il de barons parmi les six cent mille croisés qui semèrent leurs cadavres sur la route de Constantinople à Jérusalem ?

Les circonstances qui suivent le récit de ce premier assaut malheureux ont encore moins de fondement historique. C'est la capture d'un émir sarrasin Gratien (nom emprunté à la *Chanson d'Antioche*), qui se convertit et qui est baptisé par l'évêque de Martorano ; c'est une histoire de dépêches portées par des pigeons voyageurs, interceptées par les chrétiens et remplacées par un faux message qui va semer le découragement parmi les assiégés ; c'est un second assaut où se distinguent Raimbaud Creton, Ervin de Creil et même Enguerrand de Saint-Pol et Hungier l'Allemand tués devant Antioche, mais ressuscités par l'imagination du trouvère. Aucun de ces événements n'a laissé de traces dans les historiens et nous les considérons comme des inventions du poëte.

Nous avons vu dans la *Chanson d'Antioche*, le fils d'Akky-Siân, Sansadoine (Djemseddaulé), sortir de la ville assiégée pour aller implorer contre les chrétiens le secours des princes de l'Asie : c'était un des épisodes qui se prêtaient

le mieux à l'imitation. Aussi l'auteur de la *Chanson de Jérusalem* s'en est-il emparé, mais en l'ornant de nouveaux détails.

Comme à Antioche, c'est le fils du roi, le brave Cornumarant, qui partira lui-même, et une fausse attaque protégera son départ. Au milieu de la nuit, tandis qu'une sortie attire l'attention des chrétiens du côté de la porte David, Cornumarant, monté sur son bon cheval Plantamor, franchit les lignes des Flamands, à la porte Saint-Étienne, échappe à deux chevaliers qui veulent l'arrêter, et vainement poursuivi par Godefroi, par Boémond et par d'autres barons qui perdent sa trace, il arrive sain et sauf aux frontières de la Bérie (l'ancienne Pérée, au delà du Jourdain). Là, pour apprendre aux Sarrasins son heureux succès, il sonne du cor, et le vent porte jusqu'à Jérusalem les accents de cet instrument magique, qui rappelle le fameux cor de Roland. Tout à coup il aperçoit une troupe de cavaliers, et aux premières lueurs de l'aurore, reconnaît des chrétiens : c'était Baudouin d'Édesse, qui, mandé par son frère, se rendait à Jérusalem. Baudouin l'aperçoit à son tour et se lance à sa poursuite. Les deux chevaux dévorent l'espace. Déjà les chevaliers de Baudouin sont bien loin derrière lui. Alors Cornumarant s'arrête, une lutte acharnée s'engage. Blessés tous deux, les adversaires suspendent le combat et s'apprennent mutuellement leurs noms. Ils s'apprêtent à recommencer la lutte, quand les compagnons de Baudouin apparaissent, et Cornumarant reprend sa course, toujours suivi de près par son ennemi. Il va succomber, quand arrive une nouvelle troupe conduite par l'émir Orkenais (Orkhan), qui, avec dix mille cavaliers arabes, se dirige vers la ville assiégée. Arabes et chrétiens se précipitent les uns sur les autres. Baudouin renverse Cornumarant, mais accablés par le nombre, les chrétiens reculent en désordre et se dispersent au milieu des ravins et des rochers.

Ils se rallient cependant à la voix de leur chef et se réfugient dans les ruines d'une vieille forteresse bâtie au milieu d'un étang couvert de roseaux et desséché par le soleil de juillet. Tandis que ses compagnons organisent la défense, Baudouin reste caché au milieu des roseaux pour profiter du moment où l'attention des infidèles se portera tout entière sur le château et aller chercher du secours au camp des croisés. Mais un danger sur lequel il ne comptait pas l'attendait dans cet asile. D'innombrables sangsues, qui s'étaient glissées dans les crevasses pour se mettre à l'abri de la chaleur, s'attachent aux flancs de son cheval, pénètrent à travers les mailles de son haubert, le couvrent de piqûres. *C'estoit vis com l'eüst de poivre tot salé.* (1621, f° 176; 12558, f° 161.)

Heureusement les Turcs s'étaient aperçus que Baudouin n'avait pas suivi ses compagnons et soupçonnaient sa retraite. Ils mettent le feu aux roseaux, et la flamme délivre Baudouin de ses singuliers ennemis. Il remonte à cheval, tire son épée et s'élance au milieu des Arabes. Ils vont l'entourer, quand surviennent Godefroi, Boémond et les autres barons qui terminent le combat en quelques instants. Cornumarant s'échappe cependant, et disperse les cavaliers d'Orkhan dans toute la Syrie pour y porter l'alarme.

Cette curieuse anecdote, qui ne se retrouve dans aucun historien de la croisade, n'est pourtant pas une pure invention. L'historien musulman, Ibn-Alatyr[1], raconte qu'en 1102, après la sanglante bataille de Ramla, Baudouin s'était caché dans des broussailles sèches pour échapper à l'ennemi, mais les Turcs y mirent le feu, et le roi en sortit à demi-brûlé, tandis que ses compagnons, réfugiés dans un château voisin, périssaient presque tous sous les coups

1. *Historiens Orientaux des Croisades*, t. I, p. 214.

des vainqueurs. Ibn-Alatyr ne fait pas mention des sangsues, mais l'épisode en lui-même n'a rien d'invraisemblable; on sait que ces animaux pullulent dans les marais de Syrie, et que le commerce en tire encore aujourd'hui une grande quantité de l'Orient.

III

Les dernières circonstances du siége de Jérusalem, la fameuse procession dont Pierre Tuebœuf fit partie, l'entrevue des barons avec l'ermite du mont des Oliviers, la découverte des bois qui servirent à la construction des machines, les préparatifs de l'assaut, l'attaque infructueuse du jeudi 14 juillet, enfin la prise de la ville et les massacres qui ensanglantèrent la victoire des croisés se retrouvent dans la chanson comme dans les historiens; mais il faut que la légende ait sa place à côté de l'histoire, il faut que les héros préférés du poëte aient leur page glorieuse à côté des héros de la tradition officielle.

Tandis que Godefroi, avec sa tour roulante, attaque la porte Saint-Étienne, le roi des Tafurs et sa bande ont démoli le rempart à coups de pioche et sont sur le point de pénétrer dans Jérusalem. Thomas de Marle, qui n'a joué dans la *Chanson d'Antioche* qu'un rôle secondaire, mais qui, dans celle de *Jérusalem,* est devenu l'un des chefs les plus importants de la croisade, l'égal par le courage et par l'influence de Tancrède et de Godefroi de Bouillon, vient trouver le roi des Tafurs et le supplie de lui laisser franchir la brèche à ses côtés. A cette condition il deviendra son homme lige et : *Encontre tos homes le tienra à garant.*

Li rois li otroia : grant joie en va menant :
Illuec li fist homage, si quel virent auquant.
(12,558, f° 163 verso.)

Bizarre légende, qui fait d'un Coucy le vassal d'un chef de ribauds, et qui semble incliner la chevalerie devant les vilains!

Cependant ce n'est qu'au point du jour, le vendredi 15 juillet, que les travaux de sape ont achevé de percer le rempart, et les ribauds n'attendent plus, pour se précipiter dans la ville, que le succès de la grande attaque. Est-ce dans cette mémorable matinée, ou à un autre moment, que le roi des Tafurs entra dans Jérusalem tout seul, sans compagnon, et mérita ainsi l'honneur de couronner Godefroi de Bouillon? C'est ce que les explications assez embarrassées du trouvère ne permettent guère de décider :

Tumas i entra primes, issi com nos quidon :
Car sor les fers des lances fu levés contremon;
Mais li rois des Tafurs, se vos voir en dison,
I fu ançois entrés, tos seus, sans conpaignon.
Par cel devint Tumas, le jor, ses liges hom.
(12,558, f° 164 recto.)

Quoi qu'il en soit, c'est à Thomas de Marle que revient la gloire d'y être entré le second, s'il faut en croire le récit du poëte. Nous n'avons trouvé dans aucun chroniqueur la moindre allusion au singulier exploit que la *Chanson de Jérusalem* prête à Thomas de Marle, et qu'elle annonce plusieurs fois avec une sorte d'insistance avant le récit du premier assaut[1]. Est-ce une fiction? Est-ce une tradition qui échappa à l'histoire et que recueillit la légende de l'héroïque famille de Coucy? nous l'ignorons, mais le caractère de cet exploit s'accorde bien avec l'esprit aventureux et l'audace intrépide de Thomas de Marle.

1. Segnor, or escoustés, france gens honorée.....
Si com Tumas de Marle à le cière (tête, visage, mine) membrée.....
Se laisa ens caïr entre la gent dervée. (12,558, f° 145 recto.)

Mais dans Tumas de Marle fera de lui parler,
Qui as fers des grans glaves se fist amont lever
Et par desor le mur et lancier et ruer. (Id., f° 149 recto.)

Au moment où le pont volant de Godefroi de Bouillon s'abat sur les murailles, le sire de Marle se fait soulever sur les lances de ses chevaliers et jeter par dessus les créneaux. Il se relève, tire son épée, mais tandis qu'il descend le terre-plein du rempart, une femme arabe le renverse d'un coup de massue : les Turcs l'entourent : protégé par un mystérieux talisman, et bientôt par la présence des Tafurs, il revient à lui, échappe aux coups qui le menacent, poursuit son ennemie et la frappe mortellement. Avant d'expirer, l'Arabe lui prédit qu'il reverra la France, mais qu'il mourra de la main de son seigneur. En effet, en 1130, Thomas de Marle tomba sous les coups de son suzerain, le comte Raoul de Vermandois.

Le poëte n'abandonne pas son héros après cette terrible aventure ; il le suit jusqu'à l'église du Saint-Sépulcre, où le seigneur de Marle entre seul avec Robert de Flandre et Godefroi, tandis que les autres chefs ne songent qu'au pillage. Cette circonstance est également mentionnée par le chroniqueur Albéric de Trois-Fontaines, qui se montre fort au courant de la littérature poétique du moyen âge, et qui a fait, comme nous le verrons plus loin, de nombreuses allusions aux poëmes du cycle de la croisade[1].

Ce Thomas de Marle, qui joue un rôle si important dans l'histoire poétique, était, s'il faut en croire les chroniqueurs contemporains, un brigand sans foi ni loi, un brûleur d'églises, un pillard effronté qui rançonnait les marchands et foulait sans pitié le pauvre peuple. Il avait été excommunié en 1114, dans le concile de Beauvais, dégradé de la chevalerie, mis au ban du royaume ; les évêques avaient prêché

1. Hic interseritur quædam miraculosa narratio tradita à majoribus de Domno Coci qui ad sepulchrum Domini ante alios cucurrit et de equo illius, Morello nomine, solo ante januam relicto. (*Accessiones historicæ*. Leibnitz, t. I, p. 177.)

contre lui une sorte de croisade; il était mort, enfin, comme un mécréant, sans consentir à remettre en liberté les marchands qu'il avait dépouillés et qu'il retenait captifs : c'étaient là d'assez médiocres titres à la faveur populaire. Mais ce bandit excommunié était en même temps un intrépide chevalier : son fils, Enguerrand, s'était réconcilié avec l'Eglise et avec le roi, et avait épousé une petite-fille de Hugues de Vermandois : enfin, ce persécuteur des marchands et des paysans avait protégé la commune de Laon et accordé les plus larges franchises aux habitants de sa bonne ville de Vervins. N'est-ce pas là le secret de son intimité avec le roi des Tafurs, et la partialité du poëme ne s'expliquerait-elle pas par l'origine du poëte qui vivait peut-être sur quelqu'un des domaines de la maison de Coucy?

IV

Après avoir purifié la ville en brûlant hors des murs les cadavres des Sarrasins et en rendant au culte les églises profanées, les chrétiens s'assemblent pour choisir le chef qui défendra et qui gouvernera leur nouvelle conquête. Le peuple désigne tout d'une voix Godefroi de Bouillon, mais aussi modeste qu'intrépide, le bon duc refuse cet honneur dont il ne se croit pas digne. Alors le président de l'assemblée, l'évêque de Martorano, s'adresse tour à tour aux principaux barons, Robert de Normandie, Robert de Flandre, Boémond, Hugues de Vermandois; tous n'aspirent qu'à revoir l'Europe et l'évêque se décide enfin à recourir au jugement de Dieu. Après un jeûne solennel, les barons se réuniront, la nuit, dans l'église du Saint-Sépulcre; chacun portera un cierge à la main :

En qui cierge Dex velt et que feus i descent
Celui fera-on-roi; jo l'otroi bonement.

(12,558, f° 166 verso.)

Les barons fidèles au rendez-vous, se mettent en prières ; la nuit était déjà avancée : une seule lampe brûlait sur l'autel. Tout à coup, à minuit, un éclair brille, les coups de tonnerre se succèdent, un vent impétueux éteint la lampe. Les clercs et les chevaliers entonnent, d'une voix tremblante, le *Veni Creator;* un dernier coup de tonnerre ébranle l'église et les précipite la face contre terre. Quand ils se relevèrent, le cierge de Godefroi, allumé au feu de l'éclair, jetait une lueur étincelante : Dieu avait déclaré sa volonté. Godefroi s'incline devant l'ordre divin, mais il ne veut pas porter une couronne d'or, là où Jésus-Christ a porté une couronne d'épines :

De l'ort Saint Abrahan fist venir. I. plançon,
(De ça mer et de là Espic l'apele-on) ;
De cel fu coronés Godefrois de Buillon....
« Qui li metra el cief, dist Drives de Monçon? » —
» Segnor, ço dist li vesques, de vos li plus hals hon. — »
» C'est li rois des Tafurs, ce dist Rainbals Creton :
» Car n'avons ci plus roi, de verté le savon.
» Cil le doit coroner par droite esgardison. »
Li rois prist le corone qui fu de grant renon,
Si le mist ens el cief Godefroi de Buillon.

(12,558, f° 167 recto.)

La plus grande partie de cet épisode digne d'être comparé aux plus beaux récits épiques du moyen âge, appartient à la légende. Cependant le début s'accorde assez bien avec ce que les historiens rapportent de l'élection de Godefroi.

On ne pouvait, il est vrai, songer ni à Boémond, ni à Hugues de Vermandois qui étaient absents : mais Pierre Tuebœuf nous apprend que les barons offrirent la couronne à Robert de Normandie qui la refusa. Accolti, historien du quinzième siècle prétend que la même proposition fut faite au comte de Flandre ; enfin, Albert d'Aix, Raimond d'A-

giles, Guibert de Nogent et Guillaume de Tyr rapportent que le choix des barons s'était arrêté d'abord sur Raimond de Saint-Gilles, et les expressions du premier[1] permettent de supposer que plusieurs autres chefs refusèrent comme Raimond ce dangereux honneur.

Quant au miracle, qui, suivant la chanson, plaça le duc de Bouillon sur le trône de Jérusalem, on comprend que l'imagination populaire frappée de ces grands événements et pleine d'admiration pour la mémoire de Godefroi l'ait substitué de bonne heure à la simple élection par le conseil des barons. Du reste, ce miracle qui n'est autre que celui du feu sacré, était traditionnel en Palestine. Chaque année, la veille de Pâques, une flamme descendue du ciel allumait une lampe déposée devant le Saint-Sépulcre. Un grand nombre d'historiens parlent de ce miracle périodique. Foucher de Chartres raconte qu'il y a assisté lui-même. Enfin, Godefroi de Bouillon n'est pas le seul à qui les récits populaires en aient fait l'application. On lit dans une chronique flamande manuscrite à la date de l'an 1100. « En ce contemple, avint » que par un jour de Pasques, si com la costume estoit en » Jhersalem, li peuples et li chevalier atendoient que Nos- » tres Sires lor envoiast feu du ciel, si com il avoit acos- » tumé. Si tint chescuns chevaliers un cierge en sa main, » sans feu, qui ne devoit estre alumés devant que Nostres » Sires envoiast le feu. Quant asses orent atendu, tant » come à Nostre Seignor plout, le feu descendi et si prist » au cierge le conte Robert de Normandie, en signe que » devoit estre princes de Jhersalem et rois : or la costume » estoit tele et l'acort des princes tel que celui en cui cierge » le feu descendroit seroit roi de Jhersalem par l'élection et » par l'asentement de tous[2]. »

1. Albert d'Aix, livre II, p. 283. Ed. Bongars.
2. Manuscrit 6743, Fonds ancien. Bibliothèque Nationale. *Chronique des*

Mais ce que nous ne trouvons dans aucun historien, c'est le roi des Tafurs plaçant la couronne sur la tête du roi de Jérusalem, et Godefroi déclarant qu'il ne veut tenir son royaume que de Dieu et de celui qui est entré le premier dans la ville sainte. Le moyen âge n'a rien laissé où éclate en traits plus vifs, l'orgueil de cette foule, dont la vie obscure était éclipsée par la vie brillante des chevaliers, mais qui prenait sa part du danger dans toutes les grandes choses, et qui savait aussi se faire sa part de gloire. Ces inconnus qui n'avaient ni aïeux, ni châteaux, avaient déjà comme les barons, leurs traditions et leurs héros : le roi des Tafurs, cet homme qui n'a pas même de nom, et que la poésie populaire a fait l'égal des plus braves et des plus nobles, c'est la personnification des vilains, des paysans, des serfs, comme Godefroi ou Roland peuvent être celle de la chevalerie.

Aussi, sans chercher dans cette légende, des idées étrangères au siècle qui l'a vue naître, sans y voir, comme on pourrait en être tenté avec nos préoccupations modernes, la souveraineté du peuple, consacrant par la main du roi des Tafurs, la royauté de Godefroi, nous y trouvons du moins l'expression de la fierté populaire sentant qu'elle aussi a ses titres de noblesse. C'est par le droit du courage que le roi des Tafurs est appelé à placer la couronne sur la tête d'un chevalier que le courage a fait roi.

V

Pendant huit jours, dit la chanson, le roi tint sa cour au temple Salomon, et il alla loger à la tour David : mais depuis

Angles, etc... à l'année 1100. Cette chronique finit en 1112 et non 1122, comme le dit M. Michaud (*Bibliothèque des Croisades*, t. III, p. 382).

que le but de la croisade était atteint, les barons étaient impatients de revoir l'Europe et de quitter une terre où ils n'avaient à attendre que des fatigues et des dangers. L'histoire nous apprend qu'au moment où les Égyptiens arrivèrent sous les murs d'Ascalon, les principaux chefs s'apprêtaient à partir : la légende va plus loin. S'il fallait en croire le poëte, les barons étaient déjà en route : ils avaient laissé Jérusalem à la garde de Godefroi, de Baudouin, d'Eustache, de Raimond de Saint-Gilles et surtout des ribands *qui molt miex i valoient que li autre d'asses*.

Ils avaient remonté le Jourdain, dépassé Tibériade, où ils avaient repoussé une attaque de Dodekin (Togdekin), roi de Damas, et n'avaient été arrêtés qu'à Koroun Hattin, sur le lac de Galilée, par la nouvelle des dangers qui menaçaient Jérusalem.

En effet Cornumarant est arrivé sain et sauf à Sarmazane (Kirmanschah) : le soudan lui a promis de le secourir avec toutes les forces de son empire. Déjà une nombreuse avant-garde est arrivée jusque dans la vallée de Josaphat, une action sanglante s'est engagée et les Turcs repoussés jusqu'à Ramleh, y ont dressé leurs tentes pour attendre le soudan. A la suite d'un second combat, les musulmans acceptent un échange de prisonniers et une trêve de trois jours. Le soudan paraît avec une armée innombrable : il veut attaquer, mais Cornumarant s'y oppose et insiste pour qu'on respecte la trêve. On convient seulement de détacher du côté de Jérusalem une partie des bagages avec une faible escorte, dans l'espoir d'attirer les chrétiens en rase campagne et de les écraser pendant qu'ils ne songeront qu'au pillage. Godefroi devine le piége et retient à grand'peine les Tafurs qui ont oublié la trêve à l'aspect de ce riche butin.

Heureusement pour l'autorité du roi de Jérusalem, Cornu-

marant vient rendre aux chrétiens leur parole et dégager la sienne. Pierre l'Ermite et le roi des Tafurs s'élancent hors des remparts : ils vont enlever le trésor du soudan quand Cornumarant les attaque avec vingt mille hommes, les repousse et les force à rentrer dans Jérusalem, en laissant Pierre l'Ermite entre les mains des Musulmans.

Là commence une scène à la fois héroïque et burlesque. Pierre, blessé, couvert de sang, se défend comme un lion ; il est renversé, on le conduit au soudan : un mire le guérit en un instant avec le suc d'une herbe merveilleuse.

Le premier usage qu'il fait de ses forces c'est d'assommer d'un coup de poing un Turc qui l'a regardé d'un air menaçant. Le soudan lui pardonne et lui fait les plus magnifiques promesses s'il consent à se convertir. Pierre avec ce bon sens pratique, qui dans les chansons de la croisade est un des principaux traits de son caractère, se décide sans peine à renoncer aux palmes du martyre : il se prête donc complaisamment à tout ce qu'on exige de lui, il salue l'idole de Mahomet, et devient musulman, tout en protestant au fond de son cœur contre une apostasie apparente, et en se promettant de faire payer cher aux mécréants son obéissance forcée.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'on chercherait vainement dans les historiens la trace de ces récits légendaires où le poëte ne se laisse guider que par sa fantaisie et par le caractère que la tradition attribue à ses héros.

Il ne respecte guère plus la vérité historique, dans le récit d'un événement qui avait dû laisser cependant de profonds souvenirs, la bataille d'Ascalon, glorieux dénoûment de la première croisade.

C'est qu'à l'ignorance de l'histoire écrite et aux exagérations naturelles de la légende, venait se joindre une cause particulière d'inexactitude, l'imitation. La bataille

d'Ascalon, dans le poëme de *Jérusalem*, n'est guère qu'une copie de la bataille d'Antioche, telle que l'a racontée Richard le Pèlerin.

Comme à Antioche, c'est à Raimond de Saint-Gilles que les barons laissent la garde de la ville, bien qu'il ait contribué plus que personne au gain de la bataille, et qu'il soit aux yeux des musulmans le véritable vainqueur. Comme à Antioche, les divers corps d'armée sortent successivement de Jérusalem et vont prendre leur place de bataille dans la plaine de Rames, sans s'arrêter, sans que le trajet paraisse leur coûter plus de temps que celui d'Antioche à la plaine de l'Oronte. Le soudan les voit défiler tour à tour sous ses yeux comme autrefois Corbaran, et Pierre l'Ermite joue auprès de lui le rôle du transfuge provençal ou de l'émir Amédélis. Le trouvère se préoccupe si peu de l'exactitude historique, qu'il ne connaît même pas le théâtre de cette bataille décisive. Il la place non dans les environs d'Ascalon, mais dans la plaine de Rames ou de Ramleh à plus d'une journée de marche de Jérusalem et à la même distance d'Ascalon. Erreur étrange en apparence, et cependant facile à expliquer. Sous Baudouin Ier (1102) et sous Baudouin II, la plaine de Ramleh avait été le théâtre de plusieurs batailles sanglantes : ce nom était dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches.

Un demi-siècle, au contraire, avait déjà passé sur le souvenir d'Ascalon qui se confondait peu à peu avec celui des batailles contemporaines et ne fut réveillé que plus tard par de nouvelles victoires en 1153 et 1182.

L'énumération des chefs de l'armée chrétienne rentre également dans le domaine de la fantaisie. Parmi les combattants figurent à côté de Robert de Normandie, de Godefroi de Bouillon, de Robert de Flandre, le comte Geoffroi de Vendôme, Étienne de Blois, Hugues de Vermandois, qui n'avaient

pris aucune part à la première croisade ou qui étaient retournés en Europe avant la prise de Jérusalem, mais qui s'illustrèrent en effet dans l'expédition de 1101. Il semble que cette dernière bataille de la croisade doit réunir tous ceux qui ont inscrit leur nom sur cette page héroïque de nos annales, et réhabiliter tous les déshonneurs en même temps qu'elle consacrait toutes les gloires.

De son côté l'armée du soudan compte dans ses rangs les représentants de tous les peuples qui, en Asie ou en Europe, ont combattu les chrétiens : les Aragonais, les Bulgares, les Indiens, à côté des habitants de Samarkande et de la Nubie. Tous les défenseurs de l'islamisme, qui se sont signalés dans la *Chanson d'Antioche,* dans celle de *Jérusalem,* ou dans les mille légendes répandues par d'autres trouvères reparaissent à Ascalon, comme au rendez-vous où la religion de Mahomet doit livrer à celle de Jésus-Christ un suprême et terrible combat qui sera le jugement de Dieu.

Les circonstances de la bataille ne sont pas moins imaginaires que les noms des combattants. Après des efforts d'héroïsme de la part des Sarrasins et des chrétiens, elle se termine par un double miracle : l'intervention de saint Georges et de saint Maurice, qui est un lieu commun de tous les combats de la croisade, et un prodige moins banal emprunté aux traditions bibliques.

La bataille était gagnée : le calife fuyait avec l'idole de Mahomet, le soudan courait sur la route d'Acre en maudissant ses dieux : mais la nuit tombait et allait couvrir la retraite des Infidèles :

Li vesques dou Mautran prist Jhesum a prier
Que Dieux par son plaisir fesist jour esclairier ;
Et Dieux li raempli moult tost son désirier.
Plus tost va la nuis outre que ne vole esprevier

Li solaus se leva ; Dieux le fist derraier[1].....
Dont veïscies Paiens durement esmaier.
(12,558, f° 190 verso.)

Il paraît que ce miracle qui prolongea le jour pour les chrétiens à Ascalon, comme autrefois pour les Israélites, n'est pas une simple invention poétique et que la tradition s'en était répandue en Europe.

Nous lisons dans la chronique de Hugues, abbé de Flavigny (liv. II). « Eo anno, prima hora noctis, lux ingens a » parte aquilonis, quasi ignis ardentis emissa usque prope » diliculum.... noctem prope convertit in diem. Fuerunt qui » dicerent lucem illam datam a Deo in necem et dejec- » tionem Sarracenorum, ferente sic vires et adjutorium » præbente Hierosolimitanis ad sternendam multitudinem » principis Babiloniæ, qui venerat ad proterendos eos qui » Hierosolimam ceperunt : et ob id lucem divinitus direc- » tam ne christianis, qui eo die præliabantur prælia Do- » mini, etiam in nocte lux deesset ad contritionem gentis ad- » versæ[2]. »

Après la journée d'Ascalon, après l'énumération de l'immense butin conquis par les chrétiens, détails que les trouvères n'oublient jamais, il semble que le conteur ait terminé sa tâche et que là doive finir le poëme. Mais comme les vieux poëtes de la Grèce, les trouvères n'abandonnaient leurs héros qu'après les avoir déposés dans la tombe et rendu un dernier hommage à leur dépouille. Aussi l'auteur de la *Chanson de Jérusalem,* en terminant sa geste, nous ramènera-t-il sur le champ de bataille d'Ascalon avec les barons qui visitent une dernière fois le théâtre de leurs exploits avant de quitter pour toujours la Palestine. Tous les cadavres qui

1. *Derraier*, de *deradiare* ou *deexradiare*, rayonner.
2. Pertz. *Scriptores Germ.*, t. VII, p. 481.

couvraient la plaine ont disparu. Un lion a transporté tous ceux des chrétiens à ce cimetière situé près de Jérusalem, et qui portera pendant tout le temps de la domination chrétienne le nom de *Carnier al lion*. Quant aux corps des Sarrasins, le diable en a débarrassé le pays. Un seul est resté, comme si le démon n'avait pas eu le droit de toucher à une aussi noble proie : c'est celui de Cornumarant, ce héros qui a trouvé grâce devant les trouvères chrétiens et que son courage semble avoir absous même devant Dieu. On le rapporte sur un bouclier, et avant de l'ensevelir, les barons veulent contempler ce cœur qui n'a jamais tremblé.

Cornumarant a fait Bauduins desarmer,
A .I. coutel trencant li fist le cuer oster
.I. elme en peust-on et emplir et raser.....
Et dist li uns à l'autre : moult est li paiens ber,
Mar fu quant il ne vot dame Dieu aourer.....
Après li font el cors arrière rebouter.....
Et puis en une bière moult hautement lever
Defors Jherusalem le fisent entierer.

(12,558, f° 192 verso.)

Dans ce débordement de fantaisies poétiques nous ne serions pas étonné que quelques épisodes méritassent plus de confiance. Parmi ces traditions au moins à demi historiques, nous admettrions la mort de Gontier d'Aire, qui, dans le premier assaut, allait s'élancer sur le rempart, quand il eut les deux poings abattus d'un coup de hache, et retomba sans vie au fond du fossé. Nous y rangerions également l'audace plus heureuse de Raimbaud Creton, qui dans le dernier assaut atteignit le premier les créneaux de la tour David, mais fut obligé de redescendre, parce que nul n'avait osé le suivre, enfin l'étrange exploit de Thomas de Marle que nous avons raconté plus haut.

Toutefois l'intérêt historique des poëmes de la croisade ne réside pas seulement dans quelques épisodes ignorés ou dédaignés par les chroniqueurs latins. Ce que nous y cherchons surtout c'est la peinture des mœurs et des caractères : ce sont les passions et les croyances : c'est le tableau de la société du XIIe siècle avec tous ses contrastes, son enthousiasme et son sens pratique, sa générosité et sa barbarie, sa confiance en elle-même, et sa foi en Dieu.

CHAPITRE III

LA SOCIÉTÉ DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIIe SIÈCLE D'APRÈS LA CHANSON D'ANTIOCHE ET CELLE DE JÉRUSALEM.

I

M. Léon Gautier dans son livre sur les Epopées françaises a résumé en quelques lignes d'une remarquable précision les caractères qui distinguent les poëmes de la première époque, de celle qu'il nomme l'époque héroïque et qui finit avec la première moitié du XIIe siècle.

« On y trouve, dit-il, le sentiment militaire et non la ga-
» lanterie, la guerre et non la femme ; le surnaturel et non
» le merveilleux, la légende et non la fable. »

Les deux premiers poëmes du cycle de la croisade portent la marque de cette famille héroïque. Les caractères de la chevalerie y sont les mêmes que dans *Garin le Loherain,* dans *Raoul de Cambrai,* et dans les vieilles Chansons de Charlemagne. Ce sont bien là les barons du XIIe siècle, ces hommes de fer, nés pour l'action et pour la lutte, belle et robuste

race, parce qu'ils sont rompus dès l'enfance à tous les exercices du corps, parce qu'ils vivent au grand air, parce qu'ils ne connaissent d'autres occupations que la chasse ou la guerre; race intrépide, parce qu'un sang riche et ardent coule dans leurs veines : celui qui se sent fort est toujours brave.

Aussi avec quel accent de triomphe, la chanson guerrière les suit à travers la bataille, comptant leurs coups d'épée, énumérant les ennemis qu'ils renversent, partageant leurs dangers, pleurant leur mort, mais comme on pleure celle du soldat et du martyr!

Chacun aura son tour, Godefroi de Bouillon, Boémond et Tancrède, Robert de Normandie, Robert de Flandre, Hugues et Enguerrand de Saint-Pol, Thomas de Marle, Baudouin *au cler vis,* Harpin de Bourges, Richard de Caumont, les héros de l'histoire, et les héros de la légende.

Il est vrai que ces éternels récits de combats qui se retrouvent presque textuellement dans tous les poëmes du XIIe siècle, ces héros qui se provoquent dans les mêmes termes, adressent au ciel les mêmes prières, se choquent et se renversent, d'après une sorte de programme commun à tous les trouvères de la même époque, finissent par devenir un peu monotones! Mais qu'importe? Le goût de la variété naît surtout de la satiété; et la poésie chevaleresque n'avait pas encore eu le temps de fatiguer la patience de ses auditeurs. Du reste comment les barons n'auraient-ils pas écouté avec complaisance ces récits belliqueux? C'était l'image de leur vie où les combats succédaient aux combats et les coups de lance aux coups de lance. Ces lieux communs de l'épopée guerrière c'était une sorte de refrain que les auditeurs se plaisaient à reconnaître, comme on aime à saisir dans un chant que l'on entend pour la première fois, quelques mesures d'un air populaire. Ces esprits naïfs ne se lassaient pas plus des éter-

nelles répétitions des trouvères, que l'enfant ne se lasse de la chanson monotone qui le berce pendant des années.

Le chevalier du XIIe siècle ne craint ni le danger, ni la mort; mais n'allez pas chercher chez ces rudes batailleurs, je ne sais quelle bravoure pompeuse et prétendue chevaleresque que mettront à la mode les poëmes du XIIIe et du XIVe siècle. Ils savent prendre tous leurs avantages ; ils savent reculer au besoin. Ils affrontent gaîment la mort en plein soleil, en rase campagne; mais quand le péril les attend dans l'ombre, sans éclat, enveloppé de vagues et mystérieuses terreurs, la chair et le sang reprennent leurs droits; le baron hésite comme un simple mortel : les malveillants diraient qu'il a peur.

La nuit de la prise d'Antioche, Boémond d'accord avec l'émir qui doit lui livrer une des tours, a été prévenir Godefroi. Suivi de dix-sept cents hommes qui ignorent le but de l'expédition, le duc quitte le camp et se dirige vers la tour des Trois-Sœurs, située, dit la chanson, à l'occident de la ville. Le gros de la troupe s'arrête dans un petit vallon, les chefs seuls s'avancent jusqu'au rempart. Le Turc les attendait avec une lanterne qu'il avait eu soin de couvrir du côté de la ville, et dont il dirigeait la lumière vers les fossés : l'échelle était prête, et au pied de la tour était encore étendu le cadavre mutilé de la femme du traître, qui venait de la précipiter du haut des créneaux pour l'empêcher de révéler le complot.

« Gentil duc de Sicile, dit Dacien[1], tu tardes trop.
» Il est plus de minuit : l'aube est presque levée.
» Si les Païens m'aperçoivent, j'aurai la tête coupée,
» Et demain votre armée sera livrée au martyre....
» Les Francs sont mauvaise race et s'effraient de peu![2] »

1. C'est le nom que porte dans la *Chanson d'Antioche* le Pyrrhus ou Firouz des historiens latins, le Beni-zerrad de Guillaume de Tyr et des chroniqueurs musulmans.
2. *Chanson d'Antioche*. Ed. P. Pâris, t. II, p. 105 et 106.

Robert de Flandre pâlit de colère :

« Boémond, dit-il, vois, l'échelle est prête !
« Tu monteras le premier, puis qu'on te donne la ville. » —
« Sire, c'est mauvaise parole, dit Boémond :
« Par ma foi, je n'y monterais pour cette tour pleine d'or,
« Car bientôt vous me verriez retomber tout d'un trait. »

Pendant ce temps, le Turc, debout sur le rempart, se désespère et croit à chaque instant entendre les pas d'une ronde.

« Ah ! par le nom de Dieu, s'écrie-t-il, les Francs sont bien lâches !
« Ils sont preux et hardis tant que le jeu leur est favorable,
« Et quand il va mal, ils ne valent pas un gant. »

Du fond du fossé, les chrétiens regardaient la hauteur effrayante de la muraille, le fragile chemin qu'il faudrait gravir pour atteindre les créneaux : nul ne s'avançait et le temps s'écoulait. Robert de Flandre pleurait de rage; Godefroi, qui était resté à la tête du détachement, attendait avec impatience et ne pouvait se rendre compte de ce retard. Enfin il voit accourir Robert, qui lui annonce la fatale hésitation des chrétiens.

« Comte, s'écrie-t-il aussitôt, laissez-moi : je vais y » aller. » — « Je ne le ferai pas, cousin, répond Robert, il » vous faut rester ici, de peur que les païens ne sortent pour » assaillir l'armée. » — « Robert, reprend Godefroi, montez « le premier, ou laissez-moi monter. » Robert n'en attend pas davantage, il retourne au pied du rempart, se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, jette son écu derrière lui, saisit l'échelle à deux mains et met le pied sur le premier échelon. Mais Foucard l'orphelin, chevalier de Flandre, l'embrasse par les flancs et l'arrête. Le comte résiste, se débarrasse de l'étreinte de Foucard et gravit deux échelons.

« Sire comte, s'écrie alors l'orphelin, pour Dieu ne me chragrinez
« Plus vaillant homme que vous ne peut tenir une terre, [pas!
« Et ce serait grand dommage si vous mouriez ici :
« Car vous avez, beau sire, grands fiefs à maintenir,
« Vous avez femme et enfants; Dieu vous en laisse jouir!
« Mais moi, s'il m'arrive de périr, quel en serait le dommage?
« Laissez-moi monter le premier, de par le Saint-Esprit.
« Si je meurs qu'importe? c'est pour servir Dieu! [moi! »
« Il y a dans l'armée maint chevalier meilleur et plus aimé que

Le comte, vaincu par les instances des barons, cède en soupirant : Foucard s'élance, tout en murmurant une prière, et atteint heureusement les remparts, où le suivent bientôt ses compagnons rassurés par son exemple.

Nous ne craignons pas d'affirmer que cette admirable scène, quelle qu'en soit du reste la valeur historique, n'aurait jamais été imaginée par un trouvère du XIIIe siècle. Dans ce second âge de l'épopée française, l'idéal a tué la vérité, le héros a effacé l'homme.

Les barons de la *Chanson d'Antioche* et de celle de *Jérusalem* sont presque aussi avides que braves et n'estiment pas moins une bonne prise qu'un beau coup d'épée. Les trouvères ne manquent jamais de dire après chaque combat, combien de bœufs, d'ânes et de chameaux sont restés entre les mains des vainqueurs, et nous verrons, dans la *Chanson des Chétifs,* les clercs de l'évêque de Forois étonnés et même quelque peu irrités de ce qu'il s'engage, en leur nom, à ne rien accepter des dépouilles trouvées dans le repaire du serpent Sathanas.

Les barons, habitués à une indépendance sans limites, sont fiers, querelleurs et grossiers; mais leur rudesse loyale ignore ces raffinements du point d'honneur qu'inventera, plus tard, une chevalerie en décadence; ils savent reconnaître leurs fautes, ils ne reculent point, quand ils ont tort, devant une humiliation volontaire. Tancrède insulte et attaque

Baudouin, mais il vient pieds nus et en chemise lui en demander pardon : Robert de Normandie s'emporte contre Godefroi de Bouillon, que l'armée a élu pour son champion dans le duel proposé à Kerbogâ, avant la bataille d'Antioche; mais son orgueil tombe devant la modestie sublime de Godefroi, il s'humilie devant lui et jure de le suivre partout où il le conduira.

Les romans de la *Table-Ronde* mirent à la mode la chevalerie galante; cette révolution dans la poésie était la suite d'une révolution dans les mœurs, mais on ne saurait rien trouver de pareil dans les premières chansons du cycle de la croisade. Les femmes y paraissent à peine dans deux ou trois épisodes. Le plus souvent, leur rôle se borne à panser les blessés et à porter de l'eau pour désaltérer les combattants. Elles ne sont guère que les infirmières et les vivandières de l'armée, quand elles ne se mêlent point à la lutte d'une manière plus active, en lançant des pierres aux Sarrasins.

La courtoisie que déploieront les chevaliers du XIIIe siècle, même en combattant contre les Musulmans, est aussi inconnue aux barons du XIIe que les raffinements de la galanterie. Les chefs tuent leurs prisonniers, les soldats déterrent et mangent les cadavres des Sarrasins, et le trouvère n'a pas un mot d'étonnement ou d'indignation contre cette barbarie, qui est celle de son siècle.

L'enthousiasme chrétien de la croisade contraste avec la foi plus mystique, plus savante, dont les romans du *Saint-Graal* seront l'expression au commencement du XIIIe siècle.

Chez les premiers croisés, le sentiment religieux est aussi vif, aussi profond, mais il a quelque chose de plus actif, de plus ouvert, de plus familier. Quand Renaud Porquet aura à choisir entre l'apostasie ou les tortures, il choisira sans hésiter la mort, ou quelque chose de plus cruel encore pour un

chevalier, l'inaction forcée, le repos de la caducité imposé à sa jeunesse par un supplice qui ne lui laissera qu'une vie sans force et sans gloire. Quand l'évêque du Puy offrira aux barons de porter la sainte Lance à la tête de l'armée, tous refuseront cet honneur. Ce n'est pas qu'ils doutent des vertus de la lance miraculeuse, mais le chevalier ne connaît que l'épée, il laisse les reliques aux clercs. Le plus bel acte de foi à ses yeux, c'est de pourfendre un Sarrasin, comme le faisait Godefroi de Bouillon. Avant tout, il veut combattre, pour Dieu, mais aussi pour la gloire et pour le butin, et si une relique le gêne, il abandonnera la relique. Aussi l'évêque du Puy rappelle-t-il souvent aux croisés qu'ils ne doivent qu'à Dieu leurs victoires; car ils ont la confiance présomptueuse de l'homme qui sent sa force et qui, pour réussir, ne compte que sur lui-même.

Le respect pour les choses saintes n'empêche pas les chevaliers de hasarder parfois une plaisanterie, non pas railleuse et mordante, comme celle des fabliaux, mais libre et souriante de ce sourire qui ne cache pas d'arrière-pensée. Quand les croisés sortent d'Antioche pour livrer bataille à Kerbogâ, Enguerrand de Saint-Pol s'avance à la tête des Français, couvert d'un haubert et d'un casque polis et fourbis avec une coquetterie toute guerrière. L'évêque du Puy s'apprête à l'asperger d'eau bénite comme ses compagnons.

Quant Engerrans le vit, si li prist à crier :
« Sire, laisies vosre aigue, ne vos calt[1] à ruer[2],
« Ne me moillies men elme, car moult le pus amer,
« Anqui le vaurai bel a Sarrasins mostrer. »
Li evesques s'en rit, quant issi l'ot parler.
« Amis, dist-il à lui, cil qui tout puet salver,

1. *Calt*, du verbe *caloir* ou *chaloir* (calere), importer.
2. *Ruer* (ruere), jeter.

« Il garisce ton cors de mort et d'afoler !
« Encor quides-tu bien de l'estor[1] eschaper. »
(12,558, f° 104 verso.)

Voilà les barons du XIIe siècle, tels qu'on les entrevoit dans l'histoire de ce temps et tels qu'on les trouve dans les chansons de gestes. Malheureusement les trouvères, qui étaient des conteurs plutôt que des poëtes, n'ont pas su recomposer avec ces traits épars de véritables caractères. Leurs personnages se ressemblent tous, comme leurs récits de batailles, et c'est à peine si sur ce fond uniforme se détachent quelques figures plus nettes et plus vigoureusement esquissées. La plus noble, celle qui représente le mieux l'idéal du chevalier chrétien au XIIe siècle, c'est sans contredit celle de Godefroi de Bouillon.

Le Tasse avait senti que Godefroi était le héros de la croisade; son nom était le seul qu'il eût cité au début de son poëme, ses exploits devraient y tenir la première place; et pourtant, comme Énée, ce héros de la *Jérusalem délivrée,* inspire moins d'intérêt que la plupart des personnages qui l'entourent. Sa majesté est froide, sa prudence a quelque chose de monotone, et si, au conseil, il l'emporte par la sagesse, sur le champ de bataille il est éclipsé par la brillante valeur de Tancrède ou de Renaud. Ce n'est pas là le Godefroi de la *Chanson d'Antioche* et surtout de celle de *Jérusalem*.

Il est le plus sage, mais il est aussi le plus brave. Nul ne pénètre aussi avant dans les rangs ennemis, nul ne manie avec plus de vigueur cette redoutable épée qui pourfendait d'un seul coup cheval et cavalier. Sa valeur a tout l'éclat, tout l'emportement, tout l'enthousiasme des passions guerrières qui animaient son siècle. Au Pont-de-Fer, il luttera

1. *Estor*, combat, mêlée (all. *Sturm*).

seul contre trente cavaliers; à la bataille d'Antioche, perdu avec Hungier l'Allemand au milieu des fuyards, enveloppé, couvert de blessures, il tiendra tête à toute une armée; à Jérusalem, il ira sous une grêle de flèches et de pierres frapper de sa lance la porte de la tour David et défier les infidèles par cette héroïque bravade. Il ne répondra pas, comme le Godefroi de la *Jérusalem délivrée*, aux ambassadeurs musulmans : « Ne crois pas, cependant, qu'avides de com-
» bats nous fuyions et nous redoutions la paix; nous ne
» dédaignons pas l'amitié de ton roi, nous ne rejetons pas
» son alliance. » Qu'ils viennent lui apporter la guerre ou les offres les plus séduisantes, il les menacera avec cette fierté un peu fanfaronne qui allait bien à ces chercheurs d'aventures, de ne s'arrêter qu'après avoir conquis l'Asie, renversé à la Mecque l'idole de Mahomet et chargé de fers le soudan de Perse, le suzerain des émirs musulmans.

Toutefois, ce qui fait l'originalité du caractère de Godefroi, c'est moins le courage, commun à tous les barons, que d'autres qualités moins éclatantes, mais plus sympathiques, plus rares de son temps, et qui sont à la valeur bouillante et téméraire ce que la grâce est à la beauté.

C'est sa modestie plus touchante dans cet homme si fier, si brave et si fort. Seul, la nuit, il renverse quinze musulmans et l'armée n'apprend ce prodigieux exploit qu'en découvrant le lendemain les traces du combat. Intraitable devant un ennemi, il s'humilie devant Robert de Normandie, il veut lui céder l'honneur d'être le champion de l'armée chrétienne contre l'émir Kerbogâ : il refusera plus tard le trône de Jérusalem jusqu'à ce que Dieu lui-même l'y appelle.

C'est sa délicatesse, qui rougit pour un frère d'armes d'une lâcheté dont il a pitié. « Seigneurs, dit-il, aux barons qui

entourent Etienne de Blois, revenant tout pâle et tout tremblant d'une reconnaissance :

« Seigneurs, laissez-le tranquille,
» Le comte est malade, je le vois pâlir.
» Qu'il se fasse porter à Liserdette (Alexandrette)
» C'est un château bien fortifié : il y peut rester en sûreté :
» Et qu'il s'en revienne vers nous, s'il peut guérir. »
(Traduit de la *Chanson d'Antioche*, t. II, p. 83.)

C'est sa franchise et sa générosité même envers un Sarrasin. Quoi de plus chevaleresque que son duel avec l'émir Marbrin (*Emir-Ibrahim?*) prisonnier à Jérusalem? Il ne peut, ni ne veut le renvoyer libre sans échange; c'est un ennemi de Dieu; il a insulté le nom de Jésus-Christ; sa tête est dévouée à la mort : et cependant il estime son courage et veut lui laisser une chance de salut, au péril de sa propre vie.

« Païen, dit-il, por çou que oïant moi aves Jhesu blasmé (*blasphémé*),
» Ne te lairoie vivre, tant qu'il fust avespré,
» Por trestot l'or del mont, si t'ai coilli en hé[1] !
» Mais grant avantage ai endroit toi esgardé,
» Que tant t'atenderai qu'aras a moi josté,
» Et de ton brant d'acier après grant coup doné.
» Si tu me pues ocire, moult aras bien erré,
» Quitement t'en iras et tot à salveté :
» Et se tu ne m'ocis ne m'aies afolé,
» Un seul colp te donrai de mon brant aceré[2]. »
(12,558 f° 178 verso.)

Godefroi reçoit un coup de lance sans s'ébranler.

« Par mon cief, dit-il tranquillement, bien m'aves assené;
» Or férés l'autre coup, puis averes jué. »

1. *Coillir* ou *ceuillir* en *hé* (goth. *hatis*), prendre en haine.
2. *Brant acéré*, épée d'acier.

L'épée de Marbrin est aussi impuissante que sa lance.

Dist li rois Godefrois : « Vo giu (*jeu*) aves finé
» Or ferrai io le mien : io vos ai renvié[1] ;
» Ja vengerai Jhesu, c'oïant moi as blasmé ! »

Et d'un seul coup il pourfend l'émir et son cheval. Dieu n'avait pas voulu sauver l'infidèle, il exécutait le jugement de Dieu. C'était pourtant ce même homme, impassible dans une pareille lutte, qui allait, disaient ses serviteurs, passant de longues heures dans les églises, s'enquérant des tableaux et des statues, et contemplant ces pieuses images avec une curiosité naïve, un vague instinct de l'idéal, qui s'alliait dans cette nature élevée à tant d'énergie, à tant d'activité et d'esprit pratique.

Ce qui achève de donner au caractère de Godefroi une singulière grandeur, c'est la résignation avec laquelle il accepte le trône de Jérusalem, dangereux honneur qui ne lui promettait qu'un exil éternel et peut-être le martyre.

Ahi, s'écrie-t-il, en recevant la couronne, Jerusalem sainte cités [loée,
Por vos recevrai mort, tels est ma destinée,
Se Dame Dex n'en pense et sa vertus nomée !...
Et iou vos recevrai par itel desirrée
Que Dex me doinst victore vers la gent désertée
Et contre els garandir la terre et la contrée !
Que Jerusalem soit à grant honor gardée !

(12558, f° 167 recto.)

Il y avait là les éléments d'un grand caractère épique, et les trouvères l'avaient senti : l'art manqua pour rassembler ces fragments et faire d'une ébauche un tableau achevé; mais quelle admirable figure un vrai poëte eût tirée de ce marbre à peine dégrossi !

1. *Renvier*, répondre à une invitation ou à une provocation (*reinvitare*).

II

Si les chevaliers figurent au premier rang dans les poëmes de la croisade, les trouvères n'ont pas oublié les clercs, cette milice spirituelle qui devient au besoin une véritable armée. L'évêque du Puy, et après lui l'évêque de Mautran (Martorano) sera tout à la fois le Nestor et le Calchas de la croisade, comme Godefroi en est l'Agamemnon et l'Achille. A la bataille d'Antioche, au siége de Jérusalem, les prêtres et les moines endossent le haubert et paient de leur personne; le témoignage des historiens est ici d'accord avec celui de la légende; mais ce qui nous paraît plus digne de remarque et ce que nous ne retrouvons dans aucun des poëmes contemporains, c'est le rôle attribué dans le cycle de la croisade aux serfs, aux ribauds, aux Tafurs, cette classe oubliée d'ordinaire ou dédaignée par les trouvères.

Nous avons déjà montré comment ce rôle grandissait peu à peu avec les années, comment le roi des Tafurs, un aventurier sans nom, finissait par s'élever jusqu'aux proportions héroïques de Godefroi et de Tancrède. Nous ajouterons seulement que cette tradition se poursuit dans les branches plus récentes et que le trouvère flamand publié par M. de Reiffenberg, le dernier des successeurs de Richard le Pèlerin, réclame pour les villes de sa patrie, Gand, Liége, Lille, Tournai, l'honneur d'avoir fourni à la croisade ce contingent d'esprits indomptables et de bras invincibles.

Dans cette foule confuse deux figures se détachent, à la fois grotesques et puissantes : l'une est anonyme, c'est le peuple incarné dans sa grossièreté et dans sa force brutale : c'est le roi des Tafurs. L'autre a quelque chose de plus personnel; ce n'est pas un symbole, c'est un homme : c'est peut-être de tous les héros de la croisade, celui dont le caractère

est le plus nettement tracé, c'est Pierre l'Ermite, l'Adhémar des vilains comme le roi Tafur est leur Godefroi.

Pierre l'Ermite est un de ces hommes extraordinaires qui semblent n'avoir de génie que pour une tâche et pour un jour. Sortis tout à coup de la foule, ils se dévouent à une idée, la font triompher, puis retombent dans la nuit, laissant comme une trace de lumière entre l'obscurité qui a caché le commencement de leur vie et celle qui en couvre la fin.

Les premiers chroniqueurs de la croisade, se contentent comme Robert de Saint-Remy, de rappeler avec une certaine ironie, sa réputation de sainteté, ou comme Guibert de Nogent de décrire minutieusement sa personne et son costume, sans rien nous apprendre sur sa vie, sinon qu'il avait été ermite (quondam eremita). Cependant Guibert semble faire allusion à l'obscurité de sa naissance, quand il lui reproche d'avoir essayé de déserter à Antioche, et de n'avoir pu supporter la famine, comme s'il eût été habitué jusqu'alors à vivre dans l'abondance. « Ce n'était pourtant, s'écrie-t-il, ni tes vœux monastiques, ni ta naissance qui t'avaient rien appris de semblable. »

(Nil tale monasticus ordo, nil tua te genitura docet !)

Albert d'Aix (liv. I, ch. II. Ed. Bongars) et Guillaume de Tyr (liv. I, ch. LX, *Id.*) le font naître soit à Amiens, soit dans le diocèse d'Amiens, et nous apprennent qu'il était prêtre. Guillaume ajoute qu'il était Ermite de nom comme de fait : « Re et nomine cognominabatur heremita. »

Orderic Vital et la chronique des comtes d'Anjou le nomment Pierre d'Achères (de Acheris, Achiriensis). Une chronique allemande, celle de Dodequin abbé de Saint Dysibode [1], d'accord avec Vincent de Beauvais, le fait sortir d'un couvent d'Espagne, ce qui signifie sans doute que comme tant d'au-

1. Pistorius. *Collection des écrivains de l'histoire germanique*, t. I, p. 663.

tres hommes du nord, il avait visité les sanctuaires fameux de l'Espagne chrétienne.

Une histoire des ducs de Brabant transforme l'ermite picard, en un chevalier aussi bon clerc que brave homme d'armes, et n'ayant de commun avec le Pierre l'Ermite des chroniqueurs de la croisade, que sa laideur traditionnelle. Enfin des traditions plus récentes recueillies par André Thevet (*Pourtraicts des hommes illustres*), et par le P. d'Oultreman (*Vie de Pierre l'Ermite*, 1 vol. in-18, 1645) et empruntées à des autorités douteuses[1] font de Pierre l'Ermite un gentilhomme originaire de la Marche, descendant des comtes d'Auvergne, marié à une dame de Roussy, et tige d'une famille du nom de l'Hermite, qui compte parmi ses membres le fameux compère de Louis XI.

Après le désastre de Civetot et quand les débris de son armée se sont réunis à celle des barons, le silence se fait de nouveau autour de son nom : c'est à peine si nous le voyons reparaître dans deux ou trois épisodes de la croisade où il ne joue pas toujours un rôle honorable. Nous savons seulement qu'il revint en Europe, et qu'il mourut le 8 juillet 1115 au monastère de Neufmoustier dont il était le fondateur.

La légende poétique est aussi avare que l'histoire de détails biographiques sur le prédicateur de la croisade. Pour elle, la vie de Pierre l'Ermite commence avec la guerre sainte et tout son passé tient en un vers :

Il fu nés en Ermine et si ot sa maison,

1. Le P. d'Oultreman cite entre autres Nicolas de Campis, dit Bourgogne, roi d'armes de Philippe II d'Espagne, auteur d'une vie manuscrite de Pierre l'Ermite; don Alonso Gomez de Minchaca, auteur d'une histoire de la croisade intitulée : *Fechos heroïcos de la cavalleria europeana en la conquista de Hierusalem* (commencement du XIVe siècle), et un manuscrit très-ancien conservé par le seigneur de Béthisart et contenant la généalogie de Pierre l'Ermite et de ses descendants.

dit la *Chanson d'Antioche.*

En Hermine fui nés et si ai ma maison[1],

répète la *Chanson de Jérusalem.* (12,558, f° 176 verso.)

Qu'est-ce donc que cette Hermine? Faut-il voir dans cette leçon une simple erreur du copiste, soigneusement reproduite par tous les manuscrits, et lire comme M. Paulin Pâris, *Amiens* ou *Aminois?* Faut-il croire que les trouvères ont eu la bizarre idée de faire naître Pierre l'Ermite en Arménie (Hermine, Ermine, Erménie dans le français du XIIe siècle)? Ce mot ne désignerait-il pas plutôt le territoire d'Hermies, petit bourg situé à l'est de Bapaume, sur la limite du diocèse d'Arras et de celui d'Amiens? Nous n'avons aucun moyen de vérifier ces diverses hypothèses.

Quelle que soit la patrie et l'origine de Pierre l'Ermite, les chroniqueurs et les trouvères sont d'accord sur un point, c'est que noble ou vilain, il appartient au peuple par son extérieur grossier, par sa pauvreté, par le caractère même de son éloquence faite pour entraîner les multitudes : mais là s'arrêtent les ressemblances entre la légende et l'histoire.

Le véritable Pierre l'Ermite, celui que ses compagnons appelaient Petit-Pierre (coucoupiétre), est chétif, maigre, chauve, épuisé par les jeûnes et par les fatigues. L'âme a dévoré le corps : il n'a rien de l'homme de guerre ; il reste volontiers en arrière les jours de bataille; il semble que l'indiscipline de ses soldats et la funeste issue de sa première expédition aient ébranlé sa confiance ; il se traîne obscurément à la suite des barons, il ne croit plus à son

1. M. Hippeau dans son édition de la *Conquête de Jérusalem,* page 255, v. 6399, transforme ainsi ce vers : *Si fui nés à Amiens et si ai ma maison :* mais cette leçon ne se trouve dans aucun manuscrit.

œuvre et un jour viendra où il essaiera de fuir avant d'avoir atteint Jérusalem. Rien de pareil dans les chansons de gestes. Pierre l'Ermite est un géant pour la taille et pour le courage :

> Moult estoit li hermites grans et gros et quarrés :
> Le barbe ot longe et dure; les grenons grans et lés[1];
> Et la teste locue[2], les cevels enmellés;
> Quar il avait .I. an que il ne fu lavés. (12,558, f° 176.)

C'est ainsi que nous le retrouvons de Constantinople à Jérusalem, marchant au milieu des ribauds ses compagnons, monté sur son âne que les trouvères se gardent d'oublier, et armé de son bourdon qui lui sert au besoin de massue. Le peuple qui l'a suivi et qui se reconnaît en lui, ne se souvient plus de ses malheurs, ni de ses fautes. La légende le vengera des médisances des clercs dont l'accent railleur ou la charité aigre-douce, trahissent une jalousie mal dissimulée contre cet irrégulier de la milice sacrée. Rusé comme un paysan, aussi éloquent qu'Adhémar lui-même, aussi brave que le plus brave des chevaliers, c'est l'idéal spirituel du vilain, comme le roi des Tafurs en est l'idéal laïque.

La *Chanson d'Antioche*, toujours plus historique, se contente de passer sous silence ses mésaventures à Antioche, et d'attribuer à lui seul la découverte de la sainte Lance; mais dans la *Chanson de Jérusalem*, Petit-Pierre n'est plus seulement le prédicateur inspiré, l'orateur et le conseiller des Tafurs; c'est un dompteur de monstres, un héros à demi plaisant, à demi sérieux, qui prend sa place parmi les

1. *Lés* (latus), larges.
2. *Locue* (ancien haut-allemand *loc*, boucle), bouclée.

plus intrépides combattants. Il étouffe un serpent qui a dévoré quatorze soldats ; il sauve Godefroi dans un combat livré sous les murs de Jérusalem ; il se transforme en chevalier, quitte son âne pour un cheval, son bourdon pour une épée et renverse les Musulmans par centaines. Fait prisonnier, après des prodiges de valeur, il feint de se convertir à la religion de Mahomet, il reste dans le camp du soudan et c'est lui qui, le matin de la bataille d'Ascalon, nomme au chef de l'armée musulmane les principaux barons, à mesure qu'ils défilent sous ses yeux ; mais au milieu de la mêlée, saint Georges lui-même vient le délivrer ; il s'élance sur un cheval sans maître, terrasse d'un coup de hache Sanguin (Zengui) le dernier des fils du soudan et abat l'étendard des infidèles, exploit que les historiens attribuent à Robert de Normandie. Faut-il s'étonner après cela que ses biographes aient songé à lui forger une généalogie chevaleresque, et que le P. d'Oultreman intitule pompeusement son œuvre : *Vie du vénérable Pierre l'Ermite, autheur de la première croisade et conqueste de Jérusalem, père et fondateur de l'abbaye de Neufmoustier et de la maison des l'Hermites, premier vice-roy de Jérusalem !*

III

Ce n'est pas seulement la société chrétienne du XIIe siècle que nous pouvons étudier dans les poëmes de la croisade, c'est le monde oriental, le monde de l'islamisme, tel que l'entrevirent ou l'imaginèrent les premières générations de croisés.

On regarde volontiers tous les récits des trouvères sur les peuples de l'Asie ou de l'Afrique, comme un tissu de mensonges inventés à plaisir. Sans doute les poëtes du moyen âge ne sont pas des observateurs infaillibles : ils ont peu de

souci de la couleur locale, et c'est en ennemis, avec les préjugés de leur temps et de leur race qu'ils abordent la société musulmane. Peut-on supposer, néanmoins, qu'après des relations si longues et qui ne furent pas toujours hostiles, ils n'aient créé, quand ils ont voulu peindre l'Orient, qu'un monde de fantaisie? Ne saurait-on deviner sous ces tableaux qui nous semblent parfois si étranges, quelque chose de la réalité, et le plus grand tort des trouvères n'est-il pas d'avoir vu l'Orient à travers les habitudes et les préjugés de l'Occident, comme l'avaient fait les Grecs pour la Perse et l'Égypte, les Romains pour la Gaule et la Germanie, comme le firent plus tard les conquérants espagnols pour les peuples du Nouveau-Monde. Ainsi se forma peu à peu un Orient de convention, qui se retrouve non-seulement dans les poëmes de la croisade, mais dans tous ceux de la même époque, et qui sans être la reproduction fidèle de la société orientale est beaucoup moins éloigné de la vérité qu'on ne le croit d'ordinaire.

Un premier caractère commun à tous les romans où paraissent des Sarrasins, c'est la profusion de noms prétendus orientaux dont les trouvères sèment leurs ouvrages. Ces noms sont-ils purement imaginaires? La plupart des critiques ont semblé le croire; ils les ont pris tels qu'ils étaient, et n'ont songé à rétablir sous leur véritable forme que ceux où l'analogie était évidente. Cependant, en les étudiant de plus près, on aurait vu qu'il était assez facile d'établir des distinctions.

La première classe et la plus nombreuse parmi les noms que les trouvères donnent aux musulmans est d'origine orientale, quoique défigurée par les caprices de l'orthographe. Ainsi Kerbogâ ou Corbogha devient Corbaran (Corbarannus) et Corbadas (Corbada); Akky-Syan, Garsion et Grascien (Axianus et Gratianus); Danischmend, Danemons (Donimanus); Rodouan,

Randol et Brohadas (Brodoan); Toghtikin, Dodekin. Faroûn se transforme en Faraon, Orkan en Orkenais, Sokman en Sucaman, Kalaf en Galaffre, Zengui en Sanguin, Abou-Thaur en Butor, ou Butras, etc... Des surnoms particuliers à certains personnages, Almanzor, par exemple, prennent dans la langue des trouvères une signification générale : ils disent l'aumaçor comme ils diraient l'émir, ou, par une méprise contraire, ils changent en noms propres des titres généraux comme celui de Maulana (notre maître) dont ils font l'émir Amulaine. Souvent, ils ajoutent, comme les historiens latins, aux noms des chefs orientaux le titre d'émir qui finit par se confondre avec le nom même et par subir les altérations les plus diverses : c'est ainsi que se forment ces noms bizarres Murgalé (Emir-Khaleb); Murgalent (Emir-Ghaylan); Amedelis (Amirdalis, Emir-Dhâly); Miradas (Emir-Aïas, ou Abbas?), etc...

Une seconde classe moins nombreuse est empruntée à l'histoire des Juifs que les Francs dans leur haine et leur mépris pour tout ce qui n'était pas chrétien, confondaient parfois avec les Musulmans jusqu'à faire du roi Hérode, le frère de Gonans (Jonas) un Turc de Val-Série, dit la *Chanson des Chétifs*. La plupart de ces noms, Rubin, Rubion, Rubiant (Ruben ou Rupen), Abraham (Ibrahim) Josué (Yousouf), sont communs aux Juifs et aux Arabes, et l'on comprend que frappés de sons qui ne leur étaient pas étrangers, les Occidentaux aient substitué au nom musulman le nom juif qu'ils connaissaient d'avance.

Enfin, une troisième classe, et c'est la plus restreinte, se compose de noms de fantaisie : tels que Noiron (Néron) Hector, Lucifer, Bondifer, Malquidant, synonyme de mécréant, et quelques autres. On voit donc que sur ce premier point, les trouvères n'ont pas tout inventé, et que s'ils ont commis des méprises, c'est pour avoir vu les noms

orientaux à travers la prononciation occidentale, comme ils ont vu les mœurs orientales à travers les usages occidentaux.

Ce qui dut surtout frapper la curiosité populaire dans la civilisation de l'Orient, ce fut ce luxe d'étoffes, de draperies, de pierres précieuses où se complaisait l'imagination mobile et voluptueuse des orientaux. Aussi tous les poëmes du XIIe siècle sont-ils pleins de la description de ces trésors admirés et convoités par les rudes guerriers de l'Occident. Les riches étoffes de Syrie, de Grèce et d'Espagne, les *pailes* de Carthage et d'Almérie (Almeria), comme disaient les vieux poëtes, les diamants, les besants d'or pur, les parfums d'Arabie et de Palestine, les armes merveilleuses s'entassent dans leurs vers avec une profusion, sans doute exagérée, mais qui montre quelle impression avaient faite sur leurs esprits les produits de l'industrie orientale.

On sait qu'aujourd'hui encore un des luxes de l'Orient ce sont les tentes magnifiques qui en temps de guerre servent de demeure aux principaux chefs. Ce luxe existait déjà au temps des croisades ; Guillaume de Tyr, dans son récit de la bataille d'Antioche décrit avec admiration la tente de Kerbogâ qui tomba entre les mains des croisés : Albert d'Aix avant lui avait déjà parlé de cette précieuse conquête. Le trouvère de la *Chanson d'Antioche* nous a laissé à son tour de cette tente fameuse et de celle du soudan de Perse une description, copiée plus tard par la *Chanson de Jérusalem* et qui servit peut-être d'original à tous les morceaux de ce genre si communs dans les romans du XIIe et du XIIIe siècle. « La tente de Corbaran, dit-il, était faite d'une étoffe de Perse, bordée de bandes d'or ; les cordes étaient de soie, les piquets d'ivoire, les Syriens y avaient brodé avec un art merveilleux toutes les vieilles lois du temps d'Adam, et la geste d'Abraham, et ce que la Bible raconte d'Aaron et de Josué : « pieuses histoires que les chrétiens croyaient retrouver dans les

sentences arabes brodées sur l'étoffe, et inintelligibles pour eux.

La description des armes dont se revêtent les émirs turcs, ne nous donne pas une moins haute idée de la magnificence des princes de l'Orient.

Cornumarans s'adoube,
Et vesti en son dos .I. blanc auberc doublier[1];
La maille en est plus blance que n'est flor d'aiglentier.
Par deseur sa ventaille[2] fist son elme lacier,
Li cercles en fu d'or, moult par fist à prisier;
A pieres prescieuses moult i mist al forgier
Malakins (*Malek*) uns juus (*Juif*) que Deu n'en ot pas chier.
A son col pent le targe qu'est painte a escequier :
.I. moult rice escarboucle en le bocle à ormier[3] :
Mahomes estoit pains sus el destre quartier.
Et son arc et carcais n'i valt-il pas laisier;
Trestot plain de saietes qu'il ot fait entosquier[4].
Prist la lance trencant qu'il ne pot pas brisier
De l'un cief dusqu'à l'autre se laisse bien ploier.
(*Chanson de Jérusalem*, 12,558, f° 136 verso.)

Le lecteur se dira peut-être que les armes de Cornumarant ressemblent beaucoup à celles d'un chevalier chrétien, à l'exception de l'arc et des flèches; mais de nombreux passages des historiens arabes et occidentaux prouvent, qu'à l'époque des croisades, les Orientaux ou du moins les chefs se couvraient comme les Francs d'armures de mailles, et portaient comme eux des heaumes d'acier : seulement ils les entouraient presque toujours d'une pièce d'étoffe roulée en forme

1. *Doublier*, double, à double maille.
2. *Ventaille, ventail* (de ventus), ouverture de la coiffe que le chevalier portait sous le heaume et par extension la coiffe elle-même. (Cf. Littré, *Dictionnaire*, au mot *Ventail*.)
3. *Bocle à ormier :* ormier signifie or pur (*aurum merum*). La *bocle* est la bosse, le centre du bouclier.
4. *Entosquier, entoscher*, intoxicare, empoisonner.

de turban, circonstance qui n'a pas échappé à l'observation des trouvères. On lit dans la *Chanson d'Antioche :*

(Brohadas) Caperon ot et mances de dui moult riches dras
Li uns fu uns samis, l'autre Constentinas.
(*Chanson d'Antioche,* t. II, p. 248, Ed. P. Pâris.)

La figure de Mahomet peinte sur le bouclier de Cornumarant est probablement une invention de l'auteur du poëme de Jérusalem; mais dans la *Chanson d'Antioche,* on ne trouve rien de semblable : d'après Richard le Pèlerin les seules figures représentées sur les écus des Musulmans sont des animaux. Si les monnaies des Seldjoukides, si les étendards des tribus tartares portaient des figures de ce genre, pourquoi les émirs du temps des croisades ne les auraient-ils pas fait peindre sur leurs boucliers, que ce fussent des armoiries, ou des emblèmes se rattachant aux superstitions astrologiques de l'Orient?

On s'étonnerait peut-être à plus juste titre de voir dans la description des festins musulmans le vin épicé servi dans des coupes d'or comme à la table d'un seigneur franc du douzième siècle, ou d'entendre Corbaran reprocher à Sansadoine d'avoir la tête troublée par les fumées de l'ivresse : mais on sait par les poésies arabes et persanes que le vin figurait au dixième et au onzième siècle sur la table des plus puissants émirs [1], et on ne doit pas oublier, qu'au temps de la première croisade, ceux de la Mésopotamie ou de la Syrie étaient presque tous des Turcomans à peine convertis à l'islamisme et qui, en adoptant une croyance nouvelle, n'avaient pas renoncé aux mœurs de leurs pères.

Les trouvères se font une idée assez juste du gouvernement de l'Asie musulmane, bien que leurs expressions soient

1. Cf. Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs...* (2 vol. in-8°, Paris, 1828), t. II, p. 447 et sqq.

empruntées aux coutumes féodales. Ils regardent le soudan de Perse comme le suzerain de tous les émirs qui paient un tribut moitié en or, moitié en étoffes précieuses. C'était en effet le soudan de Perse Barkyarok, fils de Malek-Schah, qui exerçait sur toutes ces petites principautés de l'Anatolie, de la Syrie et de la Mésopotamie une suzeraineté au moins nominale et la plupart des chefs appartenaient comme lui à la race de Seldjouk. Les chefs secondaires forment autour des principaux émirs une sorte de conseil qui délibère avec eux et où les poëtes francs retrouvent l'image des cours féodales.

Peut-être ont-ils poussé un peu loin cette conformité des mœurs de l'Asie avec celles de l'Occident en introduisant de leur propre autorité dans la législation musulmane, le duel judiciaire qui, dans certaines occasions, avait fini par remplacer en Europe toute autre jurisprudence.

Nous verrons dans, le poëme des *Chétifs,* Corbaran accusé de félonie jeter aux pieds du soudan son gage de bataille. Son champion Richard combattra avec toutes les formalités usitées en pareil cas dans l'Europe féodale, en présence du soudan, du peuple assemblé, et même des femmes de Sarmazane. Rien dans les usages et dans les lois de l'islamisme ne nous autorise à regarder un pareil combat comme un fait historique et nous doutons qu'il en existe un exemple dans les annales des peuples musulmans.

Si les trouvères ont décrit avec une certaine exactitude les mœurs et le gouvernement des peuples asiatiques, nous devons avouer que leurs erreurs sont plus graves, quand il s'agit de la religion de Mahomet. A l'ignorance, venaient se joindre les préventions et la haine religieuse qui les animait contre les profanateurs du Saint-Sépulcre et les ennemis du nom chrétien.

Pour tout le moyen âge, les musulmans sont des païens.

Ils adorent non-seulement Mahomet, mais une foule de divinités secondaires, Apollin, Jupin, noms mutilés qui laissent entrevoir sans peine ceux des dieux du paganisme antique, Cahu, en arabe el-Kahir, le dieu Mars, le démon des batailles : Tervagan, ou Termagant, divinité mystérieuse empruntée à la mythologie persane ou égyptienne. Tous les trouvères s'accordent sur ce point; on pourrait croire qu'ils ont vu les idoles musulmanes[1] : ils les décrivent avec les plus minutieux détails :

Le Soudan fit placer une idole au faîte de sa tente;
Elle était toute d'or et d'argent et habilement sculptée :
Et sans mensonge, il vous fût avis
Qu'on n'eût pu rien voir et souhaiter de plus beau :
Elle était grande, bien formée, le visage fier.
Le Soudan fait descendre l'idole,
Quatorze rois païens courent l'embrasser :
Ils la font placer et dresser sur quatre aimants,
De telle sorte qu'elle ne puisse incliner d'aucun côté.
Mahomet est suspendu en l'air : il commence à tourner,
Car un vent léger[2] le pousse qui le fait tourner :
Dont vous eussiez vu les rois s'agenouiller à terre.
Ils lui offrent de riches présents, ils lui baisent les pieds :
On l'eût entendu prier et adorer de mille parts.
(*Traduit de la Chanson d'Antioche*, t. II, p. 46. Ed. P. Pâris.)

Plus loin, ce sont les rois de la Mecque qui, à l'appel du soudan, amènent avec eux la grande idole adorée dans la ville sainte :

Grand fut le tumulte de la race païenne.
Ceux qui conduisent Mahomet l'honorent par cent jeux divers :
Cors, trompettes, grailles, sonnent à grand bruit :

1. Raoul de Caen, rapporte que Tancrède trouva dans la mosquée El-Acsa une image colossale de Mahomet qu'il fit renverser et fondre pour la distribuer à ses soldats.

2. Le texte porte *ventiaus* (1621) et *ventials* (12,558). Ce mot dérive du latin *venticellus* (ventiels, ventials, ventiaus).

Harpes, vielles et cornemuses retentissent :
On entend sonner et chalumeaux et flageolets d'argent;
Les Sarrasins dansent et chantent à haute voix.
On emmène joyeusement Mahomet au parlement,
Où l'attend le pape Calife.....
Grande fut l'assemblée de la race maudite,
Quand Mahomet arriva devant les barons.
Il était tout d'or et d'argent, tout brillant et tout étincelant
Il était assis sur l'éléphant, sur un piédestal en mosaïque.
L'ouvrage était creux, habilement découpé et ciselé,
Mainte pierre y luit et brille et lance des éclairs ;
Il n'y avait dans l'intérieur si petit détail
Que ceux du dehors ne vissent; tant l'œuvre est parfaite.
(*Traduit de la Chanson d'Antioche,* t. II, p. 61.)

La *Chanson de Jérusalem* répète la même description, en l'embellissant de nouveaux détails plus fabuleux encore. L'armée du soudan en s'avançant sur Jérusalem est précédée de l'idole de Mahomet :

Mahon conduist devant Calcatras et Noiron
Et Danemons d'Averse[1] et l'amirals Corbon :
L'uns cevalce .I. serpent et l'autres .I. lion,
Li tiers .I. dentuant[2], et li quars .I. grifon,
Et Canabels séoit sor le fil d'un dragon :
Cil conduist l'olifant que cevalçoit Mahon,
Li diacop (*diaconi ?*) i cantent clerement à haut ton;
Et salent as espées Persant et Esclavon. (12,558, f° 172.)

Les musulmans des chansons de gestes ne se contentent pas d'adorer la statue du prophète[3] : ils font peindre son image

1. *Averse.* Malgré sa ressemblance avec celui d'Aversa, ce nom appartient probablement à la géographie de fantaisie. La *gens averse* (adversa) signifie les Sarrasins.

2. *Dentuant.* Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce mot qui dérive évidemment de dent et désigne un animal fabuleux ou réel, remarquable par ses dents ou ses défenses.

3. Cependant cette erreur n'était pas générale, au moins parmi les clercs. Guibert de Nogent avoue que les musulmans regardaient Mahomet comme un prophète et non comme un Dieu.

sur leurs boucliers, ils ornent leurs tentes de tapisseries qui retracent son histoire, et les trouvères, en gens bien informés, n'ont pas manqué de nous la transmettre.

Dex vaut estre par force, et sa loi afremer;
Par le mont se quida faire Deu aorer :
Nostre sire nel valt sofrir ne endurer.
A un fort vin s'ala .I. joisdi enivrer;
De la taverne issi : quant il s'en vaut aler,
En une place vit .I. fumier remuer,
Mahomes s'i couça, ne s'en pot trestorner :
Là l'estranglèrent porc, si com oï conter;
Por çou ne valt juus de car de porc goster :
Droit à Mieke le fisent à Salatré porter,
A un rice juu qui bien sot esteler[1].
En l'aimant le fisent et metre et seeler,
N'est à ciel, ne à terre, en l'air le font torner.
Encore le vont là Sarrasin revisder,
S'el servent et aorent et Persant et Escler. (12,558, f° 171 verso.)

On voit à quelle respectable antiquité remontaient ces traditions si longtemps répandues en Europe sur le tombeau de Mahomet[2] soutenu entre ciel et terre par des aimants qui le maintenaient dans un équilibre aérien.

Quant à la fin honteuse et cruelle que la *Chanson de Jérusalem* attribue au prophète de la Mecque, un des historiens les plus savants du XIIe siècle, Guibert de Nogent, la rapporte

1. *Esteler* signifie ordinairement briller comme une étoile (*stella*). — C'est également une forme du verbe *asteler* (esteler), de *astele* (estele), éclat, copeau (*assula*), dont le sens est briser, ou voler en éclats. Aucun de ces sens ne saurait s'appliquer à ce passage de la *Chanson de Jérusalem*. *Esteler* signifie probablement ici, ou travailler le bois (*astele*), ou consulter les étoiles et par extension s'occuper de magie, comme *espaulier* signifiera plus loin deviner l'avenir au moyen d'une épaule de mouton.

2. C'était près de ce tombeau merveilleux que brûlaient nuit et jour deux candelabres souvent cités par les trouvères comme un chef-d'œuvre, et que bien des fois les chevaliers chrétiens jurent d'aller ravir à la tombe de l'imposteur pour les consacrer au Saint-Sépulcre.

Le *roman de Mahomet* raconte assez longuement leur histoire. (*Roman de Mahomet* publié par M. Reinaud et M. Franscisque Michel, p. 79.)

également, avec quelques légères variantes, sans citer ses autorités.

Au lieu du sommeil de l'ivresse, ce fut, suivant lui, un accès d'épilepsie qui livra Mahomet sans défense à la voracité des porcs, bien dignes, ajoute-t-il, de se rassasier de la chair de celui qui avait ressuscité les impuretés des porcs d'Epicure.

On comprend sans peine comment ces traditions injurieuses pour l'islamisme se développèrent en Occident ; mais comment, après les croisades d'Espagne et de Palestine, sans cesse mêlés aux peuples mahométans, les chrétiens purent-ils se tromper aussi grossièrement sur les dogmes de leur religion, leur attribuer un culte idolâtre et retrouver chez eux toutes ces divinités du paganisme disparues depuis tant de siècles ?

Cette erreur s'expliquerait difficilement, si l'état même dans lequel les Occidentaux avaient trouvé la religion musulmane en Asie n'eût pas été fait pour confirmer les préjugés qu'ils apportaient d'Europe.

Rien de plus confus que le mélange des races au XIIe siècle dans l'Asie musulmane : rien de plus incohérent que les influences diverses qu'y subit la religion de Mahomet. D'un côté une population chrétienne nombreuse et mal soumise remplissait les villes d'Asie-Mineure, de Syrie, de Palestine, d'Arménie, des provinces de l'Euphrate, et conservait en face des mosquées musulmanes, ses églises, le culte de ses saints, les cérémonies de sa religion. De l'autre, les Persans avaient embrassé l'islamisme, mais en y portant au lieu de la rigueur et du fanatisme monothéiste des Arabes, les caprices de leur imagination, leurs légendes fantastiques, le monde de bons et de mauvais génies qui peuplait le ciel de Zoroastre : l'ancien culte des mages avait même subsisté, malgré les persécutions, à côté de la foi nouvelle, et du

mélange des deux religions était sortie l'hérésie du Zendikisme que des Khalifes même avaient partagée. Puis venaient les tribus de Bédouins du désert de Syrie, à demi idolâtres ; les Ansariens du Liban qui mêlaient à des pratiques musulmanes le souvenir de l'ancien culte du soleil, le dieu de Baalbeck, le Mithra oriental ; les Ismaéliens qui commençaient à paraître en Syrie ; les Druzes avec leur religion bizarre, mélange de christianisme, de mahométisme et d'idolâtrie ; les Juifs avec les doctrines mystérieuses de la Cabale qui jouèrent un si grand rôle dans les philosophies de l'Orient. Enfin, au milieu de cette confusion de sectes rivales, les gardiens, les défenseurs de la foi musulmane, le soudan de Perse, les souverains de l'Asie-Mineure, les émirs de Syrie, fils de la tribu de Seldjouk, appartenaient à une race idolâtre, convertie depuis un siècle à peu près, mais qui conservait, au sein même de l'islamisme, ses pratiques superstitieuses, comme elle gardait les habitudes de pillage et d'aventures qu'elle apportait de la haute Asie.

Est-il étonnant qu'au milieu de ce chaos, les dogmes de l'islamisme aient subi quelque altération, que les Juifs, les chrétiens, les idolâtres convertis au mahométisme aient confondu leur ancienne religion avec la nouvelle ?

Est-il impossible même que quelqu'un de ces Arabes à demi païens ou de ces Tartares grossiers ait eu la fantaisie de faire fondre une statue de Mahomet, à l'imitation des images chrétiennes ?

On sait que les princes Toulounides d'Égypte ornaient leurs palais de peintures et de statues. Il nous reste de nombreuses médailles frappées au XIIe et au XIIIe siècles par les émirs de la Perse, de la Mésopotamie, du Kharism, du Maravalnahr, et qui portent des figures humaines. M. Reinaud a prouvé dans un savant et ingénieux mémoire, que ces figures étaient celles des planètes à qui les Musulmans livrés

aux superstitions astrologiques avaient laissé leur nom, leur attributs, leur caractère.

Jupiter y reparaît avec sa majesté grave et sereine, Apollon avec sa blonde chevelure et sa tête couronnée de rayons, Mars, le dieu vainqueur, El-Kahir, avec le cimeterre qui est le signe de la guerre et de la force. A-t-on le droit de s'étonner que les chrétiens retrouvant en Orient le nom, la figure des divinités païennes devenues des emblèmes astrologiques, leur voyant jouer un si grand rôle dans la vie publique et privée des musulmans, aient pu confondre avec la religion de Mahomet les superstitions qu'elle tolérait, et regarder les Orientaux comme les adorateurs d'Apollon, de Jupiter et de tous les dieux du paganisme ?

Du reste, les trouvères n'ignoraient pas quelle place tenaient dans les croyances orientales l'astrologie et les sciences magiques ; le personnage de Calabre, dans la *Chanson d'Antioche,* celui de Lucabel (*Malek-Adel?*) dans le poëme de *Jérusalem* en sont une preuve : mais ces voyants de l'islamisme ne rappellent en rien les magiciens terribles et les sorcières infernales des mythologies du nord : ce sont plutôt des sages qui lisent dans les astres les secrets de l'avenir et qui doivent à leur intelligence supérieure plus de modération et une haine moins fanatique contre les chrétiens dont ils semblent reconnaître le bon droit[1]. On croirait presque que

1. Dans la *Chanson de Jérusalem,* le roi Corbadas dit à son frère en parlant de Jésus-Christ :

S'il fust sire des cius, ja ne fust si tués,
Ne si vilainement ne traitiés, ne menés.

Frère, répond Lucabel :

Tels fu sa volentés ;
Or saciés à fiance que puis que jo sui nés,
Vi-jou de ses miracles en pluisors lius assés
Et contrais (*contracti, contrefaits*) redréciés, avulles ralumés :
Et caitis et caitives fors de prison jetés ;
Et en mains lius par foi garantis et tensés (*tenti, soutenus*).
(12,558, f° 146 recto.)

nos trouvères ont deviné l'influence qu'avaient dû exercer les superstitions judaïques et les mystères de la Cabale sur les croyances de l'Asie. Ils nous montrent les sages musulmans instruits dans ces sciences mystérieuses par des maîtres juifs, citant la Bible, invoquant l'autorité de Moïse, des prophètes, l'histoire du peuple hébreu, ou même celle du Nouveau-Testament. Les poëtes d'Occident, s'ils avaient pu lire le Coran, auraient été bien étonnés de voir que Mahomet lui-même avait donné l'exemple de ces pieuses citations.

Si les trouvères se sont trompés plus d'une fois sur les dogmes de l'islamisme, on doit attendre une plus grande fidélité dans la description des cérémonies extérieures que les chrétiens avaient eu mille occasions d'observer en Orient. Nous avons cité plus haut celle du cortége de Mahomet qui reproduit avec assez de vérité le tumulte des fêtes orientales. Les funérailles d'un jeune émir au siége d'Antioche, celles de Brohadas, le fils du soudan, dans la *Chanson des Chétifs*, sont aussi exactement décrites, si on veut bien fermer les yeux sur quelques expressions trop chrétiennes pour une cérémonie musulmane :

De moult rice ongement fisent le cors (de Brohadas) laver
En .I. diaspre[1] à or l'ont fait enbausemer
Très devant Tervagan ont fait le cors porter

Les musulmans des chansons de gestes sont moins respectueux pour leurs propres divinités.

— Hé ! Apollin, s'écrie le Soudan après la bataille d'Ascalon,

Laissiés aler mes hommes par mauvaise occoison !
Tout vo corps fis d'or faire, n'i ot point de laiton :
Or m'en avés rendu moult mauvais guerredon ;
Et Mahon gonmelon (*ou gomelin?*) retieng jou à félon,
Qu'il ne le m'avoit dit, quant je fui en maison :
Mais se puis repairier à ma sauvasion,
Que jou ne soie ocis ne menés en prison,
Tout vous ferai ardoir en .I. feu de carbon.

(12558, f° 190 recto.)

1. *Diaspre* (jaspis), étoffe de couleurs variées.

Là péussies véir encensiers enbraser,
Candelabres et cierges, et lampes alumer :
Bels fu li luminaires à lor *messe* canter :
Et tant grans li offrande, nus nel poroit nonbrer :
Plus de VII mil bezans i véissies jeter.....
Très devant Tervagan font le cors enterrer
Moult rice sépulture d'or et d'argent fonder.....
Enblastris la roine fist les caitis mander
Ki traient as carues et c'on fait laborer,
Et sont mile et VII cent qu'ele a fait délivrer,
Al temple Salemon et conduire et guier,
Por l'arme son enfant qu'ele pot tant amer.
(12558, f° 114 verso.)

Mais le plus curieux sinon le plus vrai de ces tableaux c'est celui de l'abjuration de Pierre l'Ermite, avant la bataille d'Ascalon.

Mahons fu aportés ens el tref l'amiral,
De l'or qui i reluist, des pieres de cristal,
Esclarcist tos li trés del pavellon roial :
Devant lui sont espris plus de mil estaval [1].
Dans Pieres l'enclina, mais il pensoit tot al (*autrement*).
Après ont aporté .I. grant tor de métal,
Uns Sarrasins *i estre* [2] qui fait grant batestal [3] ;
Et Pieres le rencline, mais tot ço tient à mal.
Souef reclainme Deu le Pere Espirital,
Qu'il encor le délivre de le gent creminal.
Soudans li fist offrir .I. cor yvorial,
Et un ceptre d'or fin, où il ot .I. coral,
Et une rice coupe qui fut faite à esmal.....
Pieron font confremer à le loi Mariagal [4],
A reculons l'enmainent desci al portoral [5],

1. *Estaval*, flambeau, cierge.
2. *Estre*. Il faut probablement lire : y *entre*, comme dans les autres manuscrits.
3. *Batestal*, signifie ici bruit, tapage, et dérive évidemment de *batre*.
4. *Mariagal*. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce mot. C'est probablement un des noms de fantaisie des prétendues divinités musulmanes. D'autres manuscrits portent : *Pieron font confremer au roi Mariagal*.
5. *Portoral* (portail?)

Le tor li fist hurter de sos le mentonal;
Moult grant joie en demaine Soudans et Corbadal.
(12,558, f° 177 recto. — 1621, f° 190 verso.)

Il serait peut-être difficile de retrouver dans ces bizarres cérémonies, celles d'une abjuration musulmane; mais il n'en est pas moins intéressant de voir ce que devenaient à distance, pour les chrétiens d'Europe, les dogmes et les pratiques de l'islamisme.

IV

Ce caractère de convention traditionnelle, ce mélange d'erreur et de vérité, nous le retrouverons dans quelque chose de plus positif encore, et de plus précis que l'histoire; dans la géographie des pays orientaux. La géographie réelle domine dans la *Chanson d'Antioche*. Sans faire de rapprochements trop forcés entre les vrais noms orientaux et ceux qu'indique Richard le Pèlerin, nous pourrons nous convaincre qu'il avait sur certaines contrées de l'Asie des notions plus exactes que beaucoup d'historiens de son temps. Il connaît aussi bien que les chroniqueurs l'Asie-Mineure, la Syrie et la Palestine; comme eux il parle assez vaguement de l'Egypte, de l'Arabie et de la grande ville de la Mecque, la Jérusalem musulmane : mais le récit du voyage de Sansadoine à Sarmazane ou Kirman-Schâhan prouve chez lui une connaissance remarquable bien qu'imparfaite de ces contrées lointaines que les historiens désignaient sous le nom d'Arménie, de Mésopotamie, de Perse et de Corozane ou Khorassan.

Le nom des monts de Moghar (monts de Mogres) celui de Diarbekr (Barbais), de Korond ou Kurund (Coronde [1]), de Doura (Dour), sur l'Euphrate, que cite le trouvère et qui sont ignorés des chroniqueurs contemporains, l'exactitude des

1. Ritters Erdkunde, t. IX, p. 391.

distances (trente-huit journées d'Antioche à Kirman-Schâhan), la description des environs de Kirman-Schâhan célèbre en effet par ses eaux vives, ses vergers et ses pâturages, au témoignage du géographe arabe El-Edrisi [1], le détour que Richard le Pèlerin fait faire à son héros par les monts de Moghar et Diarbekr, pour éviter les dangers du désert de Mésopotamie et qui se retrouve dans l'itinéraire des caravanes conservé par El-Edrisi [2], tout montre que Richard le Pèlerin avait dû puiser dans les récits des Arméniens, des Syriens, ou des pèlerins d'Europe échappés à la captivité des idées assez exactes sur les pays situés au delà de l'Euphrate et du Tigre.

Cependant la géographie traditionnelle tient aussi sa place même dans la *Chanson d'Antioche*. C'est à la tradition qu'appartient la cité d'Oluferne (*Alep?*) qui paraît déjà dans la *Chanson de Roland* [3] et qu'il est difficile de retrouver dans aucune des grandes villes fondées ou conquises en Orient par les Musulmans. C'est à la tradition qu'appartient la confusion des peuples slavons et lithuaniens, les Lutis et les Esclavons des trouvères, avec les nations mahométanes de l'Asie.

Dans la *Chanson de Jérusalem* la proportion est changée; c'est la géographie traditionnelle et imaginaire qui l'emporte. Quoiqu'il décrive avec assez d'exactitude les environs de Jérusalem, le trouvère commet de graves erreurs même sur la Palestine; il place la ville d'Acre beaucoup trop près de Jaffa; il applique aux pays en deçà du Jourdain le nom de Bérie ou Pérée qui n'avait jamais désigné que les contrées situées au delà du fleuve. Dans les détails géographiques qui se rapportent à la haute Asie, reparaissent toutes les

1. El-Edrisi, trad. Jaubert.
2. *Id.*
3. *Chanson de Roland* publiée par M. Genin, page 127.

exagérations, toutes les fables de la géographie poétique du moyen âge.

L'un des passages les plus curieux à ce point de vue est l'énumération des peuples qui combattent à Ascalon sous l'étendard du soudan. On y voit figurer pêle-mêle à côté des guerriers de Samarkand (Samorgant), de la Nubie (Valnuble), de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie (Miucomans ou habitants de la Mecque, peuples d'Homer ou Arabes Homérites), les Bulgares, les Aragonais, les Basques (Bascler), les Almoravides (Amoravis), toutes les races qui en Europe ou en Asie ont lutté contre les chrétiens. Du fond de ses mystérieuses solitudes, l'Orient a vomi sur la Palestine des myriades d'ennemis plus étranges encore, monstres sauvages qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des trouvères.

Là furent li Espec[1] qui tot erent biecu,
Testes ont come cien et le cors tot velu.
Moult ont grandes les ongles et lor dent sont agu.
En bataille s'aerdent[2] à le gent come glu.
Quant voient les Ribals sore lor sont coru
Et as bés et as ongles lor ont le car tolu,
Les boiaus lor sacoient[3] par le ventre del bu (*buste, tronc*)[4].
(12,558, f° 186 verso.)

A ces monstres enfin repoussés par les Tafurs succèdent le roi des Asnes et ses compagnons qui *tot venoient come*

1. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce nom qui est probablement de pure fantaisie.
2. *Aerder, aherder* (*adhærere*), s'attacher.
3. *Sacoient,* de sacer, sacher, etc. (*saccus*), tirer, mettre dehors.
4. La version (1621) reproduite par M. Hippeau est un peu plus avare de détails fantastiques. Il semblerait que Jacques de Vitry s'est inspiré de cette description : « Alii canina capita habentes et ungues aduncos, pellibus pecudum induti, pro voce canum latratus proferunt. (Jacques de Vitry, *Hist. Hierosolimitana,* XC, p. 1111, Ed. Bongars.) Sunt alii absque capitibus, oculos in humeris habentes, pro naso autem et ore duo habent foramina in pectore. » (*Ibid.*, p. 1112.)

asne recanant; puis les Miucomans et les Kanélius, autre race fabuleuse et effrayante.

As poitrines lor tienent li menton et li dent...
Onques cil ne mangièrent de pain ne de forment,
Ainc parler n'en oïrent ne n'en sevent noient
Tot vivoient d'espeses, n'ont nul habitement,
Et sont tostans (*toujours*) al halle, al solel et au vent.
Plus ont noires les cars que pois ne arement (*atramentum*),
Et si corent plus tost que quarrels qui destent.
Les cors ont come singes et testes de serpent
Et muient[1] come tor, n'ont autre parlement.
(12,558, f° 187 recto.)

C'est ainsi que se formait jusque dans les plus petits détails à côté de la tradition historique et du monde réel, un monde fantastique et une histoire légendaire qui avait sa liaison, sa chronologie, sa vraisemblance et qui finit par être seule connue et acceptée de la société laïque du moyen âge. Si nous cherchons des faits authentiques, n'allons pas les demander aux trouvères, trompeurs inconscients, échos naïfs des récits populaires, mais si nous voulons savoir comment pensaient et comment vivaient les hommes du XIIe siècle, nulle chronique ne nous l'apprendra mieux que notre épopée nationale. Le Charlemagne de la légende est moins grand que celui de l'histoire, parce que le Charlemagne des trouvères est un roi ou un empereur du XIe siècle : mais les barons de la croisade n'ont été peints nulle part en traits plus vifs et plus vrais que dans la *Chanson d'Antioche* ou dans celle de *Jérusalem,* parce que les poëtes étaient les contemporains de leurs héros. Dans leurs rudes accents respirent les deux sentiments qui résument toute l'histoire de la première moitié du XIIe siècle, l'enthousiasme de la guerre et l'enthousiasme de la foi.

1. *Muient,* mugiunt.

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE ROMANESQUE

La Légende du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon. — Les premiers Rénovateurs des Poëmes de la Croisade. — La Légende des Chétifs.

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER AU CYGNE ET GODEFROI DE BOUILLON.

I

Vers le milieu du XIIe siècle, à peu près à l'époque où Guillaume Granigals présentait à Louis VII le premier recueil des historiens latins de la guerre sainte, la *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem* complétées par les treize couplets qu'y ajouta quelque jongleur inconnu, formaient déjà une véritable histoire poétique de la croisade. Mais, si elles n'eussent poussé de nouveaux rejetons, il est probable qu'elles n'auraient pas tardé, comme le poëme de Grégoire Béchada, à tomber dans l'oubli, et qu'elles n'auraient pu soutenir la double concurrence des chroniques en prose et des romans d'*Alexandre* ou de la *Table-Ronde,* si populaires dans la seconde moitié du XIIe siècle. Malgré les innombrables descriptions de batailles et les exploits fabuleux des libérateurs du Saint-Sépulcre, elles étaient trop historiques pour plaire

longtemps à des auditeurs qui commençaient à exiger plus de variété et d'imprévu ; malgré le patriotisme flamand de Richard, elles n'avaient pas assez le caractère d'une tradition locale pour se faire adopter par une province et pour en devenir en quelque sorte la légende privilégiée.

L'épopée française du XIe et du commencement du XIIe siècle a été successivement nationale et provinciale.

Au milieu du bouleversement qui suivit la chute de l'empire carlovingien, deux souvenirs avaient survécu, communs à toutes les provinces qui avaient formé autrefois le noyau de cet empire : Austrasie, Neustrie, Burgondie, pays entre la Seine et la Loire. L'un était confus, sombre, plein de vagues épouvantes, comme celui qui reste d'un rêve effrayant, c'était le souvenir des invasions et du chaos des IXe et Xe siècles : l'autre, plus net, bien que plus lointain, était illuminé par les reflets d'une gloire et d'une majesté sans égale : c'était celui de Charlemagne.

Après les douleurs de son long enfantement, après les convulsions et les terreurs de son enfance, quand la société féodale arrive à l'âge adulte, quand la poésie s'éveille chez elle avec le sentiment de la vie et la confiance dans l'avenir, ses premiers chants sont une explosion de haine, un cri de revanche contre les ennemis du nom chrétien, en même temps qu'un élan d'admiration pour le vainqueur de tous les barbares, pour le défenseur de la France et de l'Eglise, pour le grand empereur d'Occident.

Mais l'épopée des âges héroïques, en voulant faire revivre le passé, ne sait peindre que le présent. Au XIe siècle, la seule race avec laquelle le monde chrétien fût éternellement en lutte, celle qui persécutait les pèlerins en Palestine, ravageait les côtes de France et d'Italie, et dont les flots menaçants venaient encore battre les Pyrénées, c'étaient les peuples musulmans. Aussi ce fut sur eux que retomba la

responsabilité de toutes les invasions, que rejaillirent toutes les haines amassées pendant deux siècles de ruines et de misères. Normands, Hongrois, Saxons, Sarrasins d'Afrique et d'Espagne, se confondirent pour ces esprits naïfs, qui ne concevaient pas le monde d'autrefois organisé autrement que celui dans lequel ils vivaient. L'ennemi, quel qu'il fût, ce fut partout et toujours le musulman, comme au xve siècle ce devait être l'Anglais.

De même qu'un seul nom résume toutes les attaques dirigées contre les races chrétiennes et françaises, un seul homme, Charlemagne, personnifie la défense et la revanche. Toutes ses guerres ont dû être faites contre les musulmans. Partout où il y a lutte entre les deux religions, c'est Charlemagne qui conduit les chrétiens : l'enthousiasme poétique et populaire devance la croisade. Charlemagne vengera par anticipation les persécutions exercées contre les pèlerins de Palestine et deviendra, pour le xie siècle, le conquérant de Jérusalem et le libérateur du Saint-Sépulcre.

Voilà comment nos plus anciens trouvères, ont été, sans en avoir conscience, des poëtes nationaux et royalistes : ils sont nationaux par la haine commune contre l'ennemi commun, mais leur nationalité est plus chrétienne encore que française : ils sont royalistes par admiration pour Charlemagne ; mais ils ne conçoivent pas la monarchie carlovingienne sous une autre forme que l'empire ou la royauté de leur temps.

Quel fut le berceau de cette première épopée ?

Elle dut naître dans les pays situés entre la Loire et la Somme, dans ceux qui portaient déjà au xe siècle, le nom de duché de France et qui furent plus tard le noyau du domaine royal et de la nationalité française. C'était là en effet, que les invasions du ixe et du commencement du xe siècle avaient laissé les plus terribles souvenirs : c'était là

que par l'excès même de la misère et par les nécessités de la défense, la féodalité s'était constituée avec le plus de force et s'était développée le plus rapidement.

Dans la première moitié du XIe siècle, entre le midi trop romain et trop civilisé, et le nord redevenu barbare, qui flottait de la France féodale à l'empire germanique, la France centrale, berceau de la civilisation nouvelle, présentait seule des conditions favorables au développement de la poésie épique.

L'épopée héroïque et populaire qui naît sans culture, comme la fleur sauvage, est cependant une plante rare et qui ne s'épanouit pas sous tous les climats. Les civilisations raffinées qui ont perdu la foi naïve, la simplicité des sentiments et des mœurs, les siècles qui raisonnent et qui analysent, pourront produire des épopées savantes comme l'*Enéide* et la *Jérusalem délivrée :* ils n'enfanteront jamais ni une *Iliade,* ni une *Chanson de Roland.* Les races barbares, avec leurs langues qui n'ont pas assez de souffle pour des œuvres de longue haleine, leurs traditions confuses, les préoccupations toutes matérielles qui absorbent leur vie, pourront lancer comme un cri de guerre des chants de colère et de triomphe ou invoquer par des hymnes religieux la protection de leurs divinités; elles ne créeront pas d'épopées, et si elles se trouvent trop tôt en contact avec une société supérieure, l'imitation étouffera fatalement le développement original de leur poésie, comme celui de leur civilisation.

Comme ces enfants formés trop vite ou trop tard et qui deviennent hommes sans avoir passé par l'adolescence, elles n'auront pas d'âge héroïque.

La France du XIe et du XIIe siècle, après avoir secoué la barbarie germanique, après avoir rajeuni et transformé la civilisation romaine, a eu comme la Grèce homérique,

comme l'Inde des Aryâs son âge de poésie spontanée, sa naïve et forte jeunesse, dont la voix enthousiaste a réveillé l'épopée endormie depuis deux mille ans.

Mais ce premier âge de notre poésie nationale a duré peu de temps. Si Charlemagne était l'incarnation de la grande patrie chrétienne, il était aussi celle de la royauté ; son bras n'avait pas seulement défendu contre les infidèles la terre de France et la foi ; il avait brisé toutes les résistances, il s'était appesanti sur toutes les indépendances, qui refusaient de se courber sous le niveau de l'unité impériale : il était l'ennemi des musulmans, mais il était en même temps celui de l'esprit féodal.

Aussi, à mesure que les souvenirs locaux se réveillent, que les légendes provinciales se font place à côté de légende nationale, le rôle de Charlemagne diminue, et celui de ses paladins grandit : l'ombre impériale est reléguée au second plan.

Les traditions du midi recueillies par les trouvères du nord lui opposent Guillaume au Court-Nez, un autre héros de la guerre sainte, le glorieux vaincu d'Aliscamps : la féodalité se dresse en face du maître de l'Occident et lui jette comme un défi les noms d'Ogier le Danois et de Renaud de Montauban ; les provinces qui chaque jour sentent s'affermir leur vie indépendante, raniment les souvenirs de leurs origines. Chacune aura bientôt son héros autour duquel viendront se grouper les personnages secondaires de ces cycles provinciaux, comme ceux du cycle national autour de Charlemagne : la Bourgogne, Gérard de Roussillon ; la Champagne et la Lorraine, Garin le Loherin ; le Vermandois, Gormond et Isambart, les fils du grand Herbert, les adversaires de Raoul de Cambrai.

Les principaux poëmes du cycle carlovingien, et les plus

anciennes épopées féodales et provinciales étaient déjà populaires, quand éclata avec une irrésistible puissance ce mouvement des croisades, que les chants des trouvères avaient contribué à préparer.

La première croisade n'a pas exercé sur notre poésie nationale une influence aussi directe et aussi subite qu'on se l'imagine quelquefois. Après comme avant la prise de Jérusalem, les cycles déjà ébauchés au XIe siècle poursuivent leur développement régulier.

La première génération de trouvères a disparu; l'épopée est devenue peu à peu une forme littéraire; elle a déjà ses traditions, ses règles, nous dirions presque sa poétique. Après avoir épuisé l'histoire de Charlemagne et de ses pairs, on commence à chanter les aventures de leurs enfants et de leurs ancêtres : mais la croisade ne tient pas plus de place dans ces compositions nouvelles que dans les poëmes antérieurs à la prédication de Pierre l'Ermite : et dans les pays qui ont déjà leur légende épique, elle ne donnera naissance à aucun cycle nouveau. C'est que l'histoire n'est pas l'épopée : le grand politique, le guerrier intrépide n'est consacré héros que par la main du temps : pour que les hommes et les événements prennent ces proportions qui les élèvent à la hauteur du récit épique, il faut qu'ils nous apparaissent dans le demi-jour du passé et non dans la pleine lumière de l'histoire contemporaine. Ajoutons que dans la plupart des provinces de langue française, le génie des créations héroïques était déjà épuisé au commencement du XIIe siècle. Quand les communes lèvent la tête, quand Louis VI éventre les donjons et brûle les châteaux, quand on commence à discuter les croisades, l'épopée a fini son temps.

Aussi, les premiers chants qui célèbrent la croisade en langue vulgaire, le poëme de Grégoire Béchada, la *Chanson d'Antioche*, celle même de *Jérusalem* furent moins de vé-

ritables épopées que des histoires jetées dans le moule épique.

Cependant il restait encore sur les bords de la Sambre et de la Meuse, dans ces pays de Hainaut, de Namur, de Hesbaye et d'Ardenne, conquis plus tard à la civilisation féodale, une terre vierge dont les trouvères n'avaient pas fouillé les antiques traditions. La France wallonne n'avait pas encore, comme la Bourgogne, comme le Vermandois, comme la Lorraine, son cycle provincial. Ce fut dans ce coin de la France où mourut Pierre l'Ermite, et où avait vécu Godefroi de Bouillon que se forma, autour du nom le plus populaire de la croisade, la dernière de ces légendes héroïques, que le moyen âge appela la *matière de France*. Godefroi, ce type accompli du baron chrétien, était digne de fermer l'ère qu'avait ouverte Charlemagne.

Il y a loin pourtant des romans de *Godefroi de Bouillon* à la vieille épopée carlovingienne. La poésie guerrière et religieuse dn commencement du XIIe siècle, a quelque chose de trop austère pour les générations nouvelles : les émotions peu variées de la lutte éternelle entre chrétiens et musulmans ne leur suffisent plus : elles ont perdu l'enthousiasme et la confiance des premiers jours : elles ne connaissent la guerre sainte que par les malheurs et les désenchantements de la croisade de Louis VII. Il leur faut du nouveau, du merveilleux, des aventures.

Les trouvères ne sont plus comme autrefois les historiens et presque les prédicateurs populaires : ce sont les amuseurs d'un public déja blasé : le roman succède à l'épopée, l'odyssée à l'iliade.

Les manuscrits nous ont conservé deux versions parfaitement distinctes du *Chevalier au Cygne* et de la *Chanson de Godefroi*. L'une des deux, celle du manuscrit 12,558 est anonyme. Beaucoup moins longue et moins chargée d'inci-

dents romanesques que la suivante, elle compte environ 20,000 vers.

L'autre que reproduisent avec d'importantes variantes les manuscrits 1621, 786, 795 et 12,569 de la Bibliothèque nationale et le manuscrit de l'Arsenal, mentionne dans deux passages le nom d'un certain Renaud ou Renax; mais sans s'expliquer assez nettement pour nous permettre de décider si ce Renaud est l'auteur primitif, ou seulement l'arrangeur qui remania et amplifia les deux poëmes. Nous nous occuperons d'abord de la première de ces deux versions que, d'accord avec M. Paulin Pâris, nous considérons comme la plus ancienne et dont une partie au moins dut précéder la rénovation de Graindor.

II

Comme la plupart de ses confrères, l'auteur anonyme prend soin d'annoncer dès le début qu'il n'a rien inventé. Son récit s'appuie sur les autorités les plus respectables.

L'estorie en fu trovée el mostier Saint-Fagon,
Tot droit en Rainscevals, si com oï avon,
Pardedens une aumaire (*armoire*) où les livres met-on.
Là l'avoit mise uns abes qui moult estoit prudon :
Cil le prist à Nimaie, si com lisant trueve-on.
Del chevalier le Cisne dirai la nontion,
De lui et de son pere, Lotaires ot à non...
Par defors Hungerie, si com lisant trovon,
Marcissoit[1] uns roiames qui ert et grans et lons;
Si le tenoit uns rois qui moult par fu prudon,
Roi Phelipe l'apelent tot cil de son roion.
(12,558, f° 1 recto.)

Ce roi Philippe, dont il est inutile de chercher le royaume

1. *Marcissoit* (de *marche*, frontière).

sur la carte, a pour fils Lothaire qui n'a rien de commun avec les rois et les empereurs du même nom. Un jour, à la chasse, Lothaire s'éloigne de sa suite et s'égare : il erre toute la nuit dans la forêt. Vers le matin, il arrive près d'une source. Accablé de soif et de fatigue il boit à longs traits et s'endort sur le gazon. Une jeune châtelaine du voisinage, la belle Elioxe, en se promenant avec une de ses suivantes, aperçoit de loin le prince endormi. Elle s'approche : le soleil avait percé le feuillage et ses rayons tombaient à plomb sur la tête nue du dormeur. Elioxe, pour le garantir, rabat sur son visage une de ses longues manches, détail de toilette qui nous ramème en plein douzième siècle. Ce mouvement l'éveille; il s'éprend à première vue de la charitable inconnue : il lui révèle son origine et lui offre sa couronne et sa main. Elle consent, et cependant, comme elle a, paraît-il, le don de prophétie, elle sait et elle annonce à son futur époux qu'elle paiera de sa vie l'honneur de donner le jour à la race des conquérants de Jérusalem.

Se me prendés à feme, por voir vos puis conter
Vostre linages ert espandus outremer,
Et jusqu'en oriant le verra-on rauner[1].....
Jo te di par verté, loiaument, sans fauser,
Que tu de .VII. enfans me feras encarger.
Li VI en ierent malle et pucele al vis cler
Iert li sietismes enfes : ço ne puet trespasser.
Lasse, moi, j'en morrai de ces enfans porter!.....
Cascuns de ces enfans aura sisne (*signum*) d'or cler,
El col d'une caaine, que bien porra mostrer.
(12,558, f° 2 recto et verso.)

Lothaire ramène avec lui sa fiancée, mais la mère du roi que le poëme ne nomme pas, aurait voulu marier son fils à quelque riche héritière des royaumes voisins. Elle essaie

1. *Rauner*, rainer, régner.

d'empêcher le mariage. Lothaire reste fidèle à ses serments et ses noces sont célébrées avec une magnificence dont le trouvère décrit minutieusement toutes les splendeurs. Les jours s'écoulent, la jeune reine attend dans quelques semaines le moment de sa délivrance. Lothaire inquiet n'ose plus la quitter ; mais un roi païen, Gordoce, envahit ses Etats : il faut le repousser. Elioxe elle-même décide son époux à prendre le commandement de l'armée. Les païens sont vaincus, poursuivis, enfermés dans leur capitale, Artage la grande, une ville qui appartient comme toute cette géographie poétique au royaume de la fantaisie.

Les ingénieurs Nicolas et Geoffroi, au moyen de barrages gigantesques, accumulent dans une vallée toutes les eaux de la montagne au pied de laquelle Artage est située, y créent un lac artificiel, puis rompent les digues et lancent contre les remparts de la place ce torrent irrésistible [1]. Les murs sont emportés, les habitants noyés, et le neveu du roi, Faburon l'Escler, réfugié dans la citadelle, se rend, se convertit au christianisme et devient le vassal de Lothaire.

Mais son absence s'est prolongée au delà du terme prévu : la reine est accouchée de sept enfants, six garçons et une fille, qui, en naissant, portent tous au cou une chaîne d'or. Elle succombe, suivant sa prédiction, après leur avoir donné le jour.

La reine-mère, qui n'a pas oublié ses ressentiments, achète la complicité des femmes d'Elioxe : elle mande à Lothaire que sa femme a mis au monde un monstre, un serpent qui lui a déchiré les entrailles, puis a disparu par la fenêtre. Quant aux enfants elle les fait enfermer dans deux boîtes qu'elle confie à un de ses serviteurs avec ordre de les aban-

1. Le voyage de Constantinople attribue à Olivier, un des compagnons de Charlemagne, un exploit qui rappelle le stratagème employé par Lothaire contre la ville d'Artage.

donner au milieu de la forêt. Plus humain que sa maîtresse, celui-ci, dès qu'il a reconnu la nature de son fardeau, se décide à sauver les enfants et les dépose à la porte d'un ermite qui les recueille et qui réussit à les élever.

Lothaire revient désespéré, mais le témoignage des femmes confirme celui de la reine, et il s'abstient de toute recherche pour ne pas ébruiter ce prodige funeste.

Quelques années se passent. Un jour, un messager du roi, Rudemart, en traversant la forêt, s'égare, découvre l'ermitage, y reçoit l'hospitalité, et aperçoit les sept enfants toujours munis de leurs chaînes d'or, qui s'élargissent à mesure qu'ils grandissent. A son retour il raconte à la reine-mère cette merveilleuse histoire. Celle-ci, qui sait que la destinée des enfants est attachée à leur talisman, le décide à retourner chez l'ermite et à dérober les chaînes d'or. Il enlève en effet celles des six garçons qui sont aussitôt changés en cygnes et qui, attirés par un instinct providentiel, choisissent pour demeure un étang du château habité par Lothaire. Mais la jeune fille a conservé sa chaîne et échappe à la métamorphose.

L'ermite épouvanté pour elle des périls dont la solitude n'a pu défendre ses frères, se résigne à une séparation tôt ou tard inévitable. Après avoir erré quelque temps dans la campagne, elle arrive enfin à la ville où Lothaire a établi sa résidence. Un jour qu'elle a été puiser de l'eau à l'étang, les cygnes qui en sont devenus les habitants privilégiés et que le roi, par une sorte de pressentiment, a pris sous sa protection, la reconnaissent, l'entourent et la couvrent de caresses. Cette familiarité extraordinaire chez les hôtes du vivier royal qui jusque-là ne se sont jamais laissé approcher, attire l'attention d'un sénéchal du roi qui se fait raconter l'histoire de la jeune fille et la présente à Lothaire.

Son étrange récit, sa ressemblance avec Elioxe éveillent

les soupçons du roi : il interroge sa mère, lui arrache la vérité, et se fait restituer les chaînes d'or : mais il en manque une que la reine a fait fondre par son orfèvre. Tandis que cinq des jeunes garçons reprennent leur forme première, le sixième reste cygne et devient désormais le bon génie de la famille, le protecteur de ses frères et de sa sœur.

Les enfants grandissent ; ils sont armés chevaliers et là encore le trouvère ne manque pas de décrire avec complaisance les splendeurs de la cérémonie et les fêtes qui la suivent ; il n'oublie pas surtout les jongleurs qui y tiennent une large place et qui

Cantent l'uns de Martin et l'autres d'Olivier
Li autres de Guion[1], et li autre d'Ogier.
(12,558, f° 19 recto.)

Les cinq nouveaux chevaliers déclarent qu'ils veulent courir le monde et chercher aventure. Le trouvère prend congé des quatre autres et s'attache désormais aux pas du fabuleux aïeul de Godefroi. Ce favori des puissances supérieures qui président aux destinées de la famille, part sur une barque conduite par le cygne son frère. Après une traversée de quarante jours il aborde à Nimègue, la ville impériale, le séjour préféré des empereurs Henri III et Henri IV. C'est là que se termine la première branche, ou si on veut, le premier chant du poëme :

Ci fine li naisence des .VI. frères atant.
Cil Damedex de glore qui forma Moïsant
Il gart et beneïe et doinst amendemant
Celui qui ceste estoire a mis si en avant.
(12,558, f° 20 verso.)

1. *Guion*, probablement Guy de Bourgogne, héros d'une chanson de gestes de la seconde moitié du XIIe siècle.

III

Une miniature assez médiocre, représentant le Chevalier au Cygne traîné sur sa barque par son mystérieux conducteur, sépare la fin de la première branche du préambule de la seconde, où le trouvère s'annonce de nouveau comme un historien sérieux et non comme un colporteur de fables et de mensonges.

Segnor, oïez cançon qui moult fait à loer.....
Jo ne vos vaurai mie mencoignes raconter
Ne fabliaus, ne paroles por vos deniers enbler :
Ains vos dirai cançon où il n'a qu'amender,
Del barnage de France qui tant fait a loer,
Ki primerain alèrent le sépucre aorer :
Cil prisent Anthioce, nel vos quier à celer.....
L'estoire en fu trovée ens en une abeïe,
A Nimaie le grant, une cité garnie :
D'un duc Renier parole, à le barbe florie
Ki justiçoit Saissoigne (*Saxe*) et ot en sa baillie.....
(12,558, f° 20 verso.)

Nous sommes à Nimègue où l'empereur Othon tient sa cour. La duchesse de Bouillon et sa fille Béatrix viennent implorer sa protection contre le duc de Saxe, Rénier, qui leur a enlevé leur héritage :

Car jo sui, (c'est la duchesse qui parle), del linage Rainalt le [fil Ainmon;
Godefroi à le Barbe, li viels dus de Bullon
Sire, cil fu mes pères; de moi fist noreçon;
Et li dus à le Boce qui Godefrois ot non
Sire, cel fu mes frères, que de fit le set-on.
Andoi fumes jumel d'une conjontion.....
Si conquist tot Hasbaing, à coite[1] d'esperon :

1. A *coite d'esperon*, à toute bride, du verbe *coiter*, presser, pousser (*coctare?*). Cf. Diez et Burguy, *Dictionnaires étymologiques*.

Encor tieng jo de lui Lowaing et Sainteron.
Tuit sont alé au siècle, n'i a mais se moi non.
Jou pris .I. jentil home, Joselin de Moson,
Mais ains n'eumes oir se ceste fille non.
(12,558, f° 21 verso.)

Le Saxon prétend que ces terres lui appartiennent comme fief mâle et refuse de s'en dessaisir. Le Chevalier au Cygne qui vient de débarquer, prend la défense de l'orpheline et provoque l'usurpateur.

Les barons s'assemblent dans la grande salle du palais de Nimègue tendue de tapisseries qui représentent l'histoire d'Alexandre et celle d'Hélène et de Pâris. Le duc Simon de Lorraine, le comte de Namur, le duc de Limbourg, prennent successivement la parole et l'assemblée décide qu'il y a lieu de recourir au jugement de Dieu.

Le combat longuement décrit se termine par la défaite et par la mort du Saxon. Ses parents se vengent en brûlant le château d'un neveu de l'empereur et en enlevant ses deux filles qui n'échappent qu'avec peine à la captivité et aux outrages de leurs persécuteurs.

Le Chevalier au Cygne épouse Béatrix, mais en lui faisant jurer de ne jamais l'interroger ni sur sa naissance, ni sur sa patrie, et en lui déclarant que la première question indiscrète sera le signal de leur séparation.

La vengeance des Saxons le poursuit longtemps encore, mais il triomphe dans une bataille près de Coblentz, où succombe un neveu de l'empereur, Galien, chargé de l'escorter jusqu'à son château. Quelque temps après la naissance de sa fille Ida, une attaque dirigée contre la forteresse de Bouillon par les fils des vaincus, est repoussée avec non moins de succès, grâce à l'intervention de l'empereur.

Ida grandit, elle est déjà âgée de sept ans, quand sa mère succombe à la curiosité et pose à son époux la question fa-

tale qui doit les séparer pour toujours. Le chevalier se résigne avec douleur à obéir à l'arrêt de la destinée, il fait ses adieux à ses vassaux, se rend à Nimègue et recommande sa fille à l'empereur.

Mais la barque est déjà là qui l'attend : le cygne pousse un cri d'appel : il faut partir, et le mystérieux aïeul des Bouillon disparaît emporté dans les régions inconnues d'où l'on ne revient pas.

> Onques ne sot nus hom où il fu repairiés.
> (12,558, f° 45 recto.)

Il a laissé à sa veuve un cor d'ivoire auquel sont attachées des vertus merveilleuses et qui doit servir de palladium à la famille. Un jour, un incendie éclate dans la salle où il est suspendu. On oublie au milieu du tumulte les recommandations du chevalier : le cor va être consumé, quand un cygne apparaît tout à coup, plonge au milieu des flammes, saisit le cor et emporte dans les airs le dernier présent du chevalier inconnu.

Cependant l'héritière de Bouillon atteint sans nouvel incident sa quatorzième année, et épouse le comte Eustache de Boulogne, le descendant de Charlemagne. Trois fils naissent de ce mariage, Godefroi, Eustache et Baudouin. Le ciel les réserve à de hautes destinées; car un ange a annoncé à Béatrix, la nuit de ses noces, que de sa fille naîtraient un roi, un duc et un comte. Ida les nourrit elle-même, et le trouvère raconte à ce propos un trait de jalousie maternelle qu'on attribuera plus tard à Blanche de Castille. Un jour, pendant son absence, une nourrice étrangère avait allaité son fils Baudouin, pour apaiser ses cris. A son retour elle apprend cette usurpation de ses droits maternels : elle n'hésite pas, saisit l'enfant, le suspend par les pieds et lui fait rendre le lait qu'il vient d'avaler.

Arrivé à l'âge de quinze ans, Godefroi est armé chevalier, et va comme son aïeul à la cour de Nimègue prêter hommage à l'empereur. Il y trouve l'occasion de rendre à une châtelaine orpheline le même service qui a mérité au Chevalier au Cygne la main de l'héritière de Bouillon. Comme lui, il provoque l'usurpateur, le tue et revient triomphant dans ses domaines.

Par une transition assez inattendue, le trouvère nous transporte brusquement à la Mecque ou le soudan tient son plaid. La mère de Corbaran, Calabre, cette Cassandre musulmane qui joue un si grand rôle dans la *Chanson d'Antioche*, a lu dans les étoiles que Jérusalem succombera sous les coups des trois fils d'Eustache de Boulogne, que les chrétiens vengeront d'une manière sanglante l'échec de leur première armée, et que le futur roi de Palestine se révélera par un coup d'adresse merveilleuse, longuement raconté du reste par la *Chanson de Jérusalem*.

A un coup de saïete .III. oisiaus ocira
Par ceus poras savoir que saisis en sera.
(12,558, f° 52 verso.)

A cette prophétie le soudan répond par une exhortation qui se retrouve presque textuellement dans le poëme d'*Antioche* et dont la conclusion est qu'il faut songer à multiplier la race des vrais croyants, et prendre six femmes au lieu de trois. Mais Cornumarant, autre personnage de la *Chanson de Jérusalem*, ne se contente pas de cette mesure de précaution à longue échéance. Il déclare à son père Corbadas qu'il veut partir pour l'Europe, voir quel est ce Godefroi et en débarrasser ses compatriotes. Il fait même fabriquer un couteau tout exprès pour l'égorger, puis déguisé en pèlerin et accompagné d'un interprète, traverse la Romanie, la

Lombardie, la Lorraine, s'arrête à Metz, à Hasbain, et arrive enfin à l'abbaye de Saint-Trond.

L'abbé Gérard, qui a visité Jérusalem et qui a reçu l'hospitalité du roi Corbadas, reconnaît le fils de son hôte à une cicatrice qu'il porte au front, il dissimule son étonnement, lui fait servir un repas, et c'est seulement après avoir rempli les devoirs de l'hospitalité qu'il lui demande le but de son voyage et lui avoue qu'il l'a reconnu malgré son déguisement. Cornumarant est sur le point de poignarder l'abbé, mais son compagnon le retient et peu à peu le musulman se laisse arracher son secret. Il consent même à se dessaisir de son arme à condition que dom Gérard lui montre Godefroi de Bouillon et ses frères. L'abbé fait aussitôt prévenir le jeune duc de Bouillon qui imagine pour éblouir et pour intimider Cornumarant une véritable scène de théâtre, inspirée peut-être par un passage bien connu de la chronique du moine de Saint-Gall. Il communique son projet à son père, à ses deux frères et à toute la noblesse de Flandre et de Lorraine qui y accepte volontiers un rôle. Tous se rendent à Bouillon, montés sur leurs plus beaux chevaux et revêtus de leurs plus belles armes. Cette brillante chevalerie se divise en six corps et s'échelonne de manière à ce que Cornumarant, conduit par l'abbé de Saint-Trond qui est dans le secret, les rencontre successivement, avant d'arriver au château. Enguerrand de Saint-Pol, Guy de Ponthieu[1], le duc de Louvain, le duc de Lorraine, Robert le Frison, conduisent les cinq premières divisions. La sixième reste en arrière avec Godefroi de Bouillon qu'entourent le duc de Limbourg, Hugues de Saint-Pol, le comte de Namur, le comte de Guines, les évêques de Metz et de Liége, l'archevêque de Cologne. Cornumarant déconcerté par cet étalage

1. Guy comte de Ponthieu était contemporain de Guillaume le Conquérant.

de splendeur et de puissance, se laisse présenter à Godefroi comme un neveu de l'abbé de Saint-Trond, récemment arrivé de Palestine. Godefroi l'embrasse et lui offre une magnifique hospitalité. Le musulman honteux de son déguisement finit par avouer la vérité et les futurs rivaux se séparent pleins d'estime et d'admiration l'un pour l'autre, mais sans rien sacrifier de leur fierté.

Le poëme se termine par deux couplets qui annoncent la croisade de Pierre l'Ermite, le récit de la conquête d'Antioche et de Jérusalem, et la bataille de Rames (Ascalon). On y trouve même une allusion au poëme des *Chétifs,* mais si brève et si mal rattachée au reste du couplet, qu'elle ressemble fort à une addition introduite après coup dans le texte primitif.

IV

Telle est sous sa forme la plus courte et, probablement, la plus ancienne, cette légende du Chevalier au Cygne qui finira par dominer et par absorber tout le cycle de la croisade. Quelle en est l'origine? M. Leroux de Lincy croit la retrouver sur les bords du Gange, dans les antiques traditions de l'Inde brahmanique; J. Grimm y voit un mythe scandinave, Gervinus une légende souabe ou franconienne; M. de Reiffenberg la revendique pour le pays wallon, et consacre la moitié d'un gros volume à une longue dissertation émaillée de citations innombrables qui n'éclaircissent guère la question. Son continuateur, M. Borgnet, la rapproche ingénieusement de celle du *Lohengrin,* déjà populaire en Allemagne, vers le commencement du XIIIe siècle. En face d'opinions aussi diverses et aussi peu concluantes, il ne nous reste qu'à avouer notre ignorance. Ces histoires d'enfants métamorphosés en fleurs ou en cygnes, et rendus

à leur forme première par la vertu d'un talisman, de héros inconnus guidés par les dieux, les génies ou les fées, d'orphelines persécutées et récompensant, par le don de leur main, un mystérieux sauveur, d'épouses indiscrètes et punies de leur curiosité, appartiennent à tous les pays : ce sont des fruits naturels de l'imagination ; qui sait sous quel soleil ils ont mûri pour la première fois?

Il est moins difficile et plus intéressant pour le sujet qui nous occupe, de rechercher à quelle époque cette légende, quelle qu'en soit l'origine, revêtit la forme dont nous avons essayé de donner une idée, et fut appliquée aux ancêtres de la famille de Bouillon.

Le P. d'Oultreman, dans sa *Vie de Pierre l'Ermite* (p. 163), reproduit un prétendu sceau de Godefroi de Bouillon, portant la figure d'un cygne qui soutient deux écus, l'un aux armes de Bouillon, l'autre à celles de Boulogne. Si ce document était authentique, il faudrait en conclure que la tradition du Chevalier au Cygne existait déjà au temps de Godefroi, ou peut-être faudrait-il voir dans cet emblème l'origine même de la légende.

Mais la source à laquelle le savant jésuite a puisé ses renseignements ne nous inspire qu'une très-médiocre confiance[1], et aucun historien contemporain de la croisade ne fait la moindre allusion à cette origine merveilleuse du premier roi de Jérusalem.

C'est Guillaume de Tyr, qui, pour la première fois, mentionne cette tradition dans le IXe livre de son *Histoire des Croisades* : « Præterimus denique studiose, licet id verum » fuisse plurimorum astruat narratio, Cygni fabulam unde » vulgo dicitur sementivam eis fuisse originem, eo quod a » vero videatur deficere talis assertio (liv. IX, ch. 6).

1. Nicolas de Campis prétend avoir tiré du cabinet du roi d'Espagne le sceau et le contre-sceau que reproduit, d'après lui, le P. d'Oultreman.

Le poëme que nous venons d'analyser est-il un de ces récits dont parle l'historien, et Guillaume de Tyr l'avait-il entendu réciter dans quelqu'un de ses voyages en Europe ? Nous serions assez disposé à le croire, car nous retrouvons dans son neuvième livre deux circonstances d'une authenticité douteuse et qui ressemblent beaucoup à un vague souvenir du roman de *Godefroi :* la prédiction de sainte Ida, annonçant les hautes destinées de ses trois enfants, et le duel de Godefroi dont il n'est fait mention dans aucun historien antérieur. Si cette conjecture est fondée, la seconde branche du roman, celle que nous ayons désignée sous le titre de *Chanson de Godefroi* et qui commence au moment où le Chevalier au Cygne débarque à Nimègue, aurait été composée antérieurement à la troisième croisade, entre 1160 et 1180.

Des arguments d'un autre ordre confirment cette supposition. Les deux branches font de nombreuses allusions aux romans du cycle de Charlemagne[1], d'Alexandre[2], de Guillaume d'Orange[3], mais gardent le silence le plus complet sur ceux de la *Table-ronde* si populaires à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe.

Quelques-uns des personnages qui figurent dans le roman portent des noms historiques : tous ces noms appartiennent à la première moitié du XIIe siècle, tels que ceux de Simon duc de Lorraine (1115-1138), de Gérard abbé de Saint-Trond[4] (1145-1156), etc...

1. Voir plus haut (page 130).
2. La grande salle du palais de Nimègue est tendue d'une tapisserie qui représente les exploits d'Alexandre, la bataille où fut vaincu Porus, la mort de Bucéphale, et les principales scènes de la guerre de Troie.
3. Le roman de *Guillaume d'Orange* est cité comme un de ceux que chantent les jongleurs pendant les fêtes du baptême d'Ida.
4. Voir le cartulaire de Saint-Trond publié dans la collection des documents de l'*Histoire de Belgique.*

Cornumarant, quand il vient en Europe, fait le voyage par terre et traverse la Romanie, la Lombardie et la Lorraine : c'était la route ordinaire jusqu'à la croisade de Philippe-Auguste, celle qu'avaient suivie les premiers croisés, le duc d'Aquitaine Guillaume, Louis VII et Conrad III empereur d'Allemagne, tandis que l'auteur de la seconde version (m. 1621) fait prendre au voyageur la route de mer, la seule fréquentée depuis la troisième croisade :

Vers Sesille guenchissent (*se détournent*) et tienent lor chemin.

On peut donc supposer que l'auteur anonyme était contemporain de Louis le Jeune, et que vers 1170 la légende du Chevalier au Cygne et de la mystérieuse origine de la famille de Bouillon était déjà répandue dans les pays de langue wallonne. Le chroniqueur Lambert d'Ardres qui écrivait à peu près à la même époque que Guillaume de Tyr en parle comme d'un fait reconnu et authentique : « Bolonienses... » quorum auctor, Cygni phantastici sed veri et divini ducatu » cœlitus advectus[1].» Vincent de Bauvais nous a conservé un passage plus curieux encore du chroniqueur Hélinand dont la famille était originaire de Flandre et qui après avoir été l'un des trouvères favoris de Philippe-Auguste se fit moine avant l'an 1200 à l'abbaye de Froidmont.

C'est une véritable analyse de la seconde branche du Chevalier au Cygne :

Helinandus, libro IV...

In Coloniensi diœcesi famosum et immane palatium Rheno flumini supereminet quod nuncupatur *Juvamen* : ubi pluribus olim congregatis principibus, ex improviso advenit navicula quam collo alligatam cignus trahebat argentea catena.

1. *Scriptores Franciæ*, t. XI, p. 296. Note.

Exinde miles novus et incognitus omnibus exiliit et cignus navem reduxit. Miles postea nobilem uxorem duxit et liberos procreavit. Tandem in eodem palatio residens, cignum inspiciens adventantem, cum eadem navicula et catena, statim in navem se recepit et non ulterius comparuit. Progenies ejus usque hodie perseverat. (VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum naturale,* liv. II, ch. 127.)

Plus tard les historiens de la maison de Clèves qui faisait également remonter son origine au Chevalier au Cygne, prétendirent même fixer la date de son mariage avec Béatrix, fille de Dietrich comte de Clèves.

Le trouvère moins jaloux de la vraisemblance historique, n'aspire pas à une aussi savante précision. Il se contente, comme nous l'avons vu, de placer la scène de son roman à Nimègue, séjour favori des empereurs franconiens, sous le règne d'un des trois Othon, c'est-à-dire vers la fin du xe siècle. Il sait vaguement que parmi les ancêtres des Bouillon figuraient Godefroi le Barbu, Godefroi le Bossu son fils, Béatrix qui fut la belle-mère et non la mère d'Ida. Il y introduit un Josselin de Mouzon inconnu à l'histoire, mais dont le nom offre une grande analogie avec celui de Gozzelin que portèrent le père et le frère de Godefroi le Barbu. En somme les généalogies sont aussi peu respectées que les dates. Cependant au milieu de ce chaos de traditions altérées et de fictions romanesques, il est possible de saisir quelques vagues souvenirs historiques.

La lutte des Saxons contre le Chevalier au Cygne, leurs révoltes contre l'empereur paraissent être un écho de ces guerres sanglantes qui bouleversèrent l'Allemagne sous le règne de Henri IV et auxquelles Godefroi de Bouillon prit une part si active. Le nom même de Rénier qui ne fut jamais porté par aucun duc de Saxe était celui d'un comte du Hainaut qui guerroya longtemps contre Godefroi comte d'Ar-

denne et duc de basse Lotharingie, investi de ce duché par l'empereur Othon II. Mais ce ne sont là que de faibles traces d'un passé déjà lointain. L'histoire qui règne presque sans partage dans la *Chanson d'Antioche,* qui domine encore dans celle de *Jérusalem* n'apparaît plus ici qu'à de rares intervalles, comme une lueur confuse qui perce à travers le brouillard.

Si le poëme de *Godefroi* est un roman historique, la branche qui le précède n'est qu'un conte de fées, où tout appartient à la fantaisie, les personnages, les événements, le théâtre même de l'action. Cette première branche doit avoir été composée après la seconde. Dans tout cycle poétique, l'histoire précède le roman; la poésie populaire n'abandonne ses héros pour chanter leurs ancêtres ou leurs descendants, qu'après avoir épuisé le récit de leurs aventures et les avoir conduits du berceau à la tombe. Cependant, la simplicité de cette première partie du poëme, l'emploi discret du merveilleux, l'absence de toute allusion aux romans de la *Table ronde,* nous porteraient à croire qu'elle est presque contemporaine de la légende de *Godefroi,* et qu'elle faisait déjà partie du cycle de la croisade à la fin du XIIe siècle.

CHAPITRE II

LA RÉNOVATION DE GRAINDOR. LE ROMAN DES CHÉTIFS.

I

En supposant que la rédaction la plus ancienne de la légende des ducs de Bouillon appartienne à la seconde moitié du XIIe siècle, une dernière question reste à résoudre. Cette version primitive est-elle antérieure ou postérieure à la ré-

novation de Graindor? M. Paulin Pâris assigne au travail de Graindor une date plus reculée et s'appuie sur ce fait que les deux branches du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* ne se trouvent séparément dans aucun manuscrit et semblent faire corps avec la légende de la croisade remaniée par le trouvère de Douai.

Cet argument ne nous paraît pas concluant et ne saurait prouver qu'une chose : c'est que tous les manuscrits connus sont postérieurs à l'époque où Graindor fixa la disposition des diverses branches en même temps qu'il en rajeunissait la forme. M. Paulin Pâris aurait pu ajouter que les derniers couplets du roman de *Godefroi* annoncent le poëme des *Chétifs* dont nous ne trouvons aucune trace avant la rénovation de Graindor; mais dans le préambule ou dans la conclusion des poëmes qu'ils remaniaient, les jongleurs et les copistes se donnaient encore plus librement carrière que dans le corps de l'ouvrage. Il est donc possible que le nom de Richard de Caumont, celui d'Harpin de Bourges et de Jehan d'Alis, mentionnés dans ces couplets aient été ajoutés par quelque jongleur postérieur à Graindor. Ce qui nous porterait à le croire c'est qu'il n'en est nullement question dans les premiers vers de la même branche. Le trouvère y annonce cependant la croisade de Pierre l'Ermite où les héros du poëme des *Chétifs* jouent un rôle si important.

Nous trouvons au contraire dans la *Chanson d'Antioche* un assez long épisode qui trahit une main exercée et qui semble introduit tout exprès dans l'œuvre de Richard le Pèlerin pour rattacher la légende du *Chevalier au Cygne* à l'histoire de la croisade. Robert de Normandie et Godefroi de Bouillon se disputent l'honneur de combattre en champ clos le sultan Kerbogâ, comme champions des chrétiens. Robert irrité de se voir préférer le duc de Bouillon, court à sa tente, fait seller son cheval et se prépare à partir.

« Par foi, s'écrie-t-il, jo m'en irai en nostre région
» Dont ne sui del linage Ricart le fil Doon[1] !
» Ainc por I chevalier ne wida son arçon;
» Ne deusse estre en plait, de grant aatison[2].
» Quant autrui ont eslit, moult me tieng à garçon :
» Quant li dus n'ot parent qui vausist .I. bouton,
» Ne montast pas à lui de ceste eslection. —
» Sire n'en parlés mais, que mal nel tiegne-on,
» Moult est de grant parage, par Deu qui fist le mon!
» Vos avez bien oï qui il est ne qui non.
» Son avie[3] a duist uns cisnes à Nimaie el sablon,
» Enmi le plain gravier, el plus maistre donjon,
» Tot seul en .I. batel, ainc n'i ot conpaignon,
» Bien cauciet et vestu d'un paile d'auqueton[4].
» Plus reluisoit ses ciés que pene de paon,
» Ainc Dex ne fist .I. home de si bele façon :.....
» L'emperere el reciut par itel gueredon
» K'il li dona moillier en ceste région,
» Une soie parente, d'un sien cosin Fegon[5],
» Terre bone et fégonde et l'onor de Buillon.
» Cil li guia ses os, porta son gonfanon
» Volentiers le servi sans nesune okison[6],
» Tant que li cisnes vint à le sainte saison :
» Le vassal enmena en .I. petit dromon,
» Parmi le mer salée, sans sigle (*voile*) et sans noton (*nocher*).....
» Onques puis n'en oïrent autre devision.....
(12,558, f° 100 verso.)

Il est difficile de supposer que cette analyse si exacte dans

1. Richard de Normandie que désigne sans doute ce vers est un des héros de la *Chanson de Roland*. Un autre Richard descendait de Doon de Mayence; c'était un des quatre fils Aimon.
2. *Aatison*, combat, querelle, hostilité, de *aatir*, provoquer.
3. *Avie*, aive (*avus*), aïeul.
4. *Auqueton*, acoton, hoqueton, de l'arabe al qoton (coton).
5. Quel est ce Fegon ou ce Bégon, comme l'écrivent d'autres manuscrits? Ce nom n'a été porté par aucun des ancêtres historiques de Godefroi : mais dans la geste des Loherains il appartient à un frère de Garin.
6. *Okison*, *ocoison* (*occasio*), manquement.

sa brièveté, du roman du *Chevalier au Cygne* ait précédé, au lieu de la suivre, la composition de ce poëme. Nous avons exposé plus haut les raisons qui nous engagent à faire remonter la première rédaction du roman aux dernières années du règne de Louis VII. Ce serait quelques années plus tard, sous le règne de Philippe-Auguste, au moment où les événements d'Orient et les prédications de Guillaume de Tyr réchauffaient le zèle attiédi des croisades, que nous placerions, d'accord avec M. Paulin Pâris, le remaniement de Graindor.

En cinquante ans, la langue et surtout la versification avait subi de profonds changements. Sans doute les jongleurs qui récitaient les branches les plus anciennes, corrigeaient les formes vieillies à mesure qu'elles tombaient en désuétude. Mais s'il était facile d'introduire dans le texte primitif des corrections qui affectaient surtout la prononciation et l'orthographe, il était moins aisé de donner à la rime une régularité que les auditeurs commençaient à exiger et dont les trouvères champenois et anglo-normands donnaient l'exemple. Aussi, vers la fin du XIIe siècle, les plus anciennes chansons du cycle de Charlemagne, celles de *Garin le Loherain,* de *Guillaume-au-Court-Nez* et les premières branches du cycle de la croisade, couraient-elles le risque d'être éclipsées par les branches nouvelles et surtout par les romans de la *Table-Ronde,* qui avaient pour eux l'attrait de la nouveauté, d'une langue mieux formée et d'une versification plus régulière.

Vers la même époque, le goût de la lecture se répandait de plus en plus et l'apparition des premiers romans en prose signalait cette révolution. Tant que l'on s'était contenté d'écouter les jongleurs, peu importait la disposition des branches et le lien qui les rattachait entre elles : car il était difficile de réciter d'une seule haleine même une branche tout

entière. Mais l'auditeur devenu lecteur exigeait un ordre plus rigoureux, une liaison plus savante.

Ce fut alors que parut une école de trouvères qui, sans renoncer à composer de nouvelles œuvres, s'appliqua à rajeunir les anciennes, et s'imposa la double tâche de plier les vieilles assonances aux règles de la versification, et de disposer les branches distinctes de manière à en former un tout plus ou moins harmonieux. Jean Bodel d'Arras, qui renouvela la geste de *Guiteclin de Sassoigne,* Graindor de Douai qui rajeunit les chansons de la croisade appartiennent à cette école dont la Flandre semble avoir été le foyer le plus actif. Le fond des poëmes ainsi renouvelés resta le même ; mais, sous ce remaniement, la forme originale disparut, à l'exception de quelques rares fragments recueillis par les copistes, Les arrangeurs n'hésitèrent même pas à introduire dans les anciennes branches des épisodes de leur composition, ou à glisser çà et là des vers isolés qui pouvaient flatter l'amour-propre de leurs auditeurs ou qui servaient soit à préparer, soit à rappeler des branches plus récentes. Graindor a-t-il été le premier qui ait essayé de rajeunir le texte des deux plus anciennes branches du cycle de la croisade? Les jongleurs qui récitaient le poëme de Richard le Pèlerin ou celui de son continuateur, surtout après l'apparition du roman du *Chevalier au Cygne,* ne s'efforçaient-ils pas d'adoucir les rudes assonances et de les rapprocher le plus possible de la rime régulière des branches plus modernes ? Il est probable qu'ils ne s'en faisaient pas scrupule, mais la première rénovation sérieuse et complète dont le souvenir se soit conservé, celle qui finit par se substituer au texte primitif porte le nom de Graindor[1].

1. On avait longtemps regardé Graindor comme l'auteur du roman d'*Anséis de Carthage,* et du *Voyage de Charlemagne en Espagne,* mais on

II

Ce travail de correction, devenu nécessaire par suite des changements introduits dans la versification et qui dut suivre d'assez près l'apparition du roman de *Godefroi* est le seul dont Graindor ait revendiqué l'honneur : mais il avait probablement des droits à figurer dans le cycle de la croisade comme auteur original aussi bien que comme rénovateur. C'est à lui qu'appartient, suivant toute vraisemblance, la paternité du poëme des *Chétifs,* une des branches les plus populaires, sinon les plus historiques.

Nous avons déjà dit que tous les manuscrits attribuaient ce poëme à un prétendu chanoine de Saint-Pierre d'Antioche, contemporain de Raimond de Poitiers. Ce serait une origine fort respectable, mais dont rien ne nous garantit l'authenticité. On sait ce que vaut en pareil cas le témoignage des trouvères et ce qu'il faut penser de ces manuscrits découverts un beau jour au fond de quelque abbaye, recopiés par l'ordre d'un pieux abbé et dont ils ne sont que les modestes et fidèles éditeurs.

Des savants modernes ont voulu voir dans le poëme des *Chétifs* un écho lointain des traditions populaires sur la

croit aujourd'hui que le roman d'*Anséis* était l'œuvre de *Pierre du Ryer*. Quant au *Voyage en Espagne,* l'*Histoire littéraire* qui l'attribue à Graindor ne cite pas ses autorités (t. XVI, p. 232). Dans le manuscrit 1621 de la Bibliothèque nationale (fonds français) se trouve une rédaction en prose de la guerre de Charlemagne contre les Maures d'Espagne. Comme elle est placée à la suite de la *Chanson de Jérusalem* contenue dans le même volume, il est possible que les auteurs de l'*Histoire littéraire* aient été conduits par ce rapprochement à attribuer les deux poëmes au même auteur. Nous serions peu étonnés que des raisons du même genre l'eussent fait désigner comme l'auteur d'*Anséis*. Sur la dernière page du manuscrit 12,569 (Biblioth. nat.) figure une liste des romans qui faisaient partie de la bibliothèque du propriétaire de ce manuscrit. *Anséis de Carthage* est du nombre. Ne serait-ce pas là l'unique titre de Graindor à la propriété littéraire de ce roman ?

croisade de Guillaume d'Aquitaine, et peut-être un remaniement du poëme composé à son retour en France par l'illustre troubadour. Rien n'autorise cette supposition. Hypothèse pour hypothèse, nous aimerions autant celle du chanoine d'Antioche. En effet, si les héros de ce poëme figuraient déjà dans les chansons de Guillaume, pourquoi les romans ou les chroniques du XIIe siècle n'y font-ils aucune allusion? Au contraire, dès la première moitié du XIIIe siècle, ces allusions se multiplient. Pour les chroniqueurs de la fin du règne de Philippe-Auguste, Harpin de Bourges, qui ne prit part qu'à la croisade de 1101, est déjà l'un des compagnons de Pierre l'Ermite (Cf. *Historiens de France,* t. XI, p. 385 et 394). Pour ceux du règne de saint Louis, Richard de Caumont, l'évêque de Forois, l'abbé de Fécamp, sont des personnages aussi historiques que Godefroi de Bouillon et Adhémar de Monteil. La version française d'un abrégé latin de l'*Histoire de France,* composé sous Philippe-Auguste et traduit sous saint Louis par ordre d'Alphonse, comte de Poitiers, substitue hardiment au nom de l'évêque du Puy celui de l'évêque de Forois, et introduit parmi les héros de la croisade Richard de Chaumont ou de Caumont[1].

Albéric de Trois-Fontaines, chroniqueur de la première moitié du XIIIe siècle, écrit, sans citer son autorité : « Dum quidam de nostris irent pabulatum inter Antiochiam et Harant, capti et in Perside transmissi... quorum unus fuit Arpinus comes Bituricensis et unus Richardus de Calvomonte qui postea fecit duellum in præsentia soldani contra duos Turcos pro Corbaranno et ita seipsum et socios suos liberavit. Prædictus comes Arpinus in reditu Romæ obiit. » (*Accessionum Historicarum,* t. II, p. 160, éd. Leibnitz.)

1. *Historiens de France,* t. XII, p. 223. A. Collection des Bénédictins.

Enfin, suivant l'auteur de *Reinier*, un des nombreux appendices des romans de *Guillaume au Court-Nez*, Baudouin de Beauvais, Harpin de Bourges, Richard de Caumont, Thomas de Marle, Raimbaud Creton, Pierre l'Ermite, avaient tous été conçus la même nuit, et étaient nés le même jour, compagnons dès leur entrée dans la vie, comme ils devaient l'être plus tard dans la guerre sainte.

Ce silence obstiné jusqu'au commencement du XIIIe siècle, et cette popularité subite seraient difficiles à expliquer, s'il s'agissait de noms déjà connus depuis 1104 ou 1105. L'invraisemblance disparaît, au contraire, si on suppose que le poëme des *Chétifs* a été répandu pour la première fois vers la fin du XIIe ou le commencement du XIIIe siècle, c'est-à-dire au moment même où Graindor remaniait, pour l'y introduire, les deux premières branches du cycle de la croisade.

Il suffit du reste de jeter sur le roman un coup d'œil rapide pour se convaincre que la croisade de Guillaume de Poitiers n'est pour rien dans cette œuvre de pure imagination et qu'il était inutile d'avoir visité l'Orient et d'y avoir vécu pour inventer des contes aussi peu vraisemblables.

III

Les héros du poëme des *Chétifs*, Harpin de Bourges, Richard de Caumont [1], Jehan d'Alis [2], Baudouin de Beauvais et son frère Ernoul [3], Foucher de Meulan [4], l'évêque de Forois [5],

1. Richard de Caumont, que les trouvères appellent Richard le normand, aurait été en conséquence originaire de Caumont en Normandie. (Calvados.)

2. Jehan d'Alis ou d'Alie est désigné comme un chevalier du Berry.

3. Un Baudouin de Beauvais signe en 1111 une charte du comte Eudes de Corbeil. (Doublet, *Hist. de Saint-Denis*, t. Ier, p. 845.)

4. Les historiens nomment parmi les compagnons de Pierre l'Ermite un Foucher d'Orléans.

5. L'évêque de Forois ne doit pas être l'évêque de Fréjus, comme le conjecture M. Paulin Pâris, mais plutôt l'archiprêtre de Feurs (Forum Segusia-

l'abbé de Fécamp[1], apparaissent pour la première fois dans la croisade de Pierre l'Ermite. Après des prodiges de valeur à la bataille de Civetot, ils sont forcés de se rendre, et leurs vainqueurs les emmènent au fond de la Perse ou du Khorassan, où nous les perdons de vue jusqu'après la prise d'Antioche, et la victoire remportée par les chrétiens sur Corbaran. L'émir d'Oliferne s'est enfui avec quelques cavaliers, emportant le corps de Brohadas, le fils du soudan : il arrive à Sarmazane (Kirmanschâh), au milieu d'une fête : à la vue de ces tristes débris de son immense armée, à l'aspect du cadavre de son fils, le soudan éclate en cris de fureur : il accuse Corbaran de félonie et jure de le faire brûler vif s'il ne parvient à se justifier. Le roi de Nubie, qui a survécu à la bataille d'Antioche, essaie inutilement de défendre son compagnon d'armes. Corbaran indigné jette son gage de combat. Pour prouver qu'il a pu être vaincu sans trahison, il est prêt à choisir pour champion un chrétien, et à marcher à la mort, si seul contre deux Turcs, son défenseur est défait en champ clos.

Le soudan accepte cette espèce de jugement de Dieu, et Corbaran part pour la Palestine avec l'assurance de trouver un champion parmi ses vainqueurs. Mais il s'arrête à Oliferne. Là, sa vieille mère, Calabre, lui rappelle, que sans aller jusqu'au camp des croisés, il peut trouver dans l'enceinte même de son palais des chrétiens aussi intrépides que leurs frères : ce sont les compagnons de Pierre l'Ermite, prisonniers depuis plus d'un an et voués aux travaux les plus rudes et les plus humiliants.

Quelques jours auparavant, Richard forcé avec ses compa-

vorum) et de Montbrison qui portait souvent le titre d'archiprêtre de Forez ou Forois. (*Cartulaire de Savigny*, publié par M. Bernard (*Documents inédits*), 1re partie, introduction, p. LXV.)

1. L'abbé de Fécamp, Guillaume de Ros, nommé en 1079 et mort en 1108, ne visita jamais la Palestine. (*Gallia Christiana*, t. V, p. 201-207.)

gnons d'esclavage de traîner des pierres qui servaient à réparer le palais, avait tué un maçon qui l'insultait [1]. Depuis ce moment les captifs étaient plus étroitement gardés que jamais. Cependant, sur l'ordre de Calabre, leur geôlier les fait sortir à l'exception de Richard, en leur annonçant que son maître va sans doute venger sur eux la défaite d'Antioche. Leur maigreur, leur faiblesse, leur aspect misérable excitent la pitié de Corbaran, mais lui enlèvent tout espoir de trouver parmi eux le champion qu'il cherche. Il va revenir à son premier projet, quand sa mère lui apprend qu'il reste encore un captif, le plus fier et le plus brave : Richard de Caumont. Corbaran le fait amener, l'interroge, lui raconte ses dangers et le presse d'embrasser sa défense, en lui promettant pour prix de sa victoire, sa liberté, celle de ses compagnons et dix mille besans. Après s'être concerté avec les autres chrétiens, Richard accepte ; on le comble de présents et d'honneurs, mais il exige avant tout que ses amis soient traités comme lui et viennent s'asseoir à ses côtés à la table de l'émir.

Un mois se passe en préparatifs ; Calabre donne à Richard des armes merveilleuses, entre autres l'épée du roi Hérode, consacrée par le sang des Innocents. Corbaran choisit, parmi trois cents chevaux arabes, les trois plus rapides et les offre à son champion.

De son côté, le soudan a désigné pour entrer en lice deux de ses émirs, Murgalé (Emir-Khaleb ou Ghâlib) de la Mecque et Golias (Djaloud) de Nicée. Le combat a lieu avec toutes les formalités usitées en pareil cas en Europe. Richard triomphe, comme on pouvait s'y attendre, de ses

1. Les autres manuscrits se contentent de rappeler ce meurtre, mais celui de l'Arsenal (165, *Belles Lettres*), s'interrompt tout à coup après la prise de Nicée pour raconter longuement la querelle de Richard avec le maçon et la manière dont il le tua. Puis le copiste, omettant toute la campagne d'Asie-Mineure, passe sans transition au siége d'Antioche (f° 106).

deux adversaires, et il a même la consolation de baptiser le plus intrépide des deux, Murgalé, avant de lui couper la tête, ainsi que l'exige la loi du combat. Le soudan pardonne à Corbaran, lui rend ses dignités et l'invite à sa table avec les chevaliers chrétiens.

Les parents des deux émirs avaient juré de venger leur mort : le fils de Golias avait voulu frapper Richard à la table même du soudan. Arrêté par son oncle, il avait rassemblé ses amis et avait été rejoindre aux portes de Sarmazane les parents de Murgalé qui attendaient Corbaran et les chrétiens.

Cette fois encore Corbaran est sauvé par le courage de Richard et des autres prisonniers, et les auteurs du guet-apens, poursuivis jusqu'aux portes de Sarmazane sont arrêtés et pendus par ordre du soudan.

Les vainqueurs reprennent leur route, mais surpris par un orage et un tourbillon de sable qui les aveugle, ils s'égarent et arrivent dans la terre du roi Abraham, près du mont de Tygris où ils s'arrêtent pour passer la nuit et se reposer de leurs fatigues.

Sor le mont de Tygris, dont la roce est ague,
Conversoit une beste, grans ert et parcreue.....
Trente piés ot de lonc, tant par estoit corsue.....
Les ongles et les dens, nel tenès a falue,
Avoit lons et trencans, plus que guivre[1] esmolue,
Le quir avoit tant dur que nule espée nue
Ne pooit entamer le beste mal feüe;
Le poil lonc et trencant plus que glavie esmolue.
Diable avait el cors qui sovent le remue;
Les homes et les femes et les bestes manjue :
La terre a si gastée que n'i ere karue.....
El front ot une piere qui luist et reflanbie
Dont par nuit voit-on mius de lanterne serie[2].

(12,558, f° 122 verso. — M. 1621, f° 138.)

1. *Guivre* (*vipera*), flèche, dard.
2. *Serie* (*serenus*).

Ce monstre, nommé le Sathanas, avait bravé toutes les attaques du roi Abraham, qui dans son désespoir avait imploré le secours du soudan. Au moment même où Corbaran et les Chétifs arrivaient près du repaire du Sathanas, Ernoul de Beauvais, frère de Baudouin, captif comme lui d'un émir turc et chargé par son maître de porter au soudan le tribut annuel qu'il lui devait, s'était égaré au milieu du brouillard dans les forêts du mont de Tygris. Le monstre l'aperçoit, le saisit et l'emporte dans son repaire; mais ses cris ont frappé l'oreille des compagnons de Corbaran.

Baudouin a reconnu la voix de son frère : il gravit la montagne; saint Michel, sous la forme d'un pigeon, lui indique la retraite du Sathanas, qui s'est caché dans les ruines d'une mosquée, bâtie autrefois par Jonas de Val-Serie, frère du roi Hérode. Baudouin y pénètre bravement et tue le dragon. Ses compagnons le retrouvent victorieux, mais épuisé de fatigue, et découvrent avec étonnement, dans le repaire du monstre, des monceaux d'or, d'argent, d'étoffes précieuses, dépouilles des victimes dévorées par le serpent. Ce riche butin est aussitôt partagé entre les Chétifs et les soldats de Corbaran : seul, l'évêque de Forois refuse sa part et celle de ses clercs, au grand désespoir de ceux-ci qui ne comprennent pas cet excès de délicatesse. Le soudan, appelé par le roi Abraham, survient à propos pour être témoin de la victoire de Baudouin et, dans son admiration, il lui accorde la liberté de tous les captifs qui gémissent encore dans les solitudes de l'Asie. Corbaran revient à Oliferne sans nouvelles aventures et obtient de ses anciens prisonniers, devenus ses amis, la promesse de rester encore quinze jours auprès de lui.

Un matin, Harpin de Bourges était sorti à cheval et suivait lentement le bord de la rivière, en regardant les jeux d'une troupe d'enfants qui se baignaient ou s'ébattaient sur la rive.

Parmi eux était un neveu de Corbaran, un fils de sa sœur Florie, qui deviendra, par le bon plaisir des continuateurs de la *Chanson de Jérusalem*, la femme de Godefroi de Bouillon.

Tout à coup, un loup descend d'une colline, saisit l'enfant et l'emporte. Harpin s'élance à sa poursuite; il désespérait de l'atteindre, quand un singe arrête le loup fatigué de sa course, lui arrache l'enfant et monte sur un arbre avec son fardeau. Harpin, assez embarrassé, se résigne à attendre : il attache son cheval à l'arbre et s'assied tout en guettant le ravisseur, qui ne semble pas disposé à abandonner son poste inaccessible.

Le jour tombe déjà : la forêt se remplit de bruits étranges : quatre lions sortent des fourrés et se dirigent sur le comte : Harpin tire son épée :

> Cerne fist entor lui, et crois del Saint-Espir,
> Ensi que ses cevals puet bien dedans jésir.
> (12,558, f° 133 recto.)

Les lions essaient en vain de franchir le cercle magique et prennent la fuite en entendant le comte invoquer le nom de saint Jérôme. Puis ce sont des serpents et des troupes d'animaux sauvages qui défilent sous les yeux du chevalier, pour aller s'abreuver à un lac voisin. Enfin, la nuit s'écoule : le singe descend de son arbre et veut s'enfuir ; Harpin le poursuit et lui arrache l'enfant après une lutte acharnée où son étrange adversaire a perdu un bras.

Les aventures du comte ne sont pas à leur terme ; après les animaux féroces, c'est une troupe de brigands qui survient et qui l'entoure. Etonné de son courage, le chef des bandits suspend un moment le combat et lui demande son nom : question dont le trouvère profite pour refaire en soixante-douze vers toute l'histoire d'Harpin et de ses compagnons. Au moment où la trêve va cesser, Corbaran paraît

tout à coup. Trois cerfs blancs qui ne sont autres que saint Georges, saint Barbe et saint Démétrius, l'ont guidé sur les traces du comte de Bourges.

Les brigands se sauvent, mais en emportant le neveu de Corbaran dans la caverne qui leur sert de retraite. Cette caverne ressemble beaucoup plus à un palais des mille et une nuits qu'à un repaire de brigands vulgaires.

V. cambres i avoit où reluist li fins ors.....
Laiens ierent les femes qui moult ont gens les cors.
Vestues de diaspres, de cendals et d'anors[1].
Avoec sont lor enfant où mainent lor dépors.
(12,558, f° 135 recto.)

Les brigands après une défense énergique, implorent leur pardon; Corbaran qui les reconnaît pour d'anciens émirs dépossédés de leurs fiefs, leur rend ses bonnes grâces et revient à Oliferne avec quatre mulets chargés d'or que les brigands redevenus grands seigneurs lui abandonnent pour leur rançon et dont il fait présent à Harpin.

Cette aventure est la dernière du poëme des *Chétifs*.

Comblés de nouveaux dons par Corbaran et par sa mère, ils partent pour Jérusalem avec une escorte et des lettres qui les recommandent au roi Corbadas et à son fils Cornumarant. En leur faisant ses adieux, Corbaran promet qu'il sera bientôt chrétien aux yeux de l'Asie, comme il l'est déjà au fond du cœur.

Ces fictions romanesques, cette profusion de détails merveilleux qui contrastent avec la simplicité de l'épopée primitive, ne nous laissent aucun doute sur la date relativement récente du poëme des *Chétifs*. Que Graindor en soit l'auteur, ou qu'il se soit contenté de le remanier pour l'in-

1. Le *cendal* était une étoffe de soie et de lin; l'*anor* était sans doute une étoffe du même genre; mais nous n'avons trouvé aucun autre exemple de ce mot.

troduire dans le cycle de la croisade, ses héros firent fortune. La *Chanson d'Antioche* et la *Chanson de Jérusalem* rajeunies reconquirent une popularité qu'avaient dû éclipser un moment les nouveaux romans d'aventures. La France méridionale leur fit peut-être l'honneur d'une traduction : c'est du moins ce que laisserait supposer la mention par Guillaume de Tudèle d'une *Chanson d'Antioche,* dont le rhythme aurait servi de modèle au poëte de la guerre des Albigeois[1]. Mais l'épopée n'en était pas moins finie : on ne la faisait revivre qu'en la travestissant et les héros historiques de Richard le Pèlerin ne trouvaient grâce devant les contemporains de Graindor, qu'en acceptant la compagnie des héros fabuleux du roman des *Chétifs*.

CHAPITRE III

SECONDE VERSION DES ROMANS DU CHEVALIER AU CYGNE ET DE GODEFROI DE BOUILLON. — PREMIÈRE CONTINUATION DES POÈMES DE LA CROISADE.

I

En remaniant les deux premières branches du cycle de la croisade, Graindor avait laissé intactes les deux dernières, trop récentes pour avoir besoin d'être rajeunies. Mais la légende de Bouillon, pas plus que celle de la croisade, ne devait échapper au zèle intéressé des rénovateurs.

1. Senhors esta canso es faita d'aital guia
Com sela d'Antiocha, et ayssis versifia.
(*Chanson de la Croisade contre les Albigeois* publiée par M. P. Meyer, 1875, I, p. 2.)

La première de ces transformations, provoquée sans doute par la rénovation de Graindor, comme le remaniement du trouvère de Douai l'avait été par l'apparition des romans de *Godefroi de Bouillon* et du *Chevalier au Cygne,* paraît remonter aux dernières années du XIIe siècle, ou au commencement du treizième.

Cette date résulte d'un passage qui n'a été conservé en entier que par un seul manuscrit, le n° 1621, de la Bibliothèque nationale.

Nous avons vu, dans la première version de la *Chanson de Godefroi,* celle du n° 12,558, la vieille Calabre, mère de Corbaran, annoncer la prise d'Antioche et de Jérusalem par les descendants du Chevalier au Cygne, mais sa prophétie s'arrête au règne de Baudouin Ier. Le manuscrit 1621 pousse beaucoup plus loin les prédictions de la célèbre magicienne. Après avoir annoncé la conquête de la Palestine par Godefroi de Bouillon et ses frères elle continue ainsi :

Tos iert mis li lignages del Chisne en oubliance,
Dont reveleront (*rebellare*) cil de la nostre créanche.
Grant part reconquerront de la terre et del raigne.....
En iceste contrée en iert grans trebucanche,
Quant on saura là outre que Turc ont tel poissance;
Dont assamblera s'ost uns rois qui iert en France.
Cha outre s'en venra el non de penitanche,
Por ce que il valra des Turs prendre venjanche.
Quant païen le sauront, s'en aront grant dotanche.
Mais ne lor convenra avoir nule cremanche[1].
Ja n'ièrent abatu par escu ne par lanche,
Se del Chisne ne vient la première naissance.
Sor ax gist tos li sors et la senefianche.....
Biax niès, cil rois de France, dont vos m'oés ci dire,
Cha outre passera o merveillox empire.

1. *Cremanche,* forme picarde pour *cremance,* crainte.

Parmi Constantinoble venra tot droit lor sire,
Satelie asserra et li son (*les siens*) tot à tire [1].
Mais sachés bien por voir, anchois que il en isse,
N'i volroit estre nus por tot l'or de Montire [2].
C'uns quiers tans [3] levera et une grant famine,
Qui si fort les fera empirier et afflire (*abattre*)....
Dont vérés crestiens escarnir (*honnir*) et despire (*mépriser*, [*despicere*)....
(1621, f° 51 recto. — 786, f° 147 verso.)

Calabre annonce ensuite les conquêtes de Saladin, le siége de Saint-Jean-d'Acre et la croisade de Philippe-Auguste.

Philippes aura non, si conquerra assés,
Sor crestienes gens dojons et fremetés ;
De tout le mont fust sires, ja ne fust trestornés,
Se ne fust avarisse dont il ert encombrés (*embarrassé*, *arrêté*).
De cestui quidai bien, quant mes sors fu jetés,
Qu'il brisast Mahomet les flans et les costés,
Et qu'il alast par tot et fust rois coronés,
Se fesist-il très-bien, ja ne fust retornés,
Se ne fust un lignage qui le prendra en hés :
Par celui sera mors, se bien n'en est gardés.

Les compagnons de Philippe seront encore moins heureux que lui : l'un deux, l'empereur d'Allemagne, succombera avant d'atteindre la Palestine :

Tant les harra Jhesus lor salverre et lor sire,
Por lor desloiautés tos les volra occire.
De ce qu'auront conquis estera l'uns d'ax sire
Li autre s'en riront cascuns en son estire [4].
D'ilueques en avant ne vos puis jo plus dire
Car une nue vint qui me toli le lire.....
(*Ibid.*, verso.)

1. *A tire*, en masse, en entier. (Cf. Burguy, *Dictionnaire étymologique.*)
2. Encore un pays de la géographie de fantaisie.
3. *Quier* pour *Kier* (cher).
4. *Estire*, séjour, de ester ; — stéir.

La seconde partie de la prophétie qui trahit des sentiments peu favorables au roi de France, et assez naturels chez un auteur flamand ou boulonnais, ne peut se rapporter qu'à la lutte de Philippe-Auguste contre Richard Cœur de Lion, ou tout au plus à la fameuse coalition féodale de 1214 où les comtes de Flandre et de Boulogne jouèrent un rôle si actif. Ce qui nous déterminerait pour la date la plus ancienne, c'est la conclusion de la prophétie de Calabre, qui après avoir déclaré qu'un nuage obscurcit sa vue et l'empêche de pénétrer plus avant dans l'avenir, poursuit cependant en ces termes :

Biax niés, ... li sors n'est mie faus
Moult iert ici tems la gens païene aidaus (*vaillant, triomphant*),
Ne doteront Franchois, bien lor tenront assaus,
Assés prendront sor aus et cités et chasaus (*hameaux*).....
Del lignage le Chisne qui tant par ert loïaus,
Iert trovée une dame[1] o nonains géneraus ;
De lui naistront .II. gemes (*gemmæ*) moult très empériaus.
De l'une de ces flors istera .I. vassaus
Qui conquerra par force les candelers roiaus,
Qui ardent nuit et jor comme estoiles jornaus.....
Onques hoirs del Chisne ne fu nul par si haus....
Quant li soudans l'oist de mautalent fu caus,
Tout en fu esmaris, ce raconte Renaus.
(1621, f° 51 verso.)

Cette dernière prophétie qui prouve que Calabre n'était plus infaillible, quand elle dépassait la date de la troisième croisade, témoigne en même temps qu'elle connaissait fort bien la généalogie des comtes de Boulogne. En effet, Marie fille d'Etienne de Blois roi d'Angleterre, et de Mathilde hé-

1. Le copiste avait d'abord écrit *une none*, mais il a souligné le mot et l'a remplacé par celui de dame.

ritière du comte de Boulogne, Eustache III, frère de Godefroi de Bouillon, sortit de l'abbaye de Ramsey en Angleterre, pour épouser en 1160, Mathieu fils de Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Marie l'abbesse eut deux filles de son mariage avec Mathieu d'Alsace. L'aînée Ida qui succéda à son père en 1173 comme comtesse de Boulogne, se maria trois fois de 1180 à 1186, et en 1191 épousa en quatrièmes noces Renaud de Dammartin, dont elle n'eut qu'une fille, Mahaut, mariée plus tard à Philippe Hurepel (1216). La seconde épousa le duc de Brabant, Henri II le guerroyeur, et son fils aîné Henri le Magnanime naquit en 1189. Si l'auteur de la seconde version du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* était, comme tout porte à le croire, originaire du comté de Boulogne, et si sa prophétie, qui ne devait pas se réaliser, concernait un futur descendant d'Ida et de Renaud de Dammartin, elle doit avoir été écrite entre 1193 et 1200, à une époque où Ida âgée de 31 ans, au moment de son mariage, pouvait encore espérer un héritier.

II

Le seul manuscrit qui nous ait conservé cette seconde version ne nous est parvenu que mutilé. Les premiers feuillets ont été arrachés, mais il est facile de combler cette lacune en consultant les autres manuscrits et la traduction en prose qui, dans la première partie, paraissent s'écarter fort peu du texte du n° 1621.

Nous ne retrouvons dans cette seconde rédaction très-inférieure à la première, bien que tout aussi romanesque, ni le roi Lothaire, ni la reine Elioxe, ni cet enchaînement de circonstances assez habilement ménagées qui expliquent la jalousie de la reine-mère et l'absence du roi au moment de la naissance des sept jumeaux. Le père du Chevalier au Cygne

se nomme Oriant, sa mère Béatrix : ils règnent à Lillefort, un royaume du pays de fantaisie, qui n'a de commun que le nom avec la ville flamande de Lille.

Le début du poëme est une conversation entre Oriant et Béatrix. La reine prétend persuader à son mari qu'une femme ne peut avoir deux enfants d'une seule couche, si elle ne s'est livrée à deux hommes[1]. C'est sur cette base assez fragile que repose tout l'édifice du roman. En effet, quelque temps après, la reine accouche de sept jumeaux qui portent tous au cou une chaîne d'argent. La mère du roi, que l'auteur de la première version n'avait pas jugé à propos de nommer, mais qui s'appelle ici Matabrune, jalouse, on ne sait pourquoi, de Béatrix, ordonne à un de ses serviteurs, Marke ou Marc, de noyer les sept enfants. Elle persuade ensuite à son fils que la reine à mis au monde sept petits chiens, et en exploitant le souvenir de son imprudent paradoxe, arrache à Oriant l'ordre de l'enfermer. Les deux versions se rapprochent pendant quelque temps. Nous voyons reparaître l'ermite qui élève les enfants, sauvés par la désobéissance de l'honnête Marc, le traître (il s'appelle ici Malquerré et non Rudemart) qui découvre leur retraite et leur dérobe le talisman auquel est attachée leur destinée. Un seul échappe, mais ce n'est pas la jeune fille, c'est le futur Chevalier au Cygne, qui porte ici le nom d'Elyas ou Hélias, inconnu, comme celui de Matabrune, à la première version.

L'ermite est instruit par un ange de la naissance royale des sept jumeaux : il part pour Lillefort avec Elyas et arrive au moment où Béatrix victime de nouvelles calomnies va périr sur le bûcher. C'est là que commence le manuscrit

1. Cf. Grimm. *Les Légendes allemandes*. Trad. Theil. *Histoire de l'origine des Welfes*, t. II, p. 280.

1621. Elyas se déclare le champion de Béatrix, et réclame contre Malquerré le jugement de Dieu. Le traître est vaincu; Elyas dont la naissance est reconnue délivre sa mère, rend la vue à Marc à qui Matabrune a fait crever les yeux, retrouve les chaînes d'argent dérobées par Malquerré et fait cesser la métamorphose de ses frères et de sa sœur; mais une des chaînes manque, et celui des sept jumeaux à qui elle appartient conserve la forme d'un cygne et reste sous le coup de l'enchantement. Elyas se signale encore en réprimant une révolte soulevée par Matabrune qui expie ses crimes sur le bûcher. Oriant abdique en sa faveur, mais il abandonne le trône à un de ses frères, et part sur une barque traînée par le cygne, son mystérieux protecteur.

Il échappe, grâce à l'intervention de saint Georges et de saint Laurent, à des galères sarrasines qui le poursuivent, mais il tombe au pouvoir d'Agolant, frère de Matabrune, et celui-ci va venger sur lui la mort de sa sœur, quand l'arrivée de son frère, le roi de Lillefort, lui rend la liberté. Il remonte sur sa barque et arrive enfin à Nimègue où l'empereur Othon tient sa cour.

A partir de ce point, les deux versions marchent d'accord jusqu'à la disparition du Chevalier au Cygne.

III

Le roman de *Godefroi,* bien qu'il ait subi moins de remaniements, a été grossi de plusieurs épisodes qui se rapportent surtout à l'histoire de la maison de Boulogne. Le plus long est consacré aux aventures d'Eustache, comte de Boulogne, un des trois fils d'Ida. Le poëte s'étend avec complaisance sur son séjour à la cour du roi d'Angleterre, sur son combat avec Reniaumes, comte de Montreuil, qui a profité d'une maladie d'Eustache aux Grenons pour saccager le

Boulonnais, et qui tombe mortellement blessé ; enfin, sur l'accueil triomphant qu'il reçoit à son retour et sur les fêtes célébrées à Londres, quand il est armé chevalier par le roi. Ce récit, beaucoup plus remarquable par l'exactitude de la géographie locale[1] que par la vérité historique, paraît cependant inspiré par des traditions lointaines sur les rapports amicaux que les comtes de Boulogne entretinrent avec les premiers rois normands, et sur les luttes sanglantes qu'ils eurent plus d'une fois à soutenir contre leurs voisins les comtes de Montreuil et et de Ponthieu.

Le voyage de Cornumarant en Europe, depuis son départ de Jérusalem jusqu'à son arrivée à l'abbaye de Saint-Trond, a fourni également à l'auteur de la seconde version des développements qui n'existaient pas dans la première. Le faux pèlerin visite tour à tour la cour des plus illustres barons de l'Occident, des futurs chefs de la croisade, Boémond et Tancrède, le comte de Saint-Gilles, l'évêque du Puy, Etienne de Blois, Robert de Normandie. Il est reçu à Rome par le pape, à Etampes par le roi Philippe et la reine Constance qui tient ici la place de Bertrade de Montfort ; mais rois, comtes et ducs ne lui inspirent ni crainte, ni respect. Godefroi seul aura l'honneur de triompher des dédains du musulman.

La première version se terminait après l'entrevue de Godefroi et de Cornumarant qui servait à la fois d'épilogue aux romans du *Chevalier au Cygne,* et d'introduction à l'histoire de la croisade ; mais le second auteur qui a suivi pas à pas de Jérusalem à Bouillon le héros musulman, ne

1. Le trouvère connaît les noms des moindres villages entre Montreuil et Boulogne :

Cel jor a ars Atin (Attin) et Butin (Beutin) et Estrée (Estrée)
Estaples et Romblin (Rombly) et Camuer (Camiers) et Dannée (Dannes).

Tous ces villages sont situés dans le département du Pas-de-Calais.

l'abandonne pas si vite et consacre au dénoûment de son aventure une branche tout entière où il a soin de faire défiler devant ses auditeurs tous les chefs orientaux destinés à jouer un rôle dans la guerre sainte, comme il a déjà fait paraître, dans l'épisode précédent, les principaux chefs chrétiens.

Cornumarant, malgré le sauf-conduit de Godefroi, est attaqué en route par un traître, Thierry l'allemand, ou Thierry de Losane (Lausanne?) qui blesse mortellement son compagnon; mais le fils de Corbadas l'assomme d'un coup de bourdon, ramasse son épée, monte sur son cheval, tue ou disperse ses soldats, et n'en épargne qu'un seul à qui il impose pour sa rançon d'aller raconter cette trahison à Godefroi et à l'abbé Gérard.

Il atteint la Palestine, sans autre aventure, et d'après le conseil de son père, va raconter son voyage au soudan. Celui-ci irrité du rôle honorable que les chrétiens jouent dans ce récit, interrompt Cornumarant, l'accuse de mensonge et de trahison et ordonne de l'arrêter. Cornumarant résiste; Soliman de Nicée, Corbaran d'Oliferne, Corbadas de Jérusalem, l'entourent et jurent de le défendre.

Les partisans du soudan engagent la lutte. Grande mêlée et grand carnage de Sarrasins; les amis de Cornumarant se retirent enfin, mais réussissent à l'entraîner avec eux. Cependant Corbaran recule devant la responsabilité d'une guerre civile, au moment où les chrétiens menacent déjà la religion de Mahomet; il ne réclame pour Cornumarant que le droit de se justifier et de prouver son innocence en combattant seul contre un champion que désignera le soudan. Les chefs musulmans, qui ressemblent singulièrement à des barons féodaux, décident qu'il y a lieu de recourir au jugement de Dieu, et nous assistons à une répétition du duel du Chevalier au Cygne contre le duc de Saxe, ou de celui de

Godefroi contre le châtelain Guy. Cornumarant triomphe, et le poëme se termine par une réconciliation générale et par le serment de faire bonne contenance en face des chrétiens.

IV

En même temps que la poésie remontait dans le passé pour y chercher les origines légendaires de la croisade et de la famille de Bouillon, elle avait dû songer à compléter l'histoire de la guerre sainte par le récit des événements postérieurs à la bataille d'Ascalon, la mort de Godefroi, la conquête de la Palestine, la fondation des ordres militaires, glorieux couronnement de la première croisade.

En effet, tous les manuscrits annoncent une dernière branche qui devait être à la fois la continuation de la *Chanson de Jérusalem* et celle du poëme des *Chétifs*.

En un autre volume oïr d'Acre porrés
Et de la grant bataille où Turs furent oultrés,
Acre prise et puis Sur et Tabarie après,
Et là oirés comment li temples fu peuplés
Et l'ospital aussi, là où Dieu fu sacrés.
Ci finerai mon livre où dit en ay assés
Tous ceulz qui l'ont oy et celles de tous lés,
Soient après leurs jours es sains cieulx couronnés.
(12,558, f° 192 verso.)

Mais les deux versions qui nous ont été conservées, l'une incomplète et qui s'arrête avant la prise d'Acre, celle du n° 165 (Arsenal), et l'autre beaucoup plus longue, celle du n° 12,569 (Bibliothèque nationale), appartiennent à une date relativement récente et reproduisent sans doute très-imparfaitement la physionomie de l'œuvre primitive. Pour ne citer qu'un exemple, ni l'une ni l'autre ne font mention de la fondation de l'ordre de Saint-Jean, ni de celle des Tem-

pliers, qui figurait certainement dans le poëme annoncé plus haut.

Faute de témoignages plus précis, il est permis de conjecturer que cette branche fut composée vers le commencement du XIIIe siècle, à peu près en même temps que la seconde version du *Chevalier au Cygne*. Les six manuscrits la mentionnent et les plus anciens appartiennent incontestablement à la première moitié du XIIIe siècle.

On peut croire aussi qu'elle ne jouissait pas d'une vogue bien éclatante, puisque le copiste du manuscrit 1621 qui termine son volume par une traduction du *Voyage de Charlemagne en Espagne,* n'a pas jugé à propos de la transcrire, et que le traducteur en prose l'a également négligée et y substitue une copie de la *Chronique* d'Ernoul de Giblet. C'était probablement une imitation plus ou moins embellie des chroniques latines, œuvre d'un trouvère de second ordre et que les jongleurs du XIIIe siècle ne jugèrent pas digne de figurer à côté des branches précédentes [1].

Ainsi, dès les premières années du XIIIe siècle, le cycle de la croisade était complet.

A la *Chanson d'Antioche* et à celle de *Jérusalem* qui n'avaient subi depuis leur apparition que des remaniements partiels, étaient venues se joindre entre 1160 et 1180 la légende du Chevalier au Cygne et celle de l'enfance et de la jeunesse de Godefroi, œuvre anonyme de trouvères qui appartenaient probablement au pays de Liége ou à la Flandre wallonne.

Quelques années plus tard, entre 1180 et 1190, un trouvère de Douai, Graindor, avait remanié et renouvelé les

1. La continuation du récit versifié de la croisade que renferme le manuscrit de Spalding cité par M. Paul Meyer (*Romania,* janvier 1876), ne serait-elle pas cette branche dédaignée par les copistes français ? Les citations de M. Meyer ne sont pas assez complètes pour nous permettre de vérifier cette hypothèse.

deux branches les plus anciennes et avait introduit dans le cycle de la croisade un nouveau poëme, celui des *Chétifs*, destiné à une longue popularité.

Enfin, dans les dernières années du XIIe siècle, un trouvère boulonnais, qui se nommait peut-être Renaud, avait remanié et amplifié toute la légende du Chevalier ou Cygne et de Godefroi de Bouillon, et à peu près à la même époque, un jongleur inconnu avait clos le cycle de la croisade, en chantant les triomphes des chrétiens en Palestine et la fondation de l'ordre de Saint-Jean et de l'ordre des Templiers.

L'âge de la maturité et du complet épanouissement était fini pour notre poésie nationale : elle allait entrer dans la période de décadence qu'inaugureront les premières traductions en prose : héroïque dans la *Chanson d'Antioche* et dans celle *de Jérusalem*, déjà romanesque dans la légende des *Chétifs* et dans celle du *Chevalier au Cygne*, elle va descendre lentement jusqu'à ce qu'elle tombe dans le roman d'aventures, sceptique, licencieux et burlesque, avec *Baudouin de Sebourg*, ou dans la platitude avec la fade compilation publiée par M. Ed. Reiffenberg.

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ DE LA SECONDE MOITIÉ DU XIIe SIÈCLE D'APRÈS LES ROMANS DU CHEVALIER AU CYGNE.

I

Avant de suivre sur la pente qui la conduira à l'oubli, la légende épique de la croisade, jetons un dernier coup d'œil

sur ce second âge de la poésie française à laquelle appartiennent les branches que nous venons d'analyser.

Moins d'un siècle s'est écoulé depuis l'apparition de la *Chanson d'Antioche*; mais dans cet intervalle la société a subi de profonds changements. La force n'est plus la seule loi : la crainte de Dieu et de l'Eglise n'est plus le seul frein qui enchaîne les instincts violents et les convoitises brutales : la guerre n'est plus la seule occupation et la seule passion du baron féodal.

Au-dessus du caprice individuel, au-dessus de l'arbitraire personnel du seigneur, s'élève peu à peu un arbitaire impersonnel, variable à l'infini suivant les lieux, mais invariable dans un lieu déterminé, et qui s'impose à tous par la puissance de la tradition et de l'habitude, au fort comme au faible, au grand comme au petit. Cette loi qui n'est ni formulée, ni écrite, mais que tout le monde connaît et que tout le monde accepte, c'est la coutume, cette première forme du droit, fille du temps et de la nécessité.

En même temps que la loi, apparaît la sanction. Sur leurs propres domaines, les barons sont les gardiens naturels du droit coutumier, mais la coutume régit les rapports de baron à baron, et de vassal à suzerain, aussi bien que les relations entre simples particuliers. Il faut donc qu'une autorité suprême, assez impartiale pour inspirer le respect, assez forte pour l'imposer, soit juge entre les barons, comme ils le sont eux-mêmes entre leurs vassaux.

Ce sera le rôle des grandes cours féodales, les parlements anglais, les diètes allemandes, les cortès espagnoles, la cour du roi et la cour des Pairs en France, et celui de la royauté, qui les convoque, qui les préside, qui exécute leurs arrêts et qui devient ainsi l'image vivante du droit, l'arbitre et comme la providence souveraine du monde féodal.

Protégé contre ses voisins et contre lui-même par ces ga-

ranties nouvelles qui restreignent sa belliqueuse indépendance, le baron n'est plus seulement un homme de guerre, sans cesse occupé à attaquer ou à se défendre, c'est un administrateur intéressé au maintien de la paix; c'est un grand propriétaire qui fait valoir ses domaines et qui cherche à en améliorer le produit ; c'est un souverain, jaloux de sa dignité qu'il s'efforce de rehausser par la magnificence de son costume, la somptuosité de sa demeure, l'éclat des fêtes auxquelles il convie ses tenanciers et ses voisins.

Au sein de cette vie, plus paisible, plus élégante, la femme tient nécessairement une place qu'elle ne pouvait occuper dans une société livrée aux hasards de la guerre sans trêve et sans pitié. Elle n'est plus seulement la compagne du guerrier ; elle devient l'auxiliaire du baron dans son œuvre d'administration intérieure, l'ornement du château féodal, la reine des fêtes, la grâce à côté de la force, la charité à côté de la justice. Tel est l'état social que reflètent les poëmes composés dans la seconde moitié du XIIe siècle.

La légende du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* n'offre qu'un médiocre intérêt, si on s'efforce de démêler quelle peut être dans ces traditions informes la part d'erreur ou de vérité. Mais si on étudie seulement les idées et les mœurs, c'est l'histoire prise sur le fait, c'est la société de la fin du XIIe siècle revivant tout entière, aussi bien dans les grands traits de sa vie publique que dans les plus minutieux détails de sa vie intime.

Ecoutez les trouvères nous décrire les cérémonies du mariage d'Elyas et de Béatrix, d'Eustache de Boulogne et de la belle Ida, les riches vêtements, les tapisseries précieuses, les repas somptueux, les coupes d'or qui circulent de main en main, les chansons des jongleurs, le luxe et le mouvement des fêtes féodales. A ces scènes bruyantes succèdent les scènes paisibles du foyer domestique, les joies de la famille,

l'éducation de Godefroi et de ses frères que leur mère allaite elle-même et qu'elle surveille avec un soin jaloux, les jeux et le sourire de l'enfant éclairant les sombres murailles du donjon féodal.

Un jour Ida jouait dans sa chambre avec ses trois fils. En entendant les pas de leur père, les enfants se cachent, pour le surprendre, sous le manteau de leur mère. Quand son mari entre, elle reste assise au lieu de se lever, comme l'exige le respect dû au seigneur et à l'époux. Eustache s'en étonne :

Sire, répond-elle, n'en aïés pas anoi (*ennui*) :
Je sui de plus hals homes, très bien le sai et croi,
Que vos n'en estes, sire, par le foi que vos doi ;
Car j'ai sos mon mantel, .I. duc, .I. conte, .I. roi.
(12,558, f° 49 recto.)

Le jeune baron grandit, il a quinze ans : c'est l'âge où il va entrer dans la vie et devenir chevalier : le trouvère n'oublie aucune des cérémonies qui vont consacrer cet acte si important de la vie féodale ; mais ce qu'il décrit avec le plus de soin, ce sont les armes merveilleuses que les parrains et les amis du nouveau chevalier ne manquent pas de lui offrir.

Les cinq fils de Lothaire reçoivent chacun une épée forgée par Galant (Waland), le Vulcain de la mythologie scandinave.

Li doi furent jadis le roi Octeviant[1],
Là les orent pieça (*depuis longtemps*) aportés Trojant (*Troyens*).

1. Le roi Octeviant ou Octavien est un des personnages principaux du roman de *Florent* et *Octavian* dont il ne nous reste qu'un remaniement du XIVe siècle inspiré en partie par la légende du Chevalier au Cygne et le poëme des *Chétifs*. La version primitive devait être beaucoup plus ancienne, ainsi que le prouve le passage que nous citons ici. (Cf. *Histoire littéraire de France*, t. XXVI.)

Quant Miles espousa[1] Florence le vaillant,
Se li dona Florence qui bien le vit aidant,
Et encontre Garsile[2] fièrement conbatant.
Et Miles dona l'autre à un sien conniscant.
Puis furent-il emblé par Gautier le Truant[3].....
S'en est venus au père le roi Lotaire errant,
Li rois les esgarda, bien les a à talant,
S'a Gautier doné fief et fait rice et manant.
Les autres trois avoit en son trésor gisant.
Il ot conquis .I. roi en Aufrique le grant,
Quant ala outremer le Sépulcre querant,
Qui tréu (*tribut*) demandoit as pèlerins errant.
Il lui coupa la teste, onques n'en ot garant,
Et l'espée aporta et .I. elme luisant.
Illuec après conquist Caucase l'amirant,
Dont l'espée aporta et l'auberc jaserant (*de mailles*).
Et l'autre espée fu trovée el flun Jordant,
Ainc ne pot estre blance, tant l'alast forbisant.
(12,558, f° 18 recto.)

Les armes de Godefroi n'ont pas une origine moins illustre :

Unes cauces (*chaussure de fer*) li lacent sierées et tenans.
Cel jor en fu armés dans Tiebals li persans[4]
Que Viviens fu mors li preus en Aliscans[5].

1. Miles ou Milon, fils de Lothaire, roi de Hongrie, est un des personnages du roman de *Florence de Rome*. Il ne nous reste de ce roman, comme du précédent, qu'un remaniement du XIVe siècle qui a adopté une autre version que celle du poëme cité par notre trouvère. D'après la version qui nous est parvenue, Milon n'épouse pas Florence.

2. Garsile est un roi de Grèce qui figure dans le roman de *Florence de Rome*.

3. Ce personnage est-il le même que Gautier le Vavasseur, un des héros de la *Chanson de Gaidon?*

4. Thibault le Persan ou l'Arabe épousa Orable, princesse d'Orange, qui devait plus tard être la femme de Guillaume au Court Nez. (Voir le roman des *Enfances de Guillaume*.)

5. Voir la *Chanson d'Aliscans*, dans le Recueil des anciens poëtes de la France (Ed. Guessard et Montaiglon).

Et puis l'embla uns lere (*latro, voleur*) qui ot nom Moradans
As larons l'acatèrent li rice marcéans.....
Puis li cainsent l'espée dont mors fu Agolans[1].....
Durendals fu sa suer : cele ot li quens Rollans.
(12,558, f° 49 recto.)

Rien n'est plus commun dans les romans du moyen âge que ces descriptions d'armes et surtout d'épées douées de vertus singulières, et qui ont leur histoire, une histoire souvent longue et glorieuse, comme les chevaux arabes ont leur généalogie. Ce n'était pas seulement un caprice de poëte, c'était l'expression d'un fait et d'un sentiment plus vrai au moyen âge qu'à toute autre époque. Dans un temps où la force physique exerçait une si puissante influence, où celui-là seul était un homme dont le bras était assez vigoureux pour imposer le respect, de bonnes armes étaient pour le guerrier la moitié du succès. L'épée de combat, pour un chevalier, c'était à la fois l'attaque et la défense, la gloire et le salut : c'était une compagne, une amie, chrétienne comme son maître, car elle recevait par la bénédiction une sorte de baptême, et portait à sa poignée le signe de la rédemption.

Avant de créer une histoire aux épées illustres, on leur avait donné un nom, et le nom se trouve seul dans les épopées primitives, comme la *Chanson de Roland*. Ce fut seulement la génération suivante qui imagina de raconter, pour ainsi dire, leur naissance et leur vie, et dès lors tous les successeurs de ces ingénieux trouvères ne manquèrent pas de suivre leur exemple et de grossir, quand ils en trouvèrent l'occasion, la liste glorieusement ouverte par Durandal, Halteclaire, Joyeuse et Courtain.

1. Agolant est tué à la bataille d'Aspremont. (Voir la *Chanson d'Aspremont*.)

II

Les scènes de guerre et de violence tiennent encore une large place dans la vie du seigneur féodal. Une partie des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* est remplie par les luttes du roi Lothaire contre les païens d'Artage la grande, d'Elyas contre les descendants ou les alliés du duc de Saxe Rénier, d'Eustache de Boulogne contre les comtes de Montreuil. Les révoltes des vassaux contre leur suzerain, les brigandages, les embuscades dressées sur les routes, la situation précaire où se trouvent la veuve et l'orphelin incapables de défendre leur fief, témoignent sans doute de la brutalité des mœurs; mais le préféré du poëte, ce n'est pas le rebelle, c'est le représentant du droit et de la justice. Elyas et Godefroi sont des vassaux fidèles, aussi respectueux envers l'empereur qu'intrépides en face de leurs ennemis.

L'empereur lui-même n'est plus ce fantôme de souverain humilié et bafoué par les barons, qui jouait un si triste rôle dans *Garin le Loherain* ou dans *Raoul de Cambrai;* c'est le gardien impartial de la coutume, l'exécuteur des arrêts de la cour des grands vassaux, le défenseur victorieux du bon droit. Il enverra son neveu escorter le Chevalier au Cygne pour le protéger contre la vengeance des Saxons : il interviendra lui-même pour sauver le château de Bouillon assiégé par les fils d'Espaullart de Gormasse[1] et de Renier de Spire, qui ont succombé à Coblentz sous les coups d'Elyas.

Cependant le règne de la loi n'est pas si bien établi que la force ne soit trop souvent le recours suprême et la loi même

1. Gormasse, Gormaise ou Gormasia désignent chez les trouvères du XIIe et du XIIIe siècle la ville de Worms. (Voir la *Chanson des Saisnes.*)

de la société féodale. La coutume barbare du combat judiciaire est encore dans toute sa vigueur : les fréquents exemples qu'on en trouve dans la légende du *Chevalier au Cygne* suffiraient à le prouver. Un édit de l'empereur Othon II avait décidé que toutes les contestations relatives aux propriétés foncières seraient réglées en dernier ressort par le duel des deux parties ou de leurs champions, quand il s'agissait de femmes ou d'ecclésiastiques. C'est en effet dans des contestations de ce genre qu'interviennent successivement Elyas et Godefroi pour faire triompher la faiblesse persécutée. Mais tout en consacrant cet abus de la force, la coutume l'avait entouré de garanties et de formalités qui en corrigeaient quelque peu la brutalité, et que les trouvères ont exposées avec un soin minutieux. On pourrait refaire avec le poëme d'*Elyas* ou celui de *Godefroi* le chapitre de la coutume du Beauvoisis, écrit près d'un siècle plus tard par le jurisconsulte Beaumanoir. N'oublions pas du reste que pour la foi naïve du XIIe siècle, le combat judiciaire était, à défaut de la justice humaine ignorante ou impuissante, un appel à la justice de Dieu, qui ne pouvait laisser succomber le bon droit.

Les vieilles chansons de gestes ne nous avaient guère montré de la vie du baron que le côté chevaleresque et militaire. Dans les nouveaux romans, le seigneur ne se contente plus de combattre, il gouverne. Nous voyons le roi Lothaire, le Chevalier au Cygne et son gendre Eustache aux Grenons parcourant leurs domaines, rendant la justice, dotant les abbayes, faisant rentrer les taxes arriérées, abolissant les mauvaises coutumes, mandant leurs prévôts et leurs baillis par-devant leur échiquier pour y rendre leurs comptes et pour y recevoir des instructions.

Le seigneur ne dédaigne même pas de s'occuper de détails plus humbles et d'augmenter ses revenus par une habile

exploitation de ses domaines. Le comte Eustache possède près de Longvillers une métairie où il élève plus d'un millier de moutons; cependant il ne l'avoue pas tout haut : le baron croirait déroger en s'abaissant ouvertement à ces préoccupations vulgaires : le sénéchal du comte de Boulogne et le métayer, qui passe pour le véritable propriétaire, sont seuls dans le secret du contrat. Aussi, lorsque la comtesse Ida, qu'Eustache n'a pas jugé à propos d'admettre dans la confidence, mais à qui ses talents de devineresse permettent de lire dans le présent comme dans l'avenir, se venge d'une plaisanterie de son mari en révélant devant une brillante assemblée la provenance des moutons servis à son repas de bienvenue, le bon chevalier perd contenance.

Quant li quens Eustases ot la parole oïe
Tel honte en a eu, tous li sans li formie (*fourmille*),
Por çou que ele sot que il ot bregerie
Et qu'ele li ot dit devant sa baronie.
(786, f° 136 verso.)

Le sénéchal, aussi embarrassé que son maître, va porter le poids de sa colère; mais Ida intervient, prouve que le secret n'a pas été trahi, et que sa science merveilleuse le lui a seule révélé. Eustache se calme, se résigne à rire de sa déconvenue et se venge à son tour en faisant présent à sa femme de sa métairie et de ses droits sur le troupeau de Longvillers.

En lisant ce récit naïf, on songe involontairement aux troupeaux du vieux Nestor ou du sage Ulysse, comme en assistant aux repas gigantesques si copieusement décrits par les trouvères, on se souvient des festins héroïques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Trouvères et aëdes, jongleurs et rapsodes, héros du moyen âge français et du moyen âge de la Grèce n'étaient-ils pas de la même famille?

III

Le rôle de la femme si effacé dans les poëmes de la croisade, égale presque en importance, dans la légende de Bouillon, celui du chevalier et du seigneur châtelain. Les mœurs ont changé et le sujet n'est plus le même. La *Chanson d'Antioche* et de *Jérusalem* nous montraient le baron hors de ses domaines, au milieu des hasards d'une guerre lointaine et sanglante : les romans du *Chevalier au Cygne* nous le montrent vivant de la vie de tous les jours, dans son château, au milieu de ses vassaux et de sa famille. A côté de Lothaire, d'Elyas et d'Eustache de Boulogne figurent Elioxe, Béatrix et Ida. L'amour n'est pas encore une religion : il n'a rien de cette galanterie mystique que mettront à la mode les romans du XIIIe siècle : les déclarations sont un peu brusques ; on va droit au but, on se marie vite et on ne perd pas le temps en préliminaires. Quand Lothaire rencontre Elioxe dans la forêt, il la demande aussitôt en mariage et se dispense de passer par les différentes étapes de la carte du Tendre ; Elioxe consent sans plus de façons. Lothaire est beau, il est brave, il est roi ; il lui plaît, elle est libre. Elle n'en demande pas davantage, les manéges de la coquetterie lui sont aussi inconnus que les raffinements de la galanterie à son futur époux. Mais si la femme n'est pas encore une idole, elle est déjà, dans toute sa dignité chrétienne, l'épouse et la mère. Dans ce monde de la force, elle règne non-seulement par la beauté, mais par la supériorité du savoir et de l'intelligence. La belle Ida est aussi savante qu'un clerc ; les sept arts n'ont rien qui lui soit étranger.

> Ele sot de la lune et del (géométrie, n° 1621) astronomie
> Et del cours des estoiles et de filosofie.
>
> (786, f° 136 verso.)

Il semble même, que comme les Celtes nos aïeux, les trouvères du XIIe siècle, attribuent volontiers à la femme le don de prophétie, une sorte d'intuition de l'avenir et de présciences mystérieuse.

Elioxe annonce à Lothaire qu'elle mettra au monde sept jumeaux, et qu'elle périra dans le travail de l'enfantement. Ida prédit à son époux qu'elle donnera le jour, à un comte, à un duc, à un marquis et à deux rois, et qu'elle n'aura cependant que trois fils [1].

Le moyen âge ne sut jamais distinguer la vraie science de la science chimérique ; s'agît-il d'un pape comme Silvestre II, ou d'une sainte comme Ida, il suffisait d'être bon clerc pour qu'on vous regardât comme quelque peu sorcier.

IV

Les bourgeois et les serfs si glorieusement représentés par les Tafurs, dans les premiers poëmes de la croisade, apparaissent ici sous un aspect moins héroïque, mais plus rassurant. Les riches marchands de Valenciennes, de Cambrai ou de Tournai, les paisibles bourgeois de Lillefort n'ont rien de commun avec ces ribauds déguenillés qui malme-

1. Cet épisode de la *Chanson de Godefroi* nous révèle un singulier mode de divination, usité au XIIe siècle. C'est sur une épaule de mouton que la comtesse de Boulogne lit l'avenir de sa race :

> La dame a pris l'espaule, qui moult sot de clergie,
> .....
> D'espaulier savoit toute la mestriie
> A .I. coutiel le rase tant que l'ot atenrie,
> Puis si vint al solel qui luist et reflanbie.
> Ele esgarde en l'espaule et si i estudie.....
>
> (786, f° 136 verso.)

Cette superstition est signalée par Ducange au mot *Spacilia*, mais sans qu'il indique le sens de ce mot.

Quia in volatu et garritu avium, in spacilibus vel ossibus animalium, in verbis seu responsis fatidicis, quorumdam qui vulgariter divini et divinæ vocantur. (*Statuta Ecclesiæ Auxitanæ manuscripta.*) Ducange, t. VI, p. 311, voce *Spacilia*.

naient si fort les Sarrasins et qui n'obéissaient guère aux barons. Les petits-fils des Tafurs vivent en bonne intelligence avec leurs seigneurs ; ils paient régulièrement les taxes, ils hébergent volontiers les pèlerins que l'intendant du baron leur envoie à loger, on sent qu'on est entré dans cette ère de calme et de prospérité qui suivit la naissance tumultueuse des libertés communales et qui précéda le réveil démocratique du XIVe siècle.

Les serfs eux-mêmes semblent se résigner assez gaîment à leur condition. L'auteur de la première version du *Chevalier au Cygne* nous introduit avec son héroïne, la jeune fille au collier d'or, dans un ménage de paysans, où elle vient s'offrir comme servante, d'après le conseil de l'ermite, son père adoptif. Cette chaumière ne ressemble nullement à ces effroyables tanières où on se représente volontiers entassés pêle-mêle avec le bétail, les serfs du XIIe et du XIIIe siècle. Tout y respire l'aisance et le bonheur domestique. Les devoirs de l'hospitalité y sont largement pratiqués et si on refuse les services de l'inconnue, c'est parce qu'elle est trop jeune pour supporter les rudes travaux des champs, et parce qu'Euroine, la femme du campagnard, aussi jalouse de ses priviléges maternels que la châtelaine Ida ne veut confier son enfant à personne :

> Il n'a en tot cest siècle, arme nule vivant
> Qui je creïsse mie à garder mon enfant.
>
> (12,558, f° 14 recto.)

Le serf est dévoué corps et âme à son seigneur, dévoué jusqu'à la mort et quelquefois jusqu'au crime. Malquerré, ou Maucaire, n'hésite pas, sur l'ordre de sa maîtresse Matabrune, à se faire voleur et faux témoin. Il dérobe aux six jumeaux les chaînes d'argent qui leur servent de talisman,

et porte contre la reine Béatrix une accusation odieuse, qui l'aurait conduite au bûcher, sans l'intervention d'Elyas, et qu'il soutiendra jusqu'au bout, plutôt que de trahir sa maîtresse. Cependant le dévouement n'étouffe pas toujours la voix de la conscience : un autre serviteur de Matabrune osera lui désobéir pour sauver les enfants qu'il est chargé de faire périr, et le ciel l'en récompensera par un miracle. Matabrune, après avoir découvert sa généreuse désobéissance, lui avait fait crever les yeux : Elyas lui rendra la vue, le comblera de richesses et lui donnera la liberté.

De son côté, le seigneur traite avec bienveillance les serfs de son domaine ; il veille à leur sécurité, les défend contre le brigandage, pourvoit aux besoins des pauvres et des orphelins. Chaque matin, le roi Lothaire fait distribuer par son sénéchal d'abondantes aumônes, et son successeur Elyas imitera son exemple. L'ennemi du serf, ce n'est pas le seigneur, c'est l'intendant, le *parchonnier,* comme l'appellent nos manuscrits. C'est lui qui rançonne le paysan, qui trouve moyen de lui dérober son bétail, de lui imposer double corvée et double taille. Le baron pillait, l'intendant escroque : à la violence a succédé la ruse, au vol armé qui marchait au grand jour le larcin qui se cache dans l'ombre. Le brigandage a dégénéré depuis qu'il est tombé en roture.

V

Nous avons vu dans la *Chanson d'Antioche* et dans celle de *Jérusalem* le clergé prenant sa part des fatigues et des dangers de la guerre sainte : nous le retrouvons ici paisible, entouré d'honneurs et de respects, mêlé à la société féodale, mais pour apaiser les passions violentes et pour intervenir, au nom de l'Eglise, dans toutes les circonstances solennelles de la vie du baron chrétien. Le prêtre paraît non moins in-

fluent qu'à l'époque de la première croisade et plus soucieux de sa dignité personnelle; au temps de Richard le Pèlerin, pas un moine, pas un clerc n'eût refusé sa part du butin conquis sur les infidèles : un demi-siècle plus tard, un des héros de Graindor, l'évêque de Forois ou l'abbé de Fécamp, déclare qu'il n'acceptera pas la dîme des dépouilles trouvées dans le repaire du serpent Sathanas :

Mais l'abes de Fescans, li bons clers enseigniés
N'en vaut ainc nient prendre, ne li altres clergiés,
Ains lor dist et deffent : « Onques rien n'en bailliés. »
Li pluisor respondirent : « De folie plaidiés,
« Fols ert qui l'i laira, quant ci est gaaigniés! »
(12,558, f° 130 verso.)

L'esprit de révolte contre l'autorité ecclésiastique, qui agite depuis longtemps les provinces méridionales n'a pas encore pénétré dans celles du nord : on ne discute pas les enseignements de l'Eglise; il semble même que la ferveur extérieure, l'observation des pratiques religieuses, tiennent plus de place dans la vie du chevalier à la fin qu'au commencement du XIIe siècle. Elyas, Eustache de Boulogne, Godefroi sont des modèles de piété : ils assistent aux offices avec la dévotion la plus exemplaire; ils choisissent pour parrains de leurs enfants des évêques ou des abbés; ils comblent de largesses les églises et les monastères; ils fondent des abbayes, et, quand leur rôle actif est terminé, ils se retirent eux-mêmes dans un couvent pour y finir leur vie dans la pénitence et dans la prière. Mais cette foi qui se répand ainsi en œuvres pieuses, est en même temps moins naïve et moins spontanée; elle prie davantage, elle agit moins. Le baron entendra plus souvent et plus dévotement la messe : il ne dira plus à l'évêque de ménager l'eau bénite pour ne pas mouiller son beau casque luisant et son haubert bien fourbi;

mais il hésitera peut-être à endosser ce haubert pour aller combattre les Sarrasins et sauver Jérusalem. On sent que ce fanatisme héroïque qui poussait les premiers croisés à la délivrance du Saint-Sépulcre, cette haine ardente qui les animait contre les ennemis du nom chrétien se refroidissent peu à peu : les fictions mêmes des trouvères trahissent, avec une naïveté inconsciente, cet adoucissement des mœurs et cet énervement de la foi.

Chez Richard le Pèlerin, la haine du musulman est encore dans toute sa vigueur. On ne s'épargne pas, on tue sans pitié, on meurt sans faiblesse. Quand les Tafurs, au siége d'Antioche, déterrent les cadavres des Turcs, les font rôtir et se mettent à les dévorer, le trouvère n'a pas un mot de blâme pour cet acte sauvage ; il en décrit complaisamment toutes les horreurs ; il est indifférent, presque plaisant.

Par Dieu, disent les ribauds, c'est carême prenant,
Mieux vaut que chair de porc et que jambon a l'huile :
Damné soit qui mourra, tant qu'il en ait assez.

Et quand Godefroi aborde le roi des Tafurs,

Par Dieu, dit celui-ci, je me suis bien régalé,
Et si j'avais à boire, le manger ne manque pas.
Vous en aurez, sire roi, répond le duc.

Et il fait distribuer du vin aux ribauds et à leur chef.

Dans la *Chanson de Jérusalem* chrétiens et musulmans se détestent encore, mais ils commencent à s'estimer ; les croisés n'ont pu méconnaître chez leurs adversaires deux vertus, la loyauté et la bravoure, qui, malgré eux, leur imposent le respect. Aussi quand le plus brave et le plus loyal des Sarrasins, Cornumarant, tombe sur le champ de bataille d'Ascalon, le diable qui a emporté les corps des autres Musulmans n'ose toucher au sien, et ce sont les chrétiens qui se chargent de

ses funérailles. Qui sait si la pensée du trouvère n'allait pas plus loin, et si à ses yeux la justice divine n'avait pas pardonné à cet intrépide ennemi? Les auteurs du roman de *Godefroi* et du poëme des *Chétifs* ont fait un pas de plus. Les chrétiens sont déjà à demi réconciliés avec ceux que les premiers poëmes de la croisade nous montraient comme leurs adversaires les plus implacables. On continue, il est vrai, à s'entr'égorger, mais en gentilshommes et suivant les règles de la courtoisie chevaleresque. Cornumarant et Godefroi s'asseyent à la même table et se tendent la main, tout en se promettant de se retrouver sur le champ de bataille. Corbaran confie au bras d'un prisonnier chrétien la défense de son honneur et lui témoigne sa reconnaissance en délivrant ses compagnons et en les comblant de richesses. Le soudan lui-même fait assaut de générosité avec l'émir d'Oliferne. Harpin de Bourges, Richard de Caumont, l'évêque de Forois sont traités à sa cour avec les mêmes égards que les plus puissants émirs. Il semble que les trouvères, à force de vivre avec leurs héros musulmans dont la tradition a consacré le nom, comme celui des héros chrétiens de la croisade, se soient pris pour eux d'une secrète sympathie, et ne puissent se résoudre à les livrer pour jamais à la haine du monde chrétien et à la damnation éternelle. Quelques années de plus, et nous verrons Corbaran recevoir le baptême et la vieille Calabre elle-même prendre le voile et terminer sa vie dans un couvent!

Il faut bien avouer que ces conversions furent rares et qu'on n'en trouve guère d'exemple que dans les romans; mais il n'en est pas de même du changement qui s'opérait peu à peu dans les relations entre les chrétiens et les Musulmans. Au siége de Saint-Jean-d'Acre, en 1192, on avait vu Sarrasins et croisés, joûter à armes courtoises, sous les yeux des dames, et danser pêle-mêle au son du tambour arabe et

de la violé française. On racontait en Occident que Saladin, le conquérant de Jérusalem, avait demandé l'ordre de la chevalerie à son prisonnier Hugues de Tibériade. Les trouvères n'étaient que l'écho des traditions et des sentiments de leur époque. Etait-il plus extraordinaire de voir Corbaran chrétien que Saladin chevalier?

VI

En même temps que les ardeurs guerrières du monde féodal s'apaisent lentement, que le rôle de la femme s'agrandit dans une société moins grossière et plus tranquille, qu'à la religion de l'action succède la religion de la prière, que l'horreur du musulman s'efface par degrés, un élément nouveau a fait invasion dans la poésie.

L'épopée héroïque de la première partie du XIIe siècle n'avait connu d'autre merveilleux que le merveilleux chrétien. Jésus-Christ apparaît à Pierre l'Ermite dans l'église du Saint-Sépulcre, les anges et les saints combattent dans les rangs des croisés sous les murs d'Antioche et à l'assaut de Jérusalem; c'est le miracle et non la féerie, le surnaturel et non le fabuleux. Mais depuis que les trouvères normands et champenois ont ressuscité les vieilles légendes celtiques endormies au fond de la Bretagne et de la Cambrie, comme le roi Arthur dans l'île sainte d'Avallon, tout un monde fantastique de nains et de géants, de fées, d'enchanteurs et de sorcières, a fait irruption dans l'épopée française. Les trouvères de l'ancienne école ont beau réclamer contre le triomphe de la fable, ils ont beau se poser en gardiens de la tradition et en champions de la vérité, ils ont beau s'écrier :

Signour, or ascoutés por Dieu l'espéritable,
Que Jhésus vous garise del engien au diable!
Teus i a ki vous cantent de la reonde table,

Des mantiaus engoulés[1] de samis et de sable (*zibeline*);
Mais jou ne vous voel dire ne mencogne, ne fable.
Ains vous dirai cançon qui n'est mie corsable[2],
Quar, ele est en l'estore, c'est cose véritable.
En escrit le fist mettre la bone dame Orable[3],
Qui mout fu preus et sage, cortoise et amiable,
Dedens les murs d'Orenges, la fort cité mirable.
(786, f° 92 recto.)

Vaines protestations qui n'empêchent pas le merveilleux des romans de la *Table-ronde* de se glisser dans ces poëmes édifiants où tout est *vérité et saintisme sermon*. Les sept enfants de Béatrix ou d'Elioxe, avec leurs talismans et leurs métamorphoses, le mystérieux Elyas traîné par un cygne dans sa barque sans pilote et sans voile, n'appartiennent-ils pas au monde des chimères aussi bien que les héros de Chrétien de Troyes? Les animaux fantastiques du poëme des *Chétifs*, les loups, les singes, les serpents enchantés ne valent-ils pas les monstres évoqués par l'imagination des trouvères bretons? C'en est fait de la vieille chanson de gestes. Ceux-mêmes qui se prétendent les héritiers de la tradition épique sacrifient sur les autels des nouveaux dieux et subissent l'empire de la mode. Arthur a détrôné Charlemagne, Lancelot du Lac a supplanté Roland.

1. *Engoulés*, garnis dans la partie qui portait le nom de *goule* ou collet, de samis (velours) et de zibeline.
2. *Corsable* (de *cursus*) qui a cours, commun, ordinaire.
3. Cette bonne dame Orable est la princesse d'Orange, celle qui épousa, après s'être convertie au christianisme, Guillaume au Court Nez.

TROISIÈME PARTIE

LA DÉCADENCE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE TRADUCTION EN PROSE. — TROISIÈME VERSION DU CHEVALIER AU CYGNE. — SECONDE VERSION DES CONTINUATEURS DES POÈMES DE LA CROISADE.

I

Au douzième siècle, chansons de gestes et romans avaient été composés non pour des lecteurs, mais pour des auditeurs. C'étaient les jongleurs qui allaient de ville en ville et de château en château, colportant les œuvres des trouvères et récitant sur une sorte de mélopée rhythmée soit des poëmes entiers, soit les fragments qu'ils jugeaient les plus intéressants. De là ces interruptions, ces répétitions, ces fréquents appels au silence ou à la générosité de l'auditoire qui se retrouvent dans tous les poëmes de cette époque.

Vers le commencement du XIIIe siècle, les anciennes habitudes se modifient peu à peu : le goût de la lecture se répand, les copistes sont plus nombreux, les manuscrits moins rares et moins chers. Les longues tirades monorimes, quand elles ne sont plus soutenues par la musique et par la déclamation, commencent à paraître lourdes et monotones. Les romans sans cesse grossis de nouveaux épisodes

prennent des proportions capables d'épouvanter les lecteurs les plus intrépides : enfin les premières chroniques en langue vulgaire et les traductions des chroniques latines font aux récits des jongleurs une redoutable concurrence.

Cependant on ne pouvait rompre tout d'un coup avec des traditions longtemps populaires. Les personnages des romans et des chansons de gestes étaient d'anciens amis qu'on ne voulait pas abandonner, mais qui commençaient à ressentir les atteintes de la vieillesse : leurs longs discours, leurs histoires interminables contrastaient avec l'allure plus vive des jeunes chroniques en prose. On essaya pour la seconde fois de les rajeunir et de les habiller à la mode du jour.

Dès la première moitié du XIIIe siècle, il se forma une seconde école de rénovateurs qui s'attachèrent à abréger et à traduire en prose les romans et les chansons de gestes du XIe et XIIe. Les poëmes du cycle de la croisade n'échappèrent pas à la loi commune.

La plus ancienne traduction qui nous soit parvenue est celle du manuscrit n° 781 (fonds français) de la bibliothèque nationale (ancien 7,188[5]). Le manuscrit est du XIIIe siècle. Il renferme la traduction abrégée de la *Légende du Chevalier au Cygne,* et de *Godefroi de Bouillon,* de la *Chanson d'Antioche,* du poëme des *Chétifs* et de la *Chanson de Jérusalem.* Cette traduction anonyme se termine ainsi : « Après orés coment Acre et Sur et Tabarie fu prinse et coment li temples fu estorés et li hospitaus, et coment Harpins de Borges se donna au temple pour nostre Seigneur servir. » Au feuillet 63 commence une leçon de la chronique d'Ernoul, presque entièrement conforme au texte publié par M. de Mas-Latrie dans la collection de la Société de l'*Histoire de France.* Le volume se termine par la transcription du début de la chronique de Bernard le Trésorier, et par une longue

prophétie qui annonce la croisade de saint Louis et la prise de Damiette.

Cette compilation assez bizarre et à laquelle le traducteur fut probablement étranger, est peut-être un des premiers essais de ces recueils de chroniques françaises sur les croisades si connus au XIIIe et au XIVe siècle, sous le nom de *Livre du Conquest, Livres des passages d'Outre-Mer, Histoires d'Heracles,* etc., et dont la base est ordinairement la traduction française de Guillaume de Tyr, suivie de la chronique d'Ernoul. Elle semble à peu près contemporaine de la première croisade de saint Louis qui provoqua une recrudescence d'enthousiasme religieux et réveilla le souvenir des guerres d'outre-mer. La traduction qui en fait partie serait donc antérieure de quelques années et aurait été composée entre 1220 et 1240.

Le traducteur paraît avoir eu sous les yeux non pas la version du manuscrit n° 12,558, comme l'indique une note ajoutée par une main moderne sur le premier feuillet, mais celle du n° 1621 [1] qu'il suit exactement, surtout dans le roman d'*Elyas* et dans celui de *Godefroi*. Nous n'avons constaté dans cette première partie que deux suppressions de quelque importance : celle de la captivité d'Elyas dans le château d'Agolant, frère de Matabrune, épisode assez vulgaire et qui ne se lie pas étroitement au sujet ; et celle de la dernière partie de la prophétie de Calabre où Philippe Auguste est sévèrement traité, et où le trouvère annonce les brillantes destinées d'un descendant de Renaud de Dammartin et d'Ida de Boulogne. Si on en juge par le dialecte, le traducteur était français : il écrivait après la

1. Les noms seuls que le traducteur donne à ses héros suffiraient à le prouver. Ceux d'Oriant, roi de Lillefort, de sa femme Béatrix, de sa mère Matabrune, celui même d'Elyas ne se trouvent pas dans la version du n° 12,558.

bataille de Bouvines et après la mort d'Ida (1216) qui n'avait laissé qu'une fille mariée à Philippe Hurepel frère de Louis VIII. On comprend qu'il n'ait pas jugé à propos de reproduire des prédictions que l'événement n'avait pas réalisées, ou des allusions blessantes pour la mémoire du roi de France.

La traduction de la partie historique du cycle de la croisade est beaucoup moins fidèle et beaucoup moins complète. On y chercherait vainement la trace du séjour des croisés à Constantinople et de leurs démêlés avec Alexis, des exploits de Raimbaud Creton, du dévouement de Renaud Porquet.

La branche entière des *Chétifs* est réduite à quelques pages (f° 35-43) ; les descriptions d'armes et de batailles, les détails de mœurs, la peinture des caractères disparaissent sous la morne uniformité de la chronique : c'est l'ombre inanimée d'une œuvre vivante.

II

Malgré la faveur qui commençait à s'attacher à la prose, et les premiers essais de traduction, la verve des trouvères n'était pas encore épuisée et les jongleurs ne se tenaient pas pour vaincus.

Le traducteur lui-même semblait s'excuser de sa hardiesse en avouant que la rime était *molt bele et plaisante*[1], et en lui reprochant seulement d'être un peu longue. Moins d'un siècle plus tard, les traducteurs disaient : « Plus est le langage plaisant prose que rime[2], » et le public était de leur avis.

1. Voir plus haut, page 12.
2. Traduction manuscrite d'Aimeri de Beaulande citée par M. L. Gautier, *Epopées françaises*, t. Ier, p. 484.

Ce fut peut-être l'apparition de la version en prose qui provoqua de la part des trouvères wallons un effort pour ranimer la vogue de la légende du *Chevalier au Cygne* et pour réveiller l'attention publique en imaginant de nouvelles aventures inconnues à leurs devanciers.

Quatre manuscrits, les numéros 786, 795, 12,569 de la Bibliothèque nationale, et le numéro 165 de l'Arsenal nous ont conservé une troisième version rimée du *Chevalier au Cygne* qui doit avoir été composée dans la seconde moitié du XIIIe siècle et qui se distingue des deux précédentes par l'addition d'une nouvelle branche, très-inférieure du reste aux autres parties de la légende.

Les deux premières versions avaient jeté un voile sur la destinée du héros. Nul ne sut jamais, disaient-elles, où la barque l'emporta. Elyas et son guide, comme deux êtres d'une nature supérieure, un moment mêlés à la vie réelle, étaient rentrés dans le domaine du fantastique et de l'inconnu. Ce vague dénoûment, un des attraits et une des habiletés de la légende, laissait le champ libre à tous les caprices de l'imagination et piquait la curiosité sans la satisfaire. Les nouveaux trouvères sont mieux informés.

Li cisnes s'en ala moult efforciement :
Là où ala dirai et con (*comment*) fait ierement.
Aucun si dient puis nel vit-on noient,
Mais se feme le vist et se fille ensement (*mêmement*) ;
Par Ponchon les manda, je vous di vraiement,
Si comme vous osrés, se j'ai de vostre argent.

dit le numéro 12,569 (f° 49). Le n° 795, plus précis encore, cite ses autorités.

Souvent, dit-il, en ont chanté *Cil jougleor breton,* mais ils ne savaient que la moitié de l'histoire :

Car ainc par jogleor ne fu li vers oïs,
Mais je le vos dirai, si com dist li escris,

El roulle à Sainteron où fu trovés jadis.
Uns moines le trouva ki en rime l'a mis.
(F° 50.)

Maladroite révélation qui enlève à l'aïeul des Bouillon une partie de son prestige!

Au lieu de retourner au pays des chimères, Elyas, d'après la nouvelle version, revient prosaïquement à Lillefort. Sa mère le reconnaît à la croix de son écu qui sur *le blanc rougie*. Toute la population accourt, mais au moment où le Chevalier va débarquer, un ange vêtu de bleu et de blanc apparaît sur les flots porté par une galère blanche. Il remet dans le bec du cygne, un *bref scellé,* et dès que celui-ci l'a porté à Elyas, la vision s'évanouit.

Elyas, à qui ses aventures n'ont pas permis sans doute d'être aussi bon clerc que le sera sa fille Ida, donne le bref à son chapelain : la lettre miraculeuse annonce au chevalier que son frère le cygne reprendra la forme humaine, dès qu'on lui aura rendu sa chaîne enterrée dans les souterrains du château de Monbruiant.

Le talisman est en effet retrouvé après des aventures aussi multipliées qu'insignifiantes par un des frères d'Elyas. L'évêque de Lillefort célèbre une messe solennelle, et au moment de l'élévation, le cygne qui assiste à l'office divin est tout à coup transformé en un jeune et beau chevalier.

Elyas ne tarde pas à succéder à son père et promet son héritage au frère qu'un miracle vient de lui rendre. Il gouverne en bon roi et en chrétien fervent, dotant richement les monastères et faisant justice à tous. Mais il n'a pas oublié la duchesse de Bouillon et sa fille Ida : le souvenir du bonheur qui n'est plus jette une ombre sur sa vie : il aime la solitude, la chasse, les longues courses dans les bois.

Un jour, en parcourant ses états, il découvre un site solitaire qui lui rappelle la forêt d'Ardenne et le pays de Bouil-

lon. Il donne à ce canton désert le nom d'Ardenne, y fait construire un château, image exacte de celui de Bouillon, y fonde une abbaye qu'il appelle Sainteron et dont le premier abbé sera l'ermite qui l'a sauvé et nourri dans son enfance. Lui-même, au bout de quelques années, abandonne le royaume à son frère et se retire dans ce monastère où il veut passer le reste de sa vie toujours attristée par le souvenir de celles qu'il a dû quitter.

Du pays fantastique de Lillefort, l'auteur de cette nouvelle légende nous transporte brusquement dans le véritable duché de Bouillon.

Ponce, un des plus fidèles serviteurs du Chevalier au Cygne, et l'abbé Gérard de Saint-Trond vont partir pour la Terre-Sainte avec une nombreuse troupe de pèlerins. Ils traversent l'Italie, visitent à Rome le tombeau des Apôtres, reçoivent l'absolution du pape et arrivent par mer à Saint-Jean-d'Acre. Parvenus aux portes de Jérusalem, ils refusent le tribut qu'exigent les infidèles; mais enveloppés par toute une armée, ils succombent sous le nombre : on les charge de chaînes, on les entraîne, on va les mettre à mort quand Cornumarant, fils du roi de Jérusalem, frappé de leur courage, les délivre, les recueille dans son palais, et leur permet de visiter librement les Lieux Saints pendant un mois.

Ils s'embarquent à l'expiration de ce délai, et se dirigent vers Brindes, mais un ouragan terrible fond sur eux, presque en vue du port. Pendant deux mois ils errent au gré des vents et des flots sans pouvoir toucher le rivage : ils aperçoivent enfin une ville inconnue. Le son des cloches, la vue d'une église les rassurent, ils sont du moins en pays chrétien.

Mais quel n'est pas leur étonnement quand des pêcheurs leur apprennent que ce canton porte le nom d'Ardenne, et

quand ils reconnaissent de loin le château de Bouillon ! Une entrevue avec Elyas, qui a entendu parler de ces étrangers, et qui les reconnaît aussitôt, leur explique tout le mystère. Les pèlerins reçoivent la mission d'annoncer à Béatrix et à Ida qu'il les attend et qu'il veut les revoir avant sa mort : car il sait que ses jours sont comptés.

La duchesse, avertie du reste par un songe, s'empresse de partir avec sa fille, sous la conduite de Ponce, elle retrouve son époux ; mais il faut bientôt se séparer de nouveau et cette fois la séparation sera éternelle : le Chevalier au Cygne annonce à sa femme qu'il mourra peu de temps après son départ. En faisant ses adieux à sa fille, il lui donne, pour les transmettre à ses enfants, son cor, son épée et son écu [1], et il prédit à Ida qu'elle aura trois fils, réservés tous les trois à de brillantes destinées.

Cette dernière branche de la légende du *Chevalier au Cygne* ne paraît pas avoir joui d'une popularité égale à celle qu'avaient conquise les branches plus anciennes.

Dès la première moitié du XIIIe siècle, le poëme des *Chétifs*, consulté par les traducteurs des chroniques de Saint-Denis et par Albéric de Trois-Fontaines, cité avec honneur par les trouvères contemporains, passait à l'état de document historique. Les deux premières versions des romans du *Chevalier au Cygne* abrégées par les trouvères français (Herbert dans le *Dolopathos* [2]) analysées par Philippe Mouskés [3], citées avec plus ou moins de confiance par la plupart des chroniqueurs flamands du XIIIe et du XIVe siècles, depuis l'annaliste

1. Voir plus loin la légende du *Lohengrin* chez Wolfram d'Eschenbach.

2. Le *Dolopathos* a été publié à Paris, en 1856, par MM. Brunet et A. de Montaiglon. Herbert avait sous les yeux la première version, celle du n° 12,558.

3. La *Chronique rimée* de Philippe Mouskés a été publiée par M. de Reiffenberg dans la collection des *Chroniques belges*.

de l'abbaye de Brogne [1], jusqu'à Adrien van Maerlant [2] et à Jean le Klerk [3], auteur des *Gestes des ducs de Brabant*, étaient aussi connues que les romans les plus fameux du cycle de Charlemagne ou de la Table-Ronde. La troisième version paraît au contraire ignorée ou dédaignée, et nous n'avons trouvé dans aucun auteur contemporain la moindre allusion à l'épisode que nous venons d'analyser. Avouons que c'était justice. Ce fruit tardif d'une verve épuisée ne méritait pas un meilleur sort.

III

Les continuateurs du cycle de la croisade, comprirent qu'ils n'avaient plus rien à demander à la légende du *Chevalier au Cygne*, et jusqu'à la fin du XIIIe siècle leurs efforts se concentrèrent sur un sujet nouveau ou à peine effleuré par leurs devanciers, les exploits de Godefroi de Bouillon, après son avénement au trône de Jérusalem, et ceux de ses premiers successeurs qui appartenaient comme lui à cette famille consacrée par l'histoire et par la tradition poétique.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il existait déjà vers le commencement du XIIIe siècle et antérieurement à la traduction en prose, un poëme sur la conquête de la Terre-

1. In ipso (Manasse) vivebat virtus atavorum, præcipue illius præclarissimi, cui Cygnus in Rheno nauclerus exstitit, applicans ad portum Moguntiæ, cujus eloquentia, armis et industria, nobilis Lotharingiorum matrona, cum unica filia sua restituta est...., etc. (*Chronique de l'abbaye de Brogne*, an. 1211, publiée dans la collection des *Chroniques belges*.) Le Manassès dont il est question dans ce passage était le fils de Conon de Montaigu et d'une sœur de Godefroi de Bouillon. Le chroniqueur de l'abbaye de Brogne ne paraît avoir connu que la première version du *Chevalier au Cygne*.

2. Adrien Van Maerlant qui écrivait au XIIIe siècle fait allusion dans son *Miroir historique* à la tradition fabuleuse du *Chevalier au Cygne*.

3. Jean le Klerk, auteur des *Gestes des ducs de Brabant* (1318) (Brabantische Yeesten) dont le texte flamand a été publié dans la collection des *Chroniques belges* (t. Ier), nomme Elyas, Matabrune et Oriant; il connaissait la seconde version des romans du *Chevalier au Cygne*.

Sainte dont le texte est perdu, et qui commençait à la bataille d'Ascalon pour finir à la fondation de l'ordre du Temple. Ce fut sur cet épilogue de l'histoire de la croisade que s'exerça l'imagination des trouvères de la seconde moitié du XIIIe siècle.

Il nous reste de cette continuation des poëmes de la croisade deux leçons qui ne diffèrent que par quelques variantes : celle du manuscrit de l'Arsenal (165, Belles-Lettres) et celle du n° 12,569 de la Bibliothèque nationale. La première antérieure à 1268 s'interrompt avant la prise de Saint-Jean-d'Acre par les chrétiens : la seconde plus récente et qui doit appartenir aux dernières années du XIIIe siècle, se termine avant la prise de Jérusalem par Saladin.

Les auteurs des deux leçons ne se sont pas contentés de poursuivre l'histoire de la croisade au delà du terme où s'étaient arrêtés leurs devanciers, ils ont remanié le cycle tout entier, retranchant d'un côté pour ajouter de l'autre et abrégeant les branches les plus anciennes pour faire place à des branches nouvelles.

Le manuscrit de l'Arsenal a essayé de fondre les trois versions du *Chevalier au Cygne* et de la *Chanson de Godefroi*. Nous y retrouvons, comme dans la première (n° 12,558), la rencontre d'Elioxe (Elyousse) dans la forêt avec son futur époux, la guerre du roi de Lillefort contre le païen Gadroces, la prise d'Artage, etc..., que les auteurs de la seconde version avaient jugé à propos de supprimer ; en revanche l'auteur de ce remaniement emprunte à la seconde rédaction le récit du duel d'Elyas avec Mauquairt (Malquarré ou Malquerre des autres manuscrits), de la révolte de Matabrune et de la captivité d'Elyas dans le château d'Agoulant, et à la troisième, l'histoire de son retour à Lillefort et de sa dernière entrevue avec sa femme et sa fille.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale[1] est à peu près conforme dans cette première partie aux nos 786 et 795; il supprime seulement un épisode également omis par le manuscrit de l'Arsenal et qui ne pouvait avoir d'intérêt que pour les Boulonnais : le récit du séjour d'Eustache à la cour d'Angleterre et de ses exploits contre le comte de Montreuil (nos 1621, 786 et 795).

Les suppressions sont plus importantes dans les branches historiques du cycle de la croisade. Le début de la *Chanson d'Antioche*, les querelles des croisés avec l'empereur Alexis[2], la bataille de Gorgoni, la marche à travers l'Asie-Mineure, de nombreux épisodes de la *Chanson de Jérusalem* et une bonne partie du poëme des *Chétifs*, ont été sacrifiés par les anteurs de la nouvelle rédaction. Toutefois, ce qu'ils ont omis est loin de compenser ce qu'ils ont ajouté.

La nouvelle branche commence après la bataille d'Ascalon, au moment où le soudan vient de se réfugier à Saint-Jean-d'Acre, et où les chrétiens de retour à Jérusalem se disposent à partager le butin.

1. Les deux manuscrits ont reproduit la prophétie de Calabre, mais ils s'arrêtent, comme les nos 786 et 795, en 1149, au siége de Satalie. Ils annoncent également la naissance d'un héritier du Chevalier au Cygne qui fera la conquête de La Mecque et qui renversera le tombeau de Mahomet; mais les copistes ne comprennent plus l'allusion au mariage de Marie l'abbesse avec Mathieu d'Alsace, et à celui d'Ida avec Renaud de Dammartin; aussi le manuscrit de l'Arsenal tout en reproduisant à peu près le texte du no 786 substitue à un vers important, que le copiste n'a pas su lire, un véritable non-sens.

Iert trovée une dame à nouveaus généraus (au lieu de *o nonnains généraus*).

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale se tire plus facilement de cette difficulté, il supprime ce qui l'embarrasse.

Del linage le cisne qui tant par ert loiaus,
De l'une de ces flors naistera uns vassaus..... etc.
(12,569, f° 68.)

2. Le manuscrit de l'Arsenal ne cite pas le nom de Graindor également mois par le no 12,569 : il transforme Richard le Pèlerin en Guicars le Pèlerin (f° 142 recto, colonne 2) et substitue le nom de Wistace (Eustache) à

Segnour des Sarrasins vous lairai ci ester.
Puisqu'il sont vaincu, on n'en doit plus parler,
Si dirai des François comment il ont ouvré.
Asrière en sont venu en le bone cité,
Là ont François l'eschek[1], et dit et devisé.
(12,569, f° 215 verso.)

Après le partage des dépouilles, Godefroi demande aux barons quels sont ceux qui l'aideront à défendre le nouveau royaume chrétien. Raimond de Saint-Gilles, Boémond, Tancrède, Harpin de Bourges, Jehan d'Alis, le roi des Tafurs, l'évêque de Forois, l'abbé de Fécamp, s'engagent à rester en Palestine; les autres font leurs préparatifs de départ.

Cependant la nouvelle de la victoire d'Ascalon s'est répandue en Syrie. En apprenant ce nouvel échec des sectateurs de Mahomet, Corbaran d'Oliferne, que le poëme des *Chétifs* nous montre déjà presque brouillé avec le soudan et réconcilié avec les chrétiens, se décide à abjurer.

Malgré les malédictions de sa mère Calabre, qu'il fait emprisonner, il se rend à Jérusalem avec les deux rois de Nubie, ses parents, s'y fait baptiser par l'évêque de Mautran, et de retour à Oliferne, convertit tous ses sujets en annonçant qu'il fera couper la tête à ceux qui refuseraient de l'imiter. Calabre échappe à cette alternative en s'évadant de prison et en se réfugiant auprès du soudan qui lui fait épouser le prince de Damas, avec le royaume d'Oliferne pour dot.

Furieux de la défection de Corbaran, le soudan réunit une nouvelle armée et marche sur Oliferne. Harpin de Bourges qui a accompagné Corbaran réussit à sauver la place, mais le roi d'Oliferne trop faible pour tenir la cam-

celui d'Estatin partout où ce dernier se rencontre dans les autres manuscrits.

1. *Eschek, eschac*, butin (*schâh*, en ancien haut-allemand).

pagne, mande en toute hâte, sa sœur, la reine d'Alénie, suivant le n° 12,569, ou de Rousie, suivant le n° 165 (Arsenal), ses alliés de Nubie et les chrétiens de Jérusalem. Godefroi arrive à temps pour délivrer Oliferne, y laisse Jehan d'Alis à qui Corbaran confie la défense de la ville et charge Harpin de Bourges de veiller sur l'Arménie et le royaume d'Aubefort. C'est alors, suivant la version du n° 165, que pour resserrer ses liens avec son nouvel allié, Godefroi épouse la sœur de Corbaran, Florence (n° 165), ou Matroine (n° 125,569); mariage un peu moins extraordinaire, mais tout aussi historique que celui de la vieille Calabre.

Ce récit qui remplit sept feuillets dans le n° 12,569 et dix dans le n° 165 formait une première branche ou un premier chant que l'on désignait sous le nom de *Chrétienté du roi Corbaran*[1].

Une seconde branche était consacrée à chanter les exploits de Godefroi et des barons chrétiens devant Saint-Jean-d'Acre et la prise de cette ville.

Ensi com li haut home de toute la contrée
Orent toute lor ost et soumonse et mandée,
Et alèrent a Acre la fort cité loée.
Par la vertu de Deu et la Vierge honerée,
Fu la gens Sarrasine desconfite et matée.
François prisent la vile qui tant ert renomée,
Iluec prisent Calabre le fort vielle diervée;
Si l'ont roi Corbarant cargie (*confiée, remise*) et délivrée,
Et cil en a no gent durement merciée;

1. Le manuscrit 12,569, se termine par la mention suivante : C'est de Godefroi de Buillon, de le premiere conqueste ki onques fust outre mer et c'en i a plus k'es livre c'on truist. Car c'est li prise d'Acre et de Nike, et de Césaire et de Barut, d'Andioce, de Jérusalem, d'Oliferne, d'Aubefort et d'Arménie : *li crestientés de Corbarant d'Oliferne,* et des deux rois de Nubie et de tous leur roiaumes; et du mariage Godefroi de Buillon ki eut le sereur Corbarant, reine d'Alénie; et du patriarche premier ki fu en Jhersalem ki empuisonna Godefroi pour les reliques qu'il envoia à Bouloigne (*et alent ?*) et a tant de roi en roi ke se combatirent à Salehadin.

Puis l'ot rois Corbarans batisié et levée (*lavée*)
Et apriès le rendi, s'en fi nonne velée.
(165, Arsenal, f° 242.)

Le manuscrit de l'*Arsenal* s'arrête après ces derniers vers et nous n'avons plus désormais qu'une seule des deux versions, celle du n° 12,569 dont le dénoûment comme nous le verrons plus loin, n'est pas conforme à celui qu'annonce l'autre manuscrit.

IV

Le texte unique commence au folio 122 (verso) par ces deux vers qui servent de préambule à la seconde branche :

Or commence cançons bien faite et avenans
D'amours et de batailles, de fiers assaus pesans.

Vainqueurs à Oliferne, les chrétiens viennent mettre le siége devant Acre. Robert de Normandie, Hugues de Vermandois, Raimond de Saint-Gilles, Tancrède, Boémond, Etienne d'Albemarle, Baudouin du Bourg, le roi des Tafurs accompagnent Godefroi de Bouillon. Les assiégés sous la conduite de Dodekin de Damas attaquent les lignes des chrétiens : une bataille sanglante s'engage. Robert de Normandie est blessé, Etienne d'Albemarle est tué ; mais l'arrivée de Corbaran décide la victoire et les Musulmans coupés de la place se dispersent de toutes parts.

En poursuivant Dodekin qui essaie de se réfugier à Césarée, Tancrède rencontre un convoi que l'émir de cette ville conduisait à Acre. Il massacre l'escorte, fait l'émir prisonnier et ne lui rend la liberté qu'après l'avoir forcé à lui livrer Césarée. Dodekin, qui a reçu des renforts, tente une surprise sur cette place : ses soldats sont repoussés, mais le chef musulman a reconnu Tancrède dans la mêlée. Il le pro-

voque : un combat furieux commence. Tancrède trompé par une feinte imprévue, laisse échapper son épée, mais il se jette sur son adversaire, le fait reculer en le frappant au visage avec son écu, le saisit corps à corps, le renverse et reprend son arme. Les deux combattants épuisés conviennent d'une trêve et Tancrède s'engage même à obtenir pour Dodekin le libre passage à travers le camp chrétien et à lui permettre d'entrer dans Acre pour annoncer au soudan l'issue de sa malheureuse tentative.

Dodekin, qui n'a d'autre sauf-conduit que la parole de Tancrède, est arrêté par Corbaran qui s'efforce en vain de le convertir et refuse de lui rendre la liberté. Pendant ce temps, le siége se poursuit lentement; les fêtes se mêlent aux combats. La sœur de Corbaran vient d'arriver au camp. Dès la première entrevue, Godefroi s'éprend de la reine d'Alénie.

En attendant le mariage qui doit être béni après la prise de la ville, des repas et des tournois célèbrent les fiançailles du roi de Jérusalem.

Amours d'un dart trançant droit al cuer le féri.

On vient d'apprendre la mort de l'évêque de Mautran : pour le remplacer, Godefroi nomme patriarche de Jérusalem un clerc protégé par Boémond, Héracle (Heraclius) qui apparaît pour la première fois sur la scène où il jouera un des rôles les plus importants. Le prince d'Antioche et Tancrède, après avoir pris possession de Césarée, reviennent au camp pour y prendre leur part des fêtes et des batailles.

Dodekin est toujours prisonnier, et Godefroi, qui ignore la promesse de Tancrède, l'a abandonné à la discrétion de Corbaran. En apprenant l'arrivée de son généreux adversaire, le captif fait appel à sa loyauté. Tancrède réclame de Godefroi la liberté de Dodekin, et le conduit lui-même aux avant-postes, mais à condition que, sa mission une fois rem-

plie, il viendra terminer le combat singulier interrompu sous les murs de Césarée.

Fidèle à sa parole, le musulman sort le lendemain de la place : les deux adversaires recommencent la lutte en présence de la reine d'Alénie et de tous les barons chrétiens. L'issue du combat est encore douteuse quand Murgafé (Emir-Châfé?) d'Aremblois, le mari de la vieille Calabre, tombe à l'improviste sur le camp des croisés. Une mêlée terrible s'engage, le soudan accourt avec des troupes fraîches, et arrête la déroute des Sarrasins découragés par la mort de Murgafé; mais un nouvel effort des chrétiens décide la victoire. Le soudan s'enfuit par mer et Calabre se tue en apprenant la mort de son époux.

La ville, privée d'une partie de ses défenseurs, est enlevée d'assaut; mais un roi sarrasin occupe encore cette fameuse tour qui ferme l'entrée du port de Saint-Jean-d'Acre et que les chrétiens appelèrent successivement la *Tour maudite* et la *Tour des mouches*. La résistance pouvait durer longtemps, car la garnison était bien approvisionnée; Baudouin s'avisa d'un stratagème qui précipita le dénoûment. On avait découvert dans les environs de la place de nombreuses ruches d'abeilles. Baudouin fait lancer par un mangonneau une de ces ruches au milieu des défenseurs de la tour. Les abeilles furieuses les couvrent de piqûres, pénètrent par les trous des visières, se glissent à travers les mailles des hauberts. Les Sarrasins éperdus jettent leurs armes et la tour est emportée presque sans coup férir[1].

1. La chronique de Widukind (XIIe siècle) rapporte un fait analogue qui se serait passé sous l'empereur Henri IV : « Quam injuriam dux (Isilbertus), ferre non valens obsedit Immonem. Ille autem plurima apum examina habuisse fertur, quæ frangens projecit contra equites. Apes autem aculeis equos stimulantes in insaniam vertebant ita ut equites periclitari cœpissent. » (Rex Gestæ Saxonicæ, liv. II, ch. 23, dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Pertz, t. III, p. 444). Les éditeurs belges du roman du *Chevalier au Cygne*

Quelques jours après la prise d'Acre, Godefroi de Bouillon épousait la reine d'Alénie à qui il donnait, comme douaire, le Saffet, Acre, Sur, Arsur, Tripoli et Beyrouth.

V

Un troisième chant qui commence au folio 233 pousse l'histoire du royaume chrétien de Palestine jusqu'à la mort de Godefroi de Bouillon et à l'avénement de Baudouin Ier.

Or commence cançons de bien enluminée,
Si comme Godefrois qui bien fiert de l'espée,
Se parti des barons et fisent desevrée[1];
Ensi comme cascuns rala en sa contrée;
Et comment fu par lui puis le tere gardée;
Comment li patriarces en fist envenimée.
Tant com véchi li rois, c'est vérités provée,
Ne perdi il de tere vallant une denrée[2].

(12,569, f° 233 verso.)

La prise d'Acre est pour ainsi dire le couronnement de la croisade. Les barons qui n'ont pas encore quitté la Terre-Sainte, Hugues de Vermandois, Thomas de Marle, Robert de Flandre, Eustache de Boulogne, font leurs adieux à Godefroi et reviennent en France. Le roi de Jérusalem, qui ne reverra jamais ni son pays, ni sa mère, veut du moins prouver à ceux qu'il a laissés en Europe qu'il ne les a pas oubliés. Il demande au patriarche de Jérusalem un morceau du bois de la vraie croix, et quelques autres reliques pour les envoyer à la comtesse Ida. Le patriarche n'ose refuser; mais il ne pardonne pas au roi ce qu'il regarde comme une

et de *Godefroi de Bouillon* prétendent que cette tradition se retrouverait aussi dans le Sleswig et le pays de Bade.

1. *Desevrée*, séparation (separare).
2. *Denrée*, valeur d'un denier.

spoliation et jure de l'en punir. Tandis qu'il prépare lentement sa vengeance, Godefroi apprend que le soudan s'est réfugié au Cahaire (le Caire), sur le Jourdain ! Il confie à Jehan d'Alis la garde de Jérusalem et marche sur cette ville. La place est sur le point de succomber, quand Godefroi est emporté par une maladie subite et dont la cause ne reste pas longtemps secrète. C'est le patriarche qui, pendant un repas, a réussi à jeter du poison dans la coupe du roi. Lui-même avoue son crime à Tancrède et prétend qu'il n'a empoisonné Godefroi que pour assurer le trône à Boémond. Mais Boémond est prisonnier des Sarrasins qui l'ont surpris, au moment où il allait rejoindre l'armée royale sous les murs du Cahaire. Avant qu'on ait eu le temps de réunir et de payer sa rançon, Baudouin d'Edesse que Godefroi lui-même a désigné comme son héritier sera maître de Jérusalem.

Tancrède, qui n'a pas oublié sa haine contre Baudouin, cède, après quelque hésitation, aux perfides conseils du patriarche, et somme le prévôt et les bourgeois de lui remettre la ville et de prêter serment à Boémond.

Le conseil des bourgeois refuse de désobéir aux dernières volontés de Godefroi et fait fermer les portes. Tancrède et le patriarche font bloquer la ville par leurs cavaliers et en commencent le siége. Pendant ce temps, Baudouin, mandé en toute hâte, a quitté Edesse avec une escorte de cent chevaliers.

Près d'Alep, il est arrêté par une armée de vingt mille Sarrasins : il s'ouvre un passage à travers les rangs ennemis et tue de sa main le chef qui les commande ; mais, blessé et poursuivi, il va succomber quand Raimond de Saint-Gilles, qui occupe près de là le castel de Nike, survient à temps pour le sauver.

Ici le trouvère s'interrompt pour annoncer que la veuve de

Godefroi prend le voile et ne tarde pas à mourir de chagrin ; puis il reprend son récit en promettant de nous dire dans le nouveau chant qu'il commence comment Baudouin prit possession du trône de Jérusalem.

On pouvait s'attendre à une lutte sanglante, mais Tancrède, à qui la courageuse résistance des bourgeois a donné le temps de réfléchir, implore son pardon : Baudouin lui promet d'oublier sa révolte et se fait couronner roi dans l'église du Saint-Sépulcre. Le patriarche s'est enfui à Césarée, et a décidé Dodekin de Damas, entre les mains duquel est tombé Boémond, à accepter la rançon de son prisonnier qui se rend lui-même à Césarée.

Baudouin croit voir dans le choix de l'asile où s'est réfugié le patriarche, une preuve de la complicité de Tancrède à qui la ville appartient. Celui-ci n'a pas de peine à se disculper et offre même de livrer le coupable. Un message de Baudouin annonce à Boémond la prochaine arrivée du roi à Césarée et lui revèle en même temps le crime d'Héraclius. Baudouin est reçu à la porte de la ville par Boémond et par le patriarche qui lui présentent les clefs : mais il se détourne avec mépris et à peine rassuré sur les intentions de Boémond et de Tancrède, il convoque une cour plénière pour juger l'empoisonneur.

Heraclius proteste de son innocence, réclame le jugement de Dieu et demande qu'on lui permette de chercher un champion. Baudouin exige une caution et Boémond qui croit peut-être à la fausseté de l'accusation, ou chez qui la reconnaissance l'emporte sur l'horreur du crime, est sur le point de se porter garant pour le coupable, quand Baudouin tire son épée et veut se jeter sur Héraclius. Raimond de Saint-Gilles l'arrête, calme sa colère et propose qu'on s'en remette simplement au jugement des barons. Le patriarche est condamné et enfermé dans une prison où il meurt

bientôt. Il est remplacé par Henri archevêque de Tyr.

A cette scène de justice féodale succèdent de nouveau les scènes de guerre. Le successeur du soudan mort de maladie au Caire, prêche encore une fois la guerre sainte et marche sur Jérusalem où Jehan d'Alis vient d'être enlevé par la fièvre. Baudouin s'empresse de convoquer ses barons; Raimond de Saint-Gilles, Harpin de Bourges répondent à son appel, mais Tancrède et Boémond refusent leur contingent.

Malgré cette défection, les Turcs sont vaincus dans deux batailles sanglantes dont le héros est un chevalier nouvellement arrivé d'Europe, Amaury d'Ancoire, le futur successeur de Baudouin. Harpin de Bourges succombe dans la seconde action qui coûte également la vie au calife et qui décide la fuite des Musulmans.

Baudouin qui a laissé à Edesse sa femme et ses filles, profite du repos que lui laisse ce triomphe pour aller visiter ses anciens domaines. Il marie sa fille aînée Ida à Amaury, et lui donne en dot le comté de Rohais; mais au retour il est surpris et fait prisonnier par le soudan qui s'est réfugié à Alep. Avant de le relâcher, le soudan exige un otage qui lui garantisse le paiement de la rançon et désigne la seconde fille du roi de Jérusalem, la jeune Béatrix.

Le soudan jure de veiller sur la princesse comme sur sa propre fille et la confie à sa femme Esclaramonde : mais cette double surveillance n'est pas assez active pour empêcher un mécréant, Blugadas, roi d'Alep, de déshonorer la prisonnière.

Quand Baudouin a payé sa rançon et qu'on lui ramène sa fille, elle avoue la violence dont elle a été victime et se retire à l'hopital d'Acre où elle se dévoue au service des malades. Baudouin ne tarde pas à succomber et lègue son royaume à son gendre Amaury dont le règne paisible ne

dure que trois ans. Il laisse en mourant sa femme enceinte et peu de temps après elle accouche d'un fils qui porte comme son aïeul le nom de Baudouin.

C'est alors qu'apparaît un nouveau personnage destiné à jouer un grand rôle dans les derniers romans du cycle de la croisade, Baudouin de Sebourg[1], cousin de Hugues de Vermandois. Une nuit, le brave chevalier a rêvé que les Sarrasins s'emparaient de Jérusalem. Aussitôt il prend la croix, s'embarque à Marseille et arrive à temps pour sauver la ville sainte et gagner sur les Infidèles une grande bataille où il tue de sa main Blugadas d'Alep. Raimond de Saint-Gilles mortellement blessé dans cette action, conseille, avant de mourir, à la veuve d'Amaury d'épouser Baudouin et de lui confier le gouvernement, jusqu'à la majorité de son fils. Le mariage est célébré et Baudouin de Sebourg défend énergiquement l'héritage de son jeune pupille.

VI

Au f° 257 (verso) nous trouvons tout à coup l'annonce d'une dernière branche destinée à célébrer les exploits de Saladin et les luttes des chrétiens contre ce dangereux adversaire.

> Segnour, or faites pais, por Diu le roi amant
> S'orés bone cançon et de barnage grant,
> Comment Salehadins fu venus en avant.

Saladin, suivant le trouvère français, est fils du roi d'Alexandrie Eufrarin. Détrôné par son oncle Alfadin, il se réfugie à Bagdad, obtient des secours du soudan et reprend possession du trône. Le souverain de l'Egypte était alors un

1. Sebourg est un village des environs de Valenciennes.

roi puissant, l'Amulaine (Maulana), qui somme Saladin de venir lui prêter hommage. Il obéit; mais sa soumission apparente n'était qu'une ruse. Il savait que devant le palais de l'Amulaine on tenait toujours deux chevaux tout sellés, pour attendre le futur conquérant du monde, Ali, qui devait monter sur ces chevaux et ne s'arrêter qu'après avoir soumis l'univers. Saladin avait résolu de pénétrer dans le palais avec quelques hommes déterminés, sous prétexte de rendre hommage à son suzerain, de tuer l'Amulaine, puis de monter sur un des chevaux toujours prêts, et de parcourir la ville en faisant crier par les siens qu'il était Ali et en entraînant ainsi la populace. Son plan réussit et le soir même de son arrivée il est le maître du Caire. Son avénement préparait aux chrétiens de terribles désastres.

Pendant ce temps Baudouin de Sebourg était mort après avoir achevé l'éducation du jeune Baudouin et appelé en Palestine deux de ses parents, Baudouin de Fauquembergues[1] à qui il avait donné le comté de Rames, et Béliant qu'il avait investi du comté de Tripoli. Un troisième seigneur, Renaud de Châtillon avait reçu en fief le Crac de Monréal. Au moment où Baudouin vient de succomber, Saladin marche sur Jérusalem. Baudouin de Rames, Béliant, et Renaud de Châtillon commandent l'armée chrétienne. Après une action indécise où le jeune roi gagne glorieusement ses éperons, Saladin demande une trêve et une entrevue que Baudouin lui accorde. Le musulman entre même dans Jérusalem et assiste au couronnement de Baudouin, puis il part pour conquérir la grande Turquie ou il est repoussé. Le jeune roi a toute la sagesse d'un clerc et toute la

1. Hugues de Fauquembergues, châtelain de Saint-Omer et seigneur de Tibériade assistait à la première croisade. (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, année 1874, p. 328 et sqq.)

bravoure d'un chevalier, mais il est atteint d'une maladie terrible, la lèpre, qui bientôt le rend incapable de gouverner.

Le seigneur de Montréal profite de l'anarchie pour se rendre à peu près indépendant et pour enlever, malgré la trêve, une caravane turque. Saladin réclame et vient assiéger le château du Crac, situé sur une hauteur presque inaccessible. Mais le sultan fait crier par toute sa terre, que tous ceux qui veulent gagner de l'argent peuvent se rendre à son camp et que par hottée de sable jetée dans les fossés du château il paiera un besant. Les fossés sont bientôt comblés, et les remparts à moitié enfouis. Renaud va succomber quand Baudouin de Rames décide le roi à le secourir et à dénoncer la trêve. Une bataille sans résultat se termine par une seconde entrevue des deux rois et par la conclusion d'une suspension d'armes d'un mois : mais le roi Baudouin ne survit que peu de jours à ce nouveau traité. Il meurt sans désigner son successeur et les barons pleins de tristes pressentiments se séparent et retournent chacun dans leurs domaines pour se fortifier et se tenir prêts à tout événement.

C'est là que s'arrête la version unique que nous avons suivie depuis la prise d'Acre et qui poussait sans doute l'histoire du royaume de Palestine jusqu'à la prise de Jérusalem et peut-être jusqu'à la croisade de Philippe-Auguste. La dernière partie ne nous est pas parvenue, comme si l'épopée de la croisade avait dû finir avec la race héroïque de Bouillon dont Baudouin le Lépreux était le dernier rejeton.

VII

Cette perte, nous devons l'avouer, nous laisse peu de regrets. Nous sommes bien loin, non seulement de Richard

le Pèlerin, mais même de Graindor et de Renaud. Cette poésie essoufflée qui n'a ni l'intérêt d'une chronique exacte, ni l'attrait d'un roman d'aventures, qui semble avoir conscience de sa propre décadence, qui promet à chaque instant d'être brève, et de ne pas *allonger la chanson,* mais qui tient rarement sa promesse, annonce tristement la décrépitude de l'épopée française.

L'auteur ou plutôt les auteurs de cette continuation des poëmes de la croisade, n'ont pas jugé à propos de léguer leurs noms à la postérité. Le plus ancien et le moins indigne du nom de trouvère, n'avait fait sans doute que remanier et amplifier ce poëme sur la conquête de la Terre-Sainte annoncé par tous les manuscrits et dont le texte primitif est perdu. Son œuvre dont le manuscrit de l'Arsenal reproduit probablement la version originale, s'arrêtait soit après la prise de Saint-Jean-d'Acre, soit après la mort de Godefroi de Bouillon.

Le second continuateur, originaire du Boulonnais ou du Hainaut, comme semblerait le prouver le rôle important qu'il attribue à Baudouin de Sebourg et à Baudouin de Fauquembergues, a fait encore moins de frais d'imagination que son prédécesseur : c'est un compilateur sans discernement, un chroniqueur sans exactitude, un versificateur sans poésie.

Le successeur de ces trouvères qui protestaient si fièrement contre les romans de la *Table-ronde* en est réduit pour plaire aux dames, et pour se conformer à la mode du jour à introduire à tout prix, l'amour dans ses récits. Godefroi devient un galant chevalier, qui tombe amoureux de la reine d'Alénie, dès la première entrevue, et qui perd son temps à organiser des tournois et des fêtes en l'honneur de la dame de ses pensées.

Amours d'un dart trançant droit al cuer le féri !

On croirait déjà entendre le langage précieux et mythologique du seizième siècle.

L'enthousiasme religieux s'éteint comme la verve épique. Qu'aurait dit Richard le Pèlerin, si on lui eût montré Corbaran, le Corbaran d'Antioche, devenant l'ami et le parent de Godefroi de Bouillon, ou Saladin, le futur conquérant de Jérusalem, assistant tranquillement au couronnement de Baudouin le Lépreux? Ces fictions n'étaient pourtant que de l'histoire à peine poétisée. Les Sarrasins étaient encore des ennemis politiques, mais dans le contact perpétuel entre les deux races, la haine religieuse avait fini par s'amortir. Entre deux batailles on échangeait des présents et des politesses : la croisade n'était plus pour les trouvères qu'un lieu commun poétique et pour les chevaliers qu'un tournoi sanglant.

Au point de vue historique, ces dernières branches du cycle de la croisade offrent peu d'intérêt. La conversion de Corbaran, le siége d'Oliferne par les armées du soudan, le mariage de Godefroi, les batailles monotones livrées sous les murs de Saint-Jean-d'Acre sont des récits de pure imagination ou de froides imitations de la *Chanson d'Antioche* et de celle de *Jérusalem*.

Saint-Jean-d'Acre et Césarée ne furent prises par les chrétiens que sous le règne de Baudouin Ier, et Godefroi se contenta d'imposer un tribut aux émirs de ces deux villes. On entrevoit, il est vrai, quelques vestiges d'une tradition plus ou moins historique dans certaines circonstances de l'empoisonnement de Godefroi de Bouillon, de la captivité de Boémond, de la querelle de Tancrède avec les bourgeois de Jérusalem et le roi Baudouin; mais les dates et les personnages sont étrangement confondus.

Le prétendu assassin de Godefroi qui n'aurait pu être qu'Arnoul, premier patriarche de Jérusalem après la con-

quête chrétienne, ou son successeur Daimbert de Pise, porte le nom d'Heraclius, personnage parfaitement historique, et capable de tous les crimes, s'il faut en croire ses contemporains, mais postérieur de près d'un siècle à Godefroi de Bouillon. Baudouin Ier ne fait qu'un avec Baudouin II dont la fille fut en effet victime de la brutalité des Sarrasins et devint abbesse de Béthanie. Il n'est question dans le poëme ni de Foulques d'Anjou, gendre de Baudouin II, ni de son fils Baudouin III. La veuve d'Amaury frère de Baudouin III qui s'appelait Marie et non Ida et qui était la nièce de Manuel Comnène et non la fille d'un roi de Jérusalem se remaria en effet après la mort de son mari, mais le seigneur qu'elle épousa se nommait Bélian d'Ibelin, et non Baudouin de Sebourg[1], et ne fut pas régent pendant la minorité de Baudouin IV.

Il semblerait donc que les auteurs de cette histoire apocryphe du royaume de Jérusalem n'ont tenu aucun compte de l'histoire réelle, et qu'ils ont négligé de consulter soit la version française de Guillaume de Tyr, si répandue au XIIIe siècle, soit la chronique d'Ernoul, une des continuations les plus populaires du grand historien des croisades.

Cependant des arguments décisifs prouvent que l'auteur des dernières branches connaissait au moins cette chronique qui figurait dans presque tous les recueils des historiens de la terre sainte rédigés en langue vulgaire.

On retrouve textuellement chez Ernoul une bizarre étymologie du nom du Jourdain, qui nous donne la mesure de la science philologique au moyen âge.

En la tere a .II. fluns et cascuns son non a.
Li uns sourt a ce lés où li solaus leva,
L'autres vers miédi .I. bien petit en la.

1. Le frère de Bélian se nommait Baudouin. Tous deux étaient fils de Bélian Ier, seigneur d'Ibelin.

Cius qui sourt vers solel le gens *jour* l'apela,
Et cius vers miédi un autre non pris a.
Il est *dains* apelés pour che que si tost va.
(12,569, f° 236 recto, 2e branche.)

« Or vous dirons des II fontaines qui keurent vers le mer « de Galilée. Ains qu'eles entrent en la mer, si s'asamblent et « vient tot à une. L'une des II fontaines a à non Jour et li « autre a à non Dain. Et quant elles s'asanlent si a à non Jour-« dain. » (*Chronique d'Ernoul*, ch. VII, p. 64. Ed. de M. de Mas-Latrie.)

L'histoire de la fille de Baudouin livrée comme otage au soudan, déshonorée par un Sarrasin, et se retirant dans un monastère est également racontée dans le premier chapitre de la *Chronique d'Ernoul.*

Mais ce qui nous paraît plus convaincant que des passages isolés, c'est une branche tout entière, la dernière du poëme, où il est impossible de méconnaître sinon une traduction, du moins une paraphrase et une analyse assez fidèle des chapitres V, VI, VII et VIII d'Ernoul. Nous retrouvons dans le texte publié par M. de Mas-Latrie, l'assassinat de l'Amulaine (le visir Chaver) par Saladin, la ruse dont se sert le meurtrier pour réaliser la prophétie relative à la venue d'Ali [1]; les premières attaques du nouveau sultan du Caire contre Jérusalem, la rupture de la trêve par Renaud de Châtillon, le siége de Montréal, le moyen qu'emploie le sultan pour se procurer des ouvriers [2], enfin la conclusion de la trêve et la mort de Baudouin.

1. Ançois que je vous die plus de Salehadin, vous dirai-iou d'une prophésie que li Sarrasin avoient au castiel del Cahaire. Il avoit el castiel, devant le palais, à le porte le Mulane, .II. destriers enselés et enfrenés et apparelliés de monter sus. . . . . .
Lor prophésie disoit k'uns hom isteroit de tiere, qui auroit non Ali, et monteroit sour ces cevaux et seroit sires de toute Païenie et de partie de Crestiienté. (*Chronique d'Ernoul*, ch. V, p. 37. (Ed. de M. Mas-Latrie.)

2. Dont fist-il krier par toute la tere que tout chil qui vauroient gaegnier,

Le cycle de la croisade finissait comme il avait commencé. Ernoul était pour les derniers trouvères ce que Pierre Tuebœuf et Albert d'Aix avaient été pour Richard le Pèlerin.

CHAPITRE II

BAUDOUIN DE SEBOURG. LE BATARD DE BOUILLON. LE DERNIER REMANIEMENT POÉTIQUE DU CYCLE DE LA CROISADE.

I

Le XIIIe siècle s'est écoulé à son tour; la société du moyen âge se décompose lentement. Le roi du XIVe siècle, ce n'est plus le baron féodal dans son armure de fer; c'est le légiste, l'homme qui combat avec la parole et avec la plume et non avec la lance et l'épée.

Ce n'est plus seulement la foi militante, la haine du musulman, l'enthousiasme des croisades qui s'éteignent; ce sont les croyances mêmes qui chancellent; le doute s'est glissé dans les âmes; l'*Evangile éternel* de Jean de Parme s'élève en face de l'évangile orthodoxe; le scepticisme envahit le monde savant; de sourdes révoltes contre l'autorité de l'Église fermentent dans les classes inférieures, où l'influence du sorcier balance celle du prêtre.

Les mœurs s'altèrent comme les croyances. A la rude et naïve chasteté des chansons de gestes, à la passion mystique des romans de la *Table-Ronde,* succède une galanterie à la

venissent là; et de cascun panier qu'il porteroient il aroient .I. besant. Dont i vint asses de gent, et commencièrent le fossé à emplir et par jour et par nuit. (*Id.*, ch. VIII, p. 81.)

fois raffinée et sensuelle, la pédanterie licencieuse, la scolastique de la débauche.

La poésie héroïque achève de disparaître avec la société dont elle était l'expression. Chansons de gestes et romans d'aventures, ne revivent plus que dans de pâles traductions en prose, ou dans des remaniements en vers plus incolores et plus insipides encore. La poésie favorite du XIVe siècle, c'est le fabliau ironique et paillard, c'est le roman allégorique de Jean de Meung où le scepticisme et la licence se dissimulent à peine sous une forme subtile et prétentieuse; c'est cette continuation du *Roman de la Rose* que M. Ampère a pu appeler avec raison : l'*Evangile de la matière et des sens.*

Cependant les habitudes sont longues à déraciner. Les héros des chansons de gestes et les personnages non moins connus des romans d'aventures avaient encore leurs admirateurs. Malgré la concurrence des rimes entre-croisées, les couplets monorimes avaient encore leurs partisans. Malgré les traductions en prose et les progrès de l'instruction, les jongleurs avaient encore leur auditoire. Il ne faut donc pas s'étonner que les cycles déjà populaires au XIIe et au XIIIe siècle se soient grossis au XIVe siècle de productions nouvelles, dont quelques-unes n'étaient pas sans mérite.

Le sillon était tout tracé, et ceux qui s'attardaient dans le chemin battu pouvaient espérer que la faveur publique les y suivrait, s'ils savaient rajeunir des formes usées et flatter les goûts de leurs contemporains.

Ce fut ainsi qu'au moment même où la poésie chevaleresque entrait en pleine décadence, deux branches nouvelles sortirent de ce tronc qui paraissait épuisé et qui, depuis la *Chanson d'Antioche*, jusqu'aux romans des successeurs de Godefroi avait poussé de si nombreux rejetons.

Nous voulons parler des romans de *Baudouin de Sebourg*

et du *Bâtard de Bouillon,* composés dans la première moitié du XIVe siècle[1] par un trouvère du Hainaut ou du Tournaisis, qui a gardé l'anonyme, comme la plupart de ses prédécesseurs. M. Bocca a publié à Valenciennes, en 1841, une édition de *Baudouin de Sebourg* (2 vol. in-8°), d'après le manuscrit 205, supplément français (aujourd'hui 12,552, fonds français) de la Bibliothèque nationale[1]. M. Paulin Pâris a donné des deux romans une longue analyse (t. XXV de l'*Histoire littéraire*) qui nous dispense d'insister sur les prouesses guerrières ou amoureuses de ces héros fabuleux.

Nous avons vu la légende de la croisade et de la famille de Bouillon se transformer peu à peu avec la société féodale, animée, dans la *Chanson d'Antioche* et dans celle de *Jérusalem*, de ce souffle héroïque qui respire dans la *Chanson de Roland*, reflétant dans les romans du *Chevalier au Cygne*, la vie du grand possesseur de fiefs, partagée entre les combats, les fêtes, les soucis de l'administration, et illuminée par les joies du foyer domestique. Nous avons vu les continuateurs de Graindor au XIIIe siècle se traîner péniblement dans le sillon creusé par leurs prédécesseurs et lutter sans succès contre l'indifférence du public, qui les abandonne pour les brillantes fictions de la *Table-Ronde* et du *Saint-Graal.* Comment lutter avec les enchantements de Merlin et de Viviane, avec les amours de Tristan et d'Yseult, de Lancelot et de Ginevra? Comment opposer aux exploits merveilleux des chevaliers de la Table-Ronde les récits peu variés des combats livrés sous les murs de Saint-Jean-d'Acre ou de

1. Ce manuscrit est de la première moitié du XIVe siècle. Il ne renferme pas de vignettes et paraît avoir été écrit assez rapidement. Le copiste omet parfois des mots, ou même des hémistiches entiers. Ces lacunes ont été remplies par une autre main en écriture cursive de la fin du XIVe siècle, ou du commencement du XVe. Les 131 premiers feuillets sont consacrés aux aventures de Baudouin de Sebourg; les 33 derniers à celles de Baudouin d'Edesse, second roi de Jérusalem et de son fils le Bâtard de Bouillon.

Montréal? Il semblait donc que la veine ouverte par Richard le Pèlerin était épuisée, et que le cycle de la croisade était à jamais fermé.

Les trouvères flamands qui étaient restés fidèles à la tradition, avaient essayé cependant de réveiller l'attention publique en chantant non plus les triomphes des croisés, mais les malheurs et la ruine du royaume de Jérusalem. Ils avaient choisi pour héros un personnage dont le nom était resté populaire, bien qu'il eût été l'ennemi des chrétiens, le sultan Saladin, qui avait sa légende en Occident, comme Richard Cœur de Lion avait la sienne en Orient.

Les romans de *Hugues de Tabarie* (Tibériade), ou l'*Ordene de Chevalerie,* du *Voyage d'Outre-Mer* ou de la *Comtesse de Ponthieu* [1], du *Pas de Saladin,* etc..., sont le fruit de ces efforts qui n'eurent pour la plupart qu'un médiocre succès.

Baudouin de Sebourg vint renouer la chaîne interrompue, mais ce nouveau rejeton greffé sur le vieil arbre ne pouvait le faire reverdir et ne fit qu'étouffer sous une végétation parasite ce qui lui restait de vie.

II

L'auteur de *Baudouin de Sebourg* qui paraît être aussi celui du *Bâtard de Bouillon* et qui pourrait bien avoir imité une chanson à peu près contemporaine, celle de *Hugues Capet* (Cf. *Histoire littéraire de France,* t. XXVI, p. 125 et sqq.), revendique hautement une place parmi les continuateurs de Richard le Pèlerin, de Renaud et de Graindor; il a la prétention de rattacher à la fois son œuvre aux poëmes historiques de la croisade, à la légende du Chevalier au Cygne et aux romans de *Saladin.*

1. Cf. *Histoire Littéraire*, t. XXIII, p. 181.

Dès le début, après avoir prié l'auditoire de faire silence et de prêter l'oreille à ses chants, il ajoute :

Ch'est d'armes et d'amours et de gent combatant
Et venut de la geste au boin roy Euriant.
Vous avés bien oy dire en autre romant
De la femme a che roy qui ot en son vivant
VI fils et une fille à une fois portant,
Dont cascuns apporta le cainne d'argent.
. . . . . .
Or y ot une fille qui le corps ot plaisant,
Rose fu appellée le dame au corps sachant.
(12,552, f° 1.)

Cette sœur du Chevalier au Cygne a épousé un des héros du poëme des *Chétifs,* Ernoul de Beauvais. De ce mariage naîtra Baudouin de Sebourg, qui appartient ainsi doublement au monde légendaire du cycle de la croisade.

Dans la première partie du roman du *Bâtard de Bouillon,* nous voyons reparaître à côté de Baudouin Ier presque tous les personnages de la *Chanson d'Antioche,* de celle *de Jérusalem* et du poëme des *Chétifs.*

A l'entrée de mai, chelle douche saison,
Que florissent chil pré, chantent chil oiseillon,
Qu'amant se réjoissent en leur condition,
Car li tamps renouvelle, dont dame et danseillon
Reprendent en leur coers grant consolacion,
Car li dous lourseignos (*rossignol*) va chantant sa chanson
Par voie de nature, sus arbre ou sus buisson,
(De gaieté emprendent tout vious coer nouresson),
Seignour, a ichel tamps dont je fai mention,
Fu li roys Bauduins ou temple Psalemon,
Qui fu frères germains Godefroi de Buillon.
Avoekes lui avoet Tangrè et Buiemon,
Corbaran d'Oliferne à le clère fasson,
Huon de Tabarie et l'ermite Pierron,

Bauduin de Sebourc qui coer ot de lion
Et si XXX bastars qui furent de grant non[1].
(12,552, f° 131 verso.)

Plus loin, dans le récit de la bataille livrée sous les murs de Rochebrune, les différents corps d'armée seront conduits par Corbaran, par Richard de Caumont, par Hugues de Tibériade, par Baudouin de Sebourg, par les évêques du Puy, de Mautran et de Forois, par Harpin de Bourges et Pierre l'Ermite, par Jehan d'Alis, Baudouin Cauderon et son cousin Geoffroi; enfin par Boémond et Tancrède.

Tout en s'appuyant d'une main sur les traditions de la première croisade et la légende du *Chevalier au Cygne*, le nouveau trouvère se rattache de l'autre aux romans de *Saladin*. Hugues de Tibériade, le parrain de Saladin dans l'ordre de la chevalerie, est un des héros du poëme du *Bâtard de Bouillon*. Dans celui de *Baudouin de Sebourg*, figure la comtesse de Ponthieu, qui, poussée par la tempête vers le port de Babylone, deviendra la favorite du soudan et la mère du futur vainqueur de Jérusalem. Ce n'était pas assez de faire de Saladin un chevalier : on voulait que le sang français coulât dans ses veines; on se consolait d'avoir été vaincu en s'imaginant qu'on n'avait pu l'être que par un fils de l'Occident.

Enfin, le dénoûment du *Bâtard de Bouillon*, la mort de Tancrède, pendu par l'ordre d'Ida, comtesse de Boulogne, pour venger l'empoisonnement de Godefroi de Bouillon, annonce et prépare le récit des exploits de Saladin et de la ruine de Jérusalem.

Hélas que cheste mort fist grant confusion!
Car trestoute Surie entour et environ,
En fu puis essillie, mise à perdition,

1. Ces vers ont été cités par M. Pâris dans l'*Histoire littéraire* (t. XXV). Cette citation renferme quelques inexactitudes.

Et de crestienté si grande ochision,
Que tout li haut princhier, que Diex face pardon!
En tuèrent l'un l'autre, à grant percusion.
De coi Salehadins, qui créoit en Mahon,
Amena si grant poeple de la geste (*race*) Noiron,
Qu'il conquesta par force le temple Salemon.
Et Acre et Tabarie et la chité d'Ascalon;
Puis passa decha mer avoec le duc Huon,
Et Jehan de Ponthieu qui coer ot de lion;
Au tornoy à Cambrai [1], ce sceït-on,
Et voilt faire le pais [2] o son poeple félon :
Mais bien li deffendirent li XIII compaignon [3],
Ensi com vous orrés en le boñe canchon.
Et puis de Chauvengé [4] vous ferrai mention
Et de Cassant, son fil, de Polis le baron,
Et de le belle Herminette qui clère ot le fasson,
Jusques au temps Tristrain [5], vous dirai le quoron [6],
Tristout en descendant, prendant conclusion,
Jusqu'au biau roy Phylippe qui tant ot de renon,
Qui dessous Mons en Peule tendi son paveillon,
Où il fist des Flamens grande destruction.

(12,552, f° 164 verso.)

III

Mais s'il cherche à se rattacher à la tradition et à se créer

1. Il manque ici un mot.
2. *Pais*, pour pas, pas d'armes.
3. Allusion au *Pas d'armes de Saladin :* les chevaliers qui y figurent sont au nombre de douze sans compter le roi Richard. C'était également le nombre consacré dans les tournois où on représentait ce fait d'armes légendaire.
4. Nous ignorons à quels romans fait ici allusion l'auteur du *Bâtard de Bouillon*. Les mêmes noms se retrouvent dans le roman du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon*, publié par M. de Reiffenberg, v. 22,801 et sqq. *Chauvengé* est écrit *Changevin*.
5. Est-il ici question de *Tristan de Nanteuil*, le héros d'un roman bien connu au XIVe siècle?
6. *Quoron* pour *Coron*. Ce mot se trouve dans trois sens : celui d'instrument de musique (*choron, coron, chorum*); celui de cordon ou de courroie (*corion, coron, corron*), et celui de fin, de couronnement (*traire à coron, mettre à coron*); c'est le dernier qui peut seul être admis ici. (Cf. Ste Palaye, *Glossaire français manuscrit.*)

une généalogie, comme il en fabrique une à ses héros, l'auteur de *Baudouin de Sebourg* n'en est pas moins de son siècle.

C'est bien le fils d'une époque sensuelle, railleuse et blasée, chez qui les croyances ne sont plus que des habitudes et n'ont plus de racines qui tiennent au cœur. Le XIIe siècle avait eu son idéal, simple comme toutes les grandes choses, la guerre et Dieu ; le XIIIe avait eu le sien, déjà plus raffiné, la chevalerie et l'amour : le XIVe n'en a plus. Le monde féodal est déjà frappé de caducité et d'impuissance, et le monde moderne n'a pas encore commencé. Demandez à l'héritier de Richard le Pèlerin ce qu'est devenu l'enthousiasme des croisades. Il vous répondra qu'on peut faire son salut chez soi aussi bien qu'en Palestine, mais que si l'occasion se présente, quelques coups d'épée échangés avec les Sarrasins, ne vous nuiront pas pour gagner le paradis.

Seigneur, je ne di mie ni ne voel maintenir
C'on ne puist aussi bien l'ame de lui saintir,
En le soie contrée qu'aler Sarrazin vir ;
Mais quant li cas s'i offre, moult les fait bon honnir.
(12,552, f° 134 recto.)

Demandez-lui ce que le XIVe siècle a fait de cette religion de l'amour, de ce culte mystique de la femme, de cette union des âmes qui remplit les romans de la *Table-Ronde*. Il vous montrera bourgeoises et grandes dames, femmes de seigneurs et de vilains, également faibles devant la tentation et également promptes à s'y exposer. Ses princesses courent le monde avec une audace qui ne le cède en rien à celle des héroïnes de l'Arioste, et leur vertu traverse des épreuves qui feraient trembler celle même d'Angélique. Il est vrai qu'elles n'en sortent pas toujours victorieuses : elles iront au besoin jusqu'à se faire musulmanes pour se venger d'un infidèle et, comme la comtesse de Ponthieu, se consoleront

dans le harem du soudan de leurs déceptions amoureuses.

La chevalerie n'est guère plus respectée que l'amour. Baudouin de Sebourg est une sorte d'aventurier qui tient à la fois de Joconde, de Rodomont et de don Quichotte. Il débute en séduisant la fille de son père adoptif, le châtelain de Sebourg : à dix-sept ans il a déjà trente bâtards : il n'a ni scrupules, ni préjugés : il s'accommode également de la servante et de la châtelaine, de la paysanne et de la bourgeoise : il couronne enfin la série de ses exploits en s'enfuyant avec Blanche, la sœur du comte de Flandre. Il daigne l'épouser, mais elle ne fixera pas longtemps son humeur vagabonde. Au bout de quelques mois, il la laissera prisonnière entre les mains du tyran de Nimègue, l'usurpateur Gaufroi, et s'en ira courir les aventures par terre et par mer, en Occident et en Orient, en paradis et en enfer. Quand il reviendra, au bout de longues années, sa première pensée ne sera pas d'aller délivrer sa femme, mais de se déguiser en moine pour écouter la confession de ses anciennes maîtresses et leur arracher l'aveu de leurs infidélités [1].

Blanche seule subira victorieusement cette dangereuse épreuve ; et satisfait de trouver son honneur intact, convaincu sans doute que la prison offre d'excellentes garanties, son mari l'y laisse et reprend sa vie de chevalier errant.

C'est du reste un joyeux compagnon et un brave champion que Baudouin de Sebourg : rien ne l'épouvante et rien ne l'étonne : aujourd'hui désarçonnant dans un tournoi les plus illustres chevaliers, demain aidant les bourgeois de la Frise à rosser les maltôtiers de Gaufroi, un jour apprenti savetier, un autre, roi de Falize, ou comte d'Edesse : au de-

1. Un fabliau du XIIIe siècle, analysé par l'*Histoire littéraire* porte le titre suivant : *Du chevalier qui fist sa femme confesse.* C'est probablement l'original de cette fantaisie de Baudouin de Sebourg.

meurant bon chrétien : car il se retire pendant sept ans dans un ermitage : il fait même des miracles : ce qui prouve que les chevaliers errants ont de grands priviléges au ciel aussi bien que sur la terre.

Baudouin de Sebourg est après tout plus impudent qu'odieux ; le bâtard de Bouillon est à la fois odieux et ridicule. A cinq ans il assomme son cousin germain d'un coup d'échiquier[1] : plus tard il tue son frère Ourri ou Amaury, qui a voulu, il est vrai, le faire assassiner. Condamné à mort et sauvé par Hugues de Tibériade, le seul de tous ces héros qui ressemble un peu plus à un chevalier qu'à un bandit, il épouse malgré elle Ludie, la fille de l'émir d'Orberie. La répugnance de la fiancée était excusable : son mari lui avait offert comme cadeau de noces la tête de son père vaincu et égorgé après le combat. Ludie qui aime un musulman, Corsabrun, émir de Montascur, profite d'une absence de son mari pour aller rejoindre son amant. Le bâtard, qui paraît moins philosophe et tout aussi peu délicat que Baudouin de Sebourg, se déguise, pénètre dans le château de Montascur et profite de la terreur de sa femme pour reprendre ses droits d'époux. Mais il est trahi par l'infidèle et va être pendu, quand Hugues de Tibériade le délivre en tuant Corsabrun. Ludie est brûlée vive, digne dénoûment de ce drame de famille.

Qu'ajouterons-nous encore à ces types chevaleresques ? Baudouin Ier reconnaît l'hospitalité des rois de la Mecque en acceptant avec empressement les avances peu déguisées de leur sœur Sinamonde, la mère du bâtard de Bouillon, et de retour à Jérusalem, y installe tranquillement sa maîtresse à côté de sa femme. Gaufroi de Nimègue, usurpateur, traître et renégat, finit, de crime en crime, par devenir connétable

1. C'est un lieu commun des romans du XIIIe et du XIVe siècle. (Voir les romans de *Renaud de Montauban*, de la *Chevalerie Ogier*, etc.)

de France et couronne sa carrière en empoisonnant le roi Philippe, son bienfaiteur; le comte de Flandre se laisse duper par les chrétiens, prendre par les Musulmans, et battre par tout le monde. Voilà les représentants du baronnage et de la chevalerie, les héritiers d'Elyas et de Godefroi de Bouillon!

Le prêtre, au moins, a-t-il gardé son prestige? Un épisode du *Baudouin de Sebourg* nous répondra, le seul à peu près où l'auteur ait mis en scène un personnage appartenant au clergé. Dans sa fuite avec la jeune comtesse de Flandre, Baudouin poursuivi, sans argent, sans amis, arrive le soir dans une ville qu'il ne connaît pas : il ne sait où trouver un asile. Un prêtre lui offre l'hospitalité : mais cet hôte généreux n'est qu'un débauché hypocrite qui essaie de tromper le mari et de séduire la femme, et qui, déçu dans son espérance, ne montre qu'un regret, celui de n'avoir pas réussi.

L'auteur de toutes ces irrévérences contre les trois puissances devant qui s'inclinaient ses prédécesseurs, le chevalier, la femme et le prêtre, n'est cependant ni un esprit fort, ni un révolutionnaire. Il ne déclame ni contre les rois, ni contre les seigneurs : il respecte l'autorité de l'Eglise, il croit à Dieu et au diable; il disserte gravement sur la hiérarchie des bienheureux, qu'il compare à celle de la société féodale[1], et paraît convaincu que son œuvre est des plus édifiantes.

Il peint ce qu'il voit; les mœurs qu'il décrit avec une sorte

1. Pour Dieu entendés chi, s'amendés vostre vie,
Et s'entendés comment et par quelle maistrie
On akiert paradis, chelle joie essauchie.
Tout ades (*toujours*) qui bien fait il en a se partie;
Mais aussi bien c'uns hons a chascuns manandie,
Plus a li hons d'avoir, et plus a seignourie.
Bourgois est honnerés qui d'avoir mouteplie,
Aussi est chevaliers qui est de grant lignie,
Encore a miex .I. contes, s'a jouvence (*chevance?*) prisie,
.I. dux est plus poissans qui terre a en baillie,
Encore hault monte .I. roys et papes pour clergie,
Ensi est-ce de l'ame quant du corps est partie.
Com plus a fait de bien li corps en cheste vie,

de bonhomie cynique, appartiennent à son siècle. Son poëme n'est pas plus une satire, qu'une apologie de ses contemporains : il n'a pas les prétentions philosophiques de Jean de Meung : ce qu'il veut avant tout c'est amuser ses auditeurs ou ses lecteurs : il connaît leurs goûts : il sait qu'à ces palais blasés il faut des mets plus relevés que les fadeurs de l'amour chevaleresque, il sait que les courses fantastiques des chercheurs du *Saint-Graal* ont lassé la curiosité publique, que le merveilleux des romans de la *Table-ronde* est usé, que la poésie romanesque est épuisée comme la poésie héroïque. Aussi cherche-t-il par tous les moyens à reconquérir la popularité. Aux fabliaux il emprunte ces aventures scandaleuses qui font rire le bourgeois et sourire la châtelaine[1] ; aux voyages de Marco Polo la description de Bagdad, de l'Inde, de l'Asie centrale et la merveilleuse histoire du savetier Poliban ; à la légende de Saint-Brandan, la géographie fantastique du paradis terrestre et de l'enfer : il fait flèche de tout bois, il promène son lecteur du nord au midi, de l'Inde à l'Ecosse, de la Palestine à la Norvége : il l'étourdit en multipliant les personnages et les aventures : il suit trois intrigues à la fois, il est décousu, il est extravagant, mais il n'est pas ennuyeux. N'était-ce pas là son unique ambition ? Toutefois, par ses qualités comme par ses défauts, Baudouin de Sebourg n'est qu'un intrus dans la famille poétique où il a prétendu s'introduire : il n'a rien de commun avec Elyas et Godefroi de Bouillon ; mais s'il n'a pas d'ancêtres, il est lui-même un ancêtre, il est un des premiers de cette lignée qui se continuera par le Roland furieux et qui finira avec dôn Quichotte.

> Tant est l'ame de lui es sains chius plus prisie,
> Et de la gloire Dieu rechoit miex sa partie ;
> Car selonc ce c'on fait est desserte (*récompense*) païe.
> (12,552, f° 134 recto.)

1. Voir plus haut, page 219.

L'Arioste a-t-il connu le roman de *Baudouin de Sebourg?* On pourrait le croire, s'il est vrai, comme l'affirment ses biographes[1] qu'il ait traduit dans sa jeunesse les romans de *Godefroi de Bouillon*. En tout cas les deux poëmes ont un air de famille. Les aventures d'Angélique ressemblent fort à celles d'Aliénor, et les voyages d'Astolphe rappellent ceux de Baudouin de Sebourg : mais l'Arioste est un poëte de cour, un esprit délicat, un railleur de bonne compagnie, qui se moque de ses personnages en connaissance de cause, avec discrétion toutefois et peut-être avec quelque regret de ne pouvoir les prendre au sérieux. L'auteur du *Baudouin de Sebourg* est tout simplement un ribaud, un jongleur vagabond qui écrit, comme il l'avoue sans détours, sur quelque table de cabaret. Il a du bon sens, de l'esprit, mais il a la main lourde : il ne sait pas comme l'Arioste se faire comprendre à demi-mot, il ne l'essaie même pas, car au fond, il n'y entend pas malice. Il a voulu faire un roman de chevalerie, mais au lieu de s'en tenir à ce type idéal qui n'a plus de représentants dans le monde réel, il a peint la chevalerie telle qu'il la voit, et l'amour tel que le pratiquent les lecteurs du roman de la *Rose*. C'est un Arioste inconscient et réaliste. La parodie n'est pas dans l'intention : elle est dans les faits. Comme chez Cervantès le comique jaillit de la situation même. Don Quichotte c'est le héros de roman fourvoyé dans le monde tel qu'il est, c'est l'idéal aux prises avec la réalité. Baudouin de Sebourg c'est l'homme du XIVe siècle, le seigneur de la cour de Philippe le Bel, égoïste, libertin et sceptique, égaré dans le monde des chimères : c'est le réalisme aux prises avec l'idéal, l'antithèse de Cervantès retournée.

1. Fernow. *Vie de l'Arioste*, cité par M. Genin. Introduction de la *Chanson de Roland*, p. XCIX.

IV

Cependant cet étrange roman qui figurait si mal dans le cycle héroïque et religieux de la croisade rendit quelque vogue à la légende d'Elyas et de Godefroi.

De même que l'apparition du roman de *Godefroi* avait provoqué le remaniement de Graindor, celle du *Baudouin de Sebourg* entraîna une dernière transformation du cycle tout entier qui était devenu pour la France wallonne une sorte de monument national.

L'auteur de cette dernière version moins heureux que Graindor ou moins soucieux de passer à la postérité est resté inconnu. Il était, comme ses prédécesseurs originaire de la France septentrionale et probablement de la Flandre française ou du Hainaut dont il parle le dialecte. Son poëme a été publié à Bruxelles de 1846 à 1850 par M. de Reiffenberg et M. Borgnet dans les tomes IV, V et VI de la collection des *Chroniques belges* (Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, du Hainaut et du Luxembourg), sous le titre de *Roman du Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon*. M. Paulin Pâris en a donné dans le tome XXV de l'*Histoire littéraire de France*, une analyse et de nombreux extraits.

Dans la préface du troisième volume, M. Borgnet s'est donné beaucoup de peine pour démontrer que cette dernière forme des romans de la croisade ne saurait remonter au-delà de la première moitié du XIVe siècle; M. Paulin Pâris la croit plus récente encore, mais ne cite aucun argument nouveau à l'appui de son opinion.

Il existe cependant, dans le poëme, un passage qui aurait épargné à l'éditeur belge une grande dépense d'érudition, s'il avait attiré son attention.

Après nous avoir fait assister aux adieux des croisés, qui se séparent pour retourner en Europe, le trouvère flamand interrompt tout à coup le récit des événements d'outre-mer, s'attache aux pas de Robert de Normandie et raconte l'usurpation de son duché, sa captivité et sa mort. Le roi de France venge le héros d'Ascalon en tuant l'usurpateur, et en s'emparant de la Normandie. Une fois maître de ce riche domaine, il jure

Que jamais à nul temps duc n'y aroit nul jour,
Fors que son aisnet fil qui moult est de valour,
Et quiconcques seroit roys d'icelle honnour,
Ses aisnés fils seroit princes sans nul retour,
Et doffins de Viane, tout tenroit sans demour.
(*Roman de Godefroi de Bouillon*, t. III, p. 228-229.)

Ces vers ne peuvent avoir été écrits qu'après l'acquisition du Dauphiné. D'autre part, si le poëte avait été témoin des désastres du règne de Jean le Bon s'il avait vu le royaume dévasté par les Anglais, par la Jacquerie, par les grandes Compagnies, aurait-il fait d'aussi fréquentes allusions à la puissance des rois de France, au luxe de leurs fêtes, à la magnificence de leur cour ? Il est donc probable que l'auteur flamand écrivait dans les premières années du règne de Jean II, entre 1350 et 1355, avant la bataille de Poitiers, et à l'époque où le Dauphin Charles portait en même temps le titre de duc de Normandie.

V

Le texte publié par M. de Reiffenberg, reproduit la première partie de la légende d'*Hélias*, à peu près telle que la racontent le manuscrit de l'Arsenal et le n° 12,569 de la Bibliothèque nationale. Le rénovateur s'est contenté de donner plus de développement et de solennité à l'épisode

du procès de Béatrix, et de peindre sous un aspect plus odieux encore que ne l'avaient fait ses prédécesseurs le personnage de Matabrune. Il change aussi quelques noms : le forestier qui dérobe aux enfants d'Euriant leurs chaînes d'argent s'appelle Savari et non plus Rudemart ou Macaire : ce dernier nom devient celui d'un chevalier, champion de Matabrune, qui succombe sous les coups d'Hélias et meurt après avoir révélé les crimes de sa maîtresse.

La seconde branche est beaucoup moins respectée : ce n'est plus le duc de Saxe, c'est le comte de Blanquebourg ou Branquebourg qui persécute la duchesse de Bouillon et qui tombe sous l'épée d'Hélias. Le long récit des combats que le nouveau duc de Bouillon soutient, d'après les deux premières versions, contre les héritiers de son adversaire, disparaît dans la version nouvelle. A peine en reste-t-il quelques traces dans la mention rapide d'une bataille livrée par Hélias à un neveu du comte de Blanquebourg, Galien, qui dans les versions précédentes était au contraire le défenseur du Chevalier au Cygne et le neveu de l'empereur Othon. Les aventures d'Hélias après son retour à Lillefort, celles de Pons et de l'abbé de Saint-Trond, dans leur voyage en Palestine ne sont guère moins abrégées.

Enfin la première partie du poëme (t. I) se termine par la mort d'Hélias et de la duchesse de Bouillon qui a retrouvé son époux, mais seulement après le mariage d'Ida avec Eustache de Boulogne et la naissance de ses trois fils.

La seconde partie comprend toute la vie de Godefroi de Bouillon et correspond au poëme de *Godefroi,* à la *Chanson d'Antioche,* à celle de *Jérusalem,* au roman des *Chétifs,* et aux continuations des romans de la croisade jusqu'à l'avénement de Baudouin d'Edesse.

L'auteur flamand y prend plus de liberté encore que dans le roman du *Chevalier au Cygne.* Ce n'est plus une traduc-

tion ou une paraphrase comme celle de Graindor, c'est tout au plus une imitation. Les branches historiques sont les plus maltraitées. L'œuvre de Richard le Pèlerin disparaît noyée dans une foule d'épisodes romanesques, et mutilée sans plus de respect pour la tradition poétique, que pour la vérité historique. Cependant le dernier rénovateur du cycle de la croisade a de grandes prétentions à l'exactitude, il cite les dates, il fait appel à l'autorité des chroniques ; il corrige les erreurs de ses devanciers ; il emprunte à la traduction de Guillaume de Tyr dont la popularité, toujours croissante, a effacé peu à peu celle de la légende poétique, les détails de la marche des croisés en Europe, le récit du siége de Nicée, celui de la trahison qui livra Antioche aux chrétiens.

Mais comme ce prétendu historien comprend bien les événements et les personnages de la guerre sainte ! Le nœud de son poëme, l'intérêt qui le domine tout entier, ce n'est pas la lutte de l'Orient et de l'Occident, la délivrance du Saint-Sépulcre, la croisade, en un mot, ce sont les amours de Godefroi et de la belle Florie, fille de Calabre et sœur de Corbaran.

Le sage et intrépide Godefroi n'est plus qu'un héros de roman digne de figurer dans la bibliothèque de don Quichotte ! Il s'enflamme de confiance ; il tombe en pâmoison quand Harpin de Bourges lui remet l'anneau d'une maîtresse qu'il n'a jamais vue et dont il sait à peine le nom.

> Amours ly va le cuer tellement enflamer
> Qu'oussy vermaus devint que carbons au souffler.
> (T. II, p. 377).

Tandis que l'armée chrétienne se morfond sous les murs de Césarée, il quitte ses compagnons, et s'en va courir les aventures pour arracher Florie à Morados (Mourad), fils du soudan, qui l'a demandée en mariage. Accompagné de son confident

Harpin de Bourges, il pénètre dans Oliferne. Florie le reconnaît dès la première entrevue, et lui donne un rendez-vous, où les deux amants échangent en présence du comte Harpin, de longues tirades, toutes parfumées de la plus fine fleur de la galanterie chevaleresque. Il est juste d'ajouter que contrairement à la tradition romanesque, la musulmane Florie est une amante aussi réservée que sensible, et que Godefroi de Bouillon est le plus chaste des amoureux. Les princesses et les chevaliers du *Baudouin de Sebourg* perdaient moins de temps en soupirs.

Godefroi, que son compagnon, connu depuis longtemps à la cour d'Oliferne, a présenté malignement sous le nom de Godefroi de Boulogne, ne trouve pas de meilleur moyen pour sauver sa maîtresse que de combattre son rival dans un tournoi préparé pour la fête des fiançailles. Il renverse en effet les meilleurs chevaliers musulmans et blesse mortellement Morados qui expire sous les yeux de son père et de sa fiancée. Les Sarrasins veulent venger sa mort. Le vainqueur est assailli de toutes parts et blessé, malgré l'intervention de Corbaran. Le soudan est obligé de couvrir de sa protection l'hôte de son puissant vassal : mais il ne renonce pas à l'alliance de Florie et lui offre, à la place de Morados, un autre de ses fils, Rubis.

Florie repousse ce nouveau prétendu et le soudan furieux contre Corbaran qui refuse de contraindre sa sœur, s'éloigne avec son escorte. Corbaran a fini par pénétrer l'incognito de Godefroi de Bouillon. Il se conduit en courtois chevalier, sinon en bon musulman, il rend la liberté à son hôte et lui promet même la main de sa sœur, dès qu'il aura conquis Jérusalem. Godefroi se décide alors à regagner le camp où l'on pleurait déjà sa mort et l'armée se met en marche vers la ville sainte.

A Jérusalem, comme à Antioche, la croisade n'est que

l'accessoire : l'auteur s'intéresse beaucoup moins aux événements du siége qu'aux amours de son héros. Florie, en laissant éclater sa préférence pour un chrétien, a soulevé contre elle la haine de tous les vrais musulmans : on l'accuse de trahison ; elle écrit à Godefroi pour lui annoncer le danger qui la menace. Cornumarant intercepte la lettre et s'en sert pour attirer son ennemi dans un guet-apens.

Le sage Godefroi ne manque pas de donner dans le piége : il quitte une seconde fois l'armée, part pour Oliferne avec quatorze compagnons, et cerné par les troupes du soudan il est obligé de se rendre sans coup férir. Heureusement, ce sont les Sarrasins qui réparent les imprudences des barons chrétiens. Moradin, à qui le soudan a confié la garde de ses prisonniers, trahit son maître, donne des armes aux chrétiens et les aide à s'emparer du château où ils sont enfermés. Florie éveillée par le bruit, apprend que les captifs ont brisé leurs fers et vient rejoindre ses défenseurs.

Cette démarche achève de la compromettre aux yeux du soudan qui veut la faire mettre à mort. Corbaran prend la défense de sa sœur, et Cornumarant qui sait que ses deux oncles sont prisonniers des croisés, et qui craint des représailles, offre de combattre Godefroi en champ clos. Si son adversaire triomphe, les chrétiens seront libres et les jours de Florie seront respectés.

Le combat a lieu dans une prairie à quelque distance d'Oliferne. Cornumarant est renversé trois fois ; mais les infidèles vont se précipiter sur Godefroi quand apparaît tout à coup un corps de l'armée chrétienne prévenue par un message de Moradin. Les Sarrasins s'enfuient, les barons sont délivrés, et Corbaran ramène sa sœur à Oliferne.

Le récit de la prise de Jérusalem, de l'élection de Godefroi et de la bataille d'Ascalon est à peu près conforme à la version de Graindor. Nous retrouvons également dans la rédac-

tion nouvelle, les principales circonstances du poëme de la *Chrétienté de Corbaran* et du siége d'Acre par les croisés, mais Dodequin de Damas y joue un rôle beaucoup plus important que dans l'ancienne version.

Pendant l'absence de Corbaran, Dodequin a réussi à s'emparer de Florie et à l'emmener à Damas. Il ne se décide à la rendre à son frère que pour échapper au supplice dont Corbaran le menace, malgré le sauf-conduit accordé par Tancrède et ratifié par Godefroi. Ce sera pourtant ce même Dodequin, qui converti au christianisme, s'illustrera plus tard, sous le nom de Hugues de Tibériade.

La dernière partie du poëme appartient presque entièrement à l'auteur flamand. Après le mariage de Godefroi et la capitulation d'Acre, le soudan réussit à reprendre la ville que les chrétiens sont obligés d'enlever une seconde fois. Maître de presque toute la Palestine, Godefroi vient assiéger Damas. C'est là que le patriarche Héraclius lui verse le poison qui mettra fin à ses jours ; mais il faut bien que l'amour ait son rôle dans le dénoûment du drame. Aussi le romancier a-t-il eu soin de nous apprendre que dès le jour de son arrivée au camp des croisés, Florie a inspiré à Tancrède une subite et violente passion. Héraclius qui a deviné cet amour, confie à Tancrède ses projets contre la vie de Godefroi. Celui-ci le repousse avec horreur, mais il hésite à prévenir le roi de Jérusalem, et, quand il s'y décide enfin, le crime est accompli. Tancrède éperdu se retire à Césarée. Cette retraite excite les soupçons du nouveau roi, Baudouin d'Edesse, et le perfide Héraclius dénonce Tancrède et Florie comme les assassins de Godefroi. Tancrède l'accuse à son tour et réclame le combat ; il triomphe du traître et le force à avouer son crime dont il reçoit aussitôt le châtiment.

Tandis que Baudouin reprend le siége de Damas interrompu par la mort de son frère, un nouveau personnage

paraît sur la scène. C'est le fils de l'empereur de Constantinople, Labigant, qui vient demander la main de Florie. Baudouin la lui accorde, mais Harpin qui favorise les amours de Tancrède, prévient en secret la reine de Jérusalem. Celle-ci fait prendre ses habits à une de ses femmes qui se présente à sa place au fils de l'empereur. Instruit du complot, Labigant jure de se venger et réussit à faire tomber entre les mains de l'émir d'Ascalon, son parent, Corbaran et Tancrède; mais une fille du soudan, Margalie, fiancée à l'émir, et qui aime secrètement le nouveau roi de Jérusalem, veille sur les deux chrétiens [1].

Pendant leur captivité, Labigant a essayé de compléter sa vengeance en accusant Florie d'avoir voulu se débarrasser de son frère pour s'emparer de son héritage. Il est confondu par l'émir d'Ascalon lui-même, fait prisonnier dans une embuscade, et périt sous les coups de Tancrède, rendu à la liberté. Cependant le soudan a rassemblé une immense armée pour reconquérir Damas et Jérusalem. Avertis par Margalie, les chrétiens sont sur leurs gardes. Le soudan est vaincu et forcé de se rendre à Hugues de Tibériade. Le poëme se termine par la mort du soudan, le mariage de Baudouin avec Margalie, et celui de Florie avec Tancrède.

Mais ce fu, ajoute le poëte, une amour pour lui trop acatée,
Puis en fu-il pendus en Boulonge la lée,
Et là le fist morir la contesse senée,
Pour le mort Godefroit dont elle fist portée.
Dont grant mesquief en fu oultre le mer salée :
Toute crestiénetet fu par ce point gastée,
Et la tierre qui fu sur payens conquestée,
En fu par celle mort pierdue et désiertée,
Ensy que vous orés en l'istore rimée

(T. III, p. 512.)

(1) Ces noms et ces aventures se retrouvent en grande partie dans le roman de *Florent et Octavien*.

Ces vers se retrouvent presque textuellement dans le *Bâtard de Bouillon* (voir plus haut page 216). Du reste l'auteur flamand fait de nombreuses allusions aux événements de ce roman; il met en scène les principaux personnages que nous avons vus paraître; il annonce à ses auditeurs qu'ils y trouveront la suite de son récit[1]. Le lien qui existe entre les deux poëmes est donc évident, et tout concourt à prouver que le succès du *Baudouin de Sebourg* et du *Bâtard de Bouillon* a provoqué le dernier remaniement du cycle de la croisade, comme l'apparition des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* en avait déterminé le premier.

VI

M. Paulin Pâris a jugé sévèrement l'œuvre du dernier héritier des poëtes de la croisade. Sans doute, on chercherait vainement chez ce rimeur de décadence, la verve héroïque du XIIe siècle, l'enthousiasme religieux, l'intelligence historique : mais il serait injuste de lui refuser de l'imagination, une certaine habileté de composition et un certain art de mise en scène.

Dans le roman de *Baudouin de Sebourg,* la chevalerie et la galanterie du XIVe siècle se montrent en déshabillé : dans celui de *Godefroi de Bouillon,* elles ont revêtu leur costume de cérémonie; elles n'en portent pas moins la marque du temps où vivait l'auteur.

Ces rois et ces barons, grands joueurs d'échecs, grands amateurs de fêtes et de passes d'armes, toujours prêts à

1. Bauduin..... engenra ung fil en ycelle viesprée
Ourris fu appiellés : sen arme soit dampnée !...
Ly bastars de Buillon l'ocist une journée
Pour la desloyautè qui en lui fu trouvée.

(T. III, p. 512-513.)

quitter leur armée pour courir les aventures, risquant leur vie, leur liberté et celle de leurs compagnons, pour un sourire de leur maîtresse, ne sont-ils pas les dignes contemporains de Philippe de Valois et de Jean le Bon? Ces prétendus récits de la guerre sainte où la galanterie, les joûtes, et les fêtes tiennent tant de place et où la croisade en tient si peu, ne rappellent-ils pas ces croiseries du XIVe siècle, vains projets conçus dans la chaleur d'un festin, ou dans la poussière d'un tournoi, et qui s'évanouissaient en fumée, quand ils n'aboutissaient pas à des désastres inutiles, comme l'expédition de Jean sans Peur!

L'auteur du roman de *Godefroi de Bouillon* est en quelque sorte le poëte officiel de cette chevalerie de convention qui devait inscrire dans notre histoire les noms de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt : celui de *Baudouin de Sebourg* est un enfant perdu de la poésie chevaleresque qui secoue d'une main impudente tous ces brillants oripeaux et qui nous dévoile naïvement chez la féodalité décrépite, l'égoïsme, la corruption et l'impuissance.

Cependant s'ils ne sont pas de la même école, tous deux appartiennent presque à la même génération et peut-être trouverait-on chez le poëte sérieux plus d'une page dont la hardiesse aurait épouvanté le joyeux jongleur. L'auteur du *Baudouin de Sebourg* respecte peu les moines et les prêtres; mais il ne s'attaque pas aux dogmes : c'est peut-être un assez mauvais chrétien, mais c'est un catholique orthodoxe. Aurait-il osé écrire ces vers que son successeur place dans la bouche d'un de ses personnages?

Chà, dit Cornumarans, bien me sui avisés
Des poins de vostre loy qu'à sy bone tenés.
Il y a des biaus poins que g'y ay bien trouvés.....
Mais il en y a III que g'y ay condampnés.
C'est li uns de vos priestres, tous hommes naturés,

Qui sont fricque et joli, gent, adroit et barbés;
Voz femmes envoyés, c'est fine vérités
Confiesser de leur fais et dire leur secrés.
Or regardés comment et où vous les metés?
N'est pas priestres un homs grans et fors et quarés?
Quant il ot qu'une femme n'est mie juste assés
Ne li péut-il pas dire ses volentés,
Et promettre joïaus, avoir et richetés?
Et li cuers de la femme est povrement fondés;
Enssy par un priestre est ses cors encantés.

(T. II, p. 61.)

Il est vrai que la responsabilité de cette attaque contre la confession appartient à un musulman, à un de ceux qui ne doivent pas se convertir ; mais au temps où la foi n'était pas discutée, musulmans et chrétiens s'injuriaient ; ils n'entamaient pas de controverses théologiques. Du reste, à en juger par la faiblesse des arguments que l'abbé de Saint-Trond oppose à son adversaire, il fallait que le poëte fût un bien mauvais avocat ou un défenseur bien peu convaincu des dogmes catholiques.

Un autre signe du temps qu'il est plus difficile encore de méconnaître, c'est le rôle que jouent dans le roman de *Godefroi de Bouillon* les Tafurs et leur roi oubliés depuis plus d'un siècle. Les enfants de la Flandre, du Hainaut et du Vermandois (l'auteur les revendique avec orgueil comme ses compatriotes), ne se contentent plus, comme dans la *Chanson d'Antioche*, d'assommer les Sarrasins à coups de massues, de les hacher à coups de faux, ou de les faire rôtir quand les vivres manquent.

La *Chanson de Jérusalem* elle-même est dépassée : les Tafurs figurent au premier rang dans tous les combats, ils décident toutes les victoires; dans le conseil des barons, c'est le roi des ribauds qui dicte les plans de campagne, et qui se passe au besoin du concours des chevaliers pour les exécu-

ter ; ses compagnons suffisent à la conquête de la Palestine ; ils font tour à tour rire et trembler : ce sont à la fois les bouffons et les héros de la croisade.

Les Sarrasins ne sont pas les seules victimes de leurs mauvais tours ; ils n'hésitent pas à se jouer des barons qui courbent la tête et qui subissent patiemment leurs insolences. Pendant la famine d'Antioche, le roi des Tafurs a réussi à pénétrer dans le camp de Corbaran et à enlever les mets cuits à point pour le dîner des Musulmans. Les ribauds reviennent en triomphe, pliant sous le poids des chapons, des oies grasses et des épaules de mouton. Mais quand ils sont arrivés sous les murs d'Antioche, couverts de spectateurs affamés qui attendent leur part du festin, ils s'arrêtent, et, sur un signe de leur roi, s'installent dans le fossé et se mettent à dévorer leur butin à la barbe des chevaliers et de leurs hommes d'armes.

Voilà les récits qu'applaudissaient les petits-fils des vaincus de Courtrai, les contemporains d'Etienne Marcel et de la Jacquerie ! La poésie chevaleresque se faisait, innocemment peut-être, la complice des mépris et des rancunes populaires : elle humiliait les barons devant les ribauds, le seigneur devant le serf émancipé, la féodalité devant le peuple.

Avec le remaniement du trouvère flamand, se terminent en France, du moins, les vicissitudes poétiques du cycle de la croisade. Inauguré par une histoire épique de la guerre sainte, il finissait par un roman, qui n'est plus ni l'épopée, ni l'histoire. La chevalerie héroïque et guerrière était morte sous les coups de la royauté et des légistes, la chevalerie de l'amour et des aventures achevait d'expirer sous les railleries des fabliaux et sous les boulets des Anglais. La société féodale et chrétienne du moyen âge se décomposait pour faire place à un monde nouveau : la poésie qui en avait ex-

primé tous les sentiments, toutes les croyances et tous les rêves, s'éteignait avec elle : les derniers trouvères disparaissaient avec les derniers barons.

Cependant, si la source de l'inspiration est tarie, la poésie chevaleresque a poussé dans le sol français de trop profondes racines pour s'écrouler en un jour. Pendant près de deux siècles encore, elle restera la littérature nationale et populaire, et bien des générations passeront avant que le souffle de la Renaissance achève de balayer ses rameaux desséchés. Stérile désormais sur la terre qui l'a vue naître, elle refleurira sous d'autres climats et l'Europe entière lui empruntera les légendes qui berceront l'enfance de ses littératures. Notre étude serait incomplète si nous ne jetions un coup d'œil sur cette dernière partie de l'histoire du cycle de la croisade et si nous ne le suivions dans ses migrations après l'avoir vu s'épanouir et se flétrir sur le sol natal.

CHAPITRE III

LES TRADUCTIONS ET LES IMITATIONS ÉTRANGÈRES. — LES VERSIONS EN PROSE FRANÇAISE DU XVe SIÈCLE. — LA LÉGENDE INTERPRÉTÉE PAR LA RENAISSANCE.

I

La civilisation du moyen âge, plus encore que la civilisation moderne, est fille de la France. C'est la France qui a vu la première se constituer la société féodale ; c'est elle qui a donné le signal des croisades ; c'est le génie de notre race qui a enfanté l'épopée guerrière du XIe siècle, et l'idéal chevaleresque du XIIIe ; c'est sur les bords de la Seine et de la

Somme que se sont élevées les premières cathédrales gothiques. Du XIe au XIVe siècle, la France a dominé par la pensée, comme elle dominait par l'épée. Les Orientaux ne s'y sont pas trompés : pour eux l'occident tout entier était la terre des Francs.

La civilisation féodale et chrétienne du moyen âge qui s'était développée chez nous spontanément et comme un fruit du sol, était déjà dans toute la splendeur de sa maturité, tandis que dans le reste de l'Europe ses premières fleurs commençaient à peine à s'épanouir. Aussi notre épopée de la fin du XIe et du commencement du XIIe siècle, n'est-elle ni romaine, ni celtique, ni germanique; elle est française, comme la féodalité, comme la chevalerie, comme l'architecture religieuse; et c'est en traduisant nos *Chansons de Gestes* et nos *Romans* que toutes les littératures occidentales se sont essayées à parler leurs langues nationales. Les minnesinger allemands, les jongleurs espagnols, les héritiers des scaldes scandinaves ont redit, après nos trouvères, les *Gestes* de Charlemagne et de ses pairs, les romans d'*Alexandre* et du roi *Arthur*. Comme ses sœurs aînées et comme ses sœurs cadettes, la légende de la croisade et de la famille de Bouillon a fait le tour de l'Europe.

Mais à l'époque où l'imitation étrangère commence à s'emparer de notre poésie, les branches historiques du cycle de la croisade ont déjà perdu une partie de leur popularité. C'était le temps où les romans de la *Table-Ronde* et ceux du *Saint-Graal* gardaient encore tout l'éclat de la nouveauté, où l'*Histoire* de Guillaume de Tyr commençait à faire autorité en occident. La *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem* paraissaient trop romanesques pour une histoire et trop historiques pour un roman. Aussi les traducteurs et les imitateurs étrangers s'attachèrent-ils de préférence à reproduire les merveilleuses aventures du *Chevalier au Cygne*, qui pou-

vaient lutter sans trop de désavantage contre les fictions des trouvères bretons.

Originaire de la France wallonne, la légende de la famille de Bouillon dut se répandre d'abord dans les pays de langue teutonique. C'est là en effet qu'elle a laissé les traces les plus profondes et qu'elle a retrouvé sous une forme nouvelle l'éclat de ses plus beaux jours.

II

Dans les premières années du XIIIe siècle, les minnesinger étaient divisés en deux camps que la tradition poétique d'outre-Rhin a mis aux prises dans le fameux combat de la Wartbourg.

Les uns s'inspiraient des légendes nationales, barbares et païennes, et tout en subissant involontairement les influences contemporaines, essayaient de faire revivre les sombres souvenirs des origines germaniques. Les autres, disciples de la poésie française et chrétienne, imitaient ou traduisaient la *Chanson de Roland*, les gestes de *Guillaume-au-Court-Nez*, les romans d'*Alexandre* et de la *Table-Ronde*. De toutes les importations françaises, la mieux accueillie de l'autre côté du Rhin, ce fut le cycle du Saint-Graal, qui répondait aux tendances mystiques de l'esprit allemand, comme celui des Niebelungen à ses instincts de barbarie native.

C'est chez un imitateur de nos trouvères, chez un des chefs de l'école mystique, Wolfram d'Eschenbach que nous saisissons les premières allusions à la légende du *Chevalier au Cygne*. Mais, au lieu de se rattacher, comme chez les trouvères wallons, au cycle de la croisade, elle rentre chez le poëte allemand, dans celui du Saint-Graal et sert de con-

clusion au roman de *Parcival*. Le chevalier inconnu qui aborde à Anvers, dans une barque traînée par un cygne, et qui épouse la princesse de Brabant, n'est plus le fils d'Elioxe et de Lothaire, c'est l'envoyé du Saint-Graal, l'héritier du mystérieux royaume de Montsalvage, le fils de Parcival, Lohangrin[1]. « Bien des gens, ajoute le poëte, se trouveraient encore en Brabant, qui pourraient dire comment il y est venu, comment il y a vécu, et comment il en est parti, chassé par la question fatale... Il ne laissa que son épée, son cor et son anneau. »

Wolfram d'Eschenbach, en admettant que ces derniers couplets du *Parcival* lui appartiennent, avait-il l'intention de développer les aventures de Lohangrin, et de poursuivre ainsi l'histoire de la dynastie mystique de Montsalvage? Voulait-il seulement rattacher à la tradition du Saint-Graal une légende déjà populaire sur les deux rives du Rhin? Nous l'ignorons. En tout cas, il est impossible de méconnaître, sous cette forme légèrement modifiée, la légende qui, plus de vingt ans avant l'apparition du *Parcival*, avait déjà inspiré les trouvères de la France wallonne.

Le Chevalier au Cygne transformé en Lohangrin devient désormais un des personnages favoris des continuateurs de Wolfram d'Eschenbach. Vers 1270, nous le retrouvons dans la seconde version du *Titurel* qui lui attribue l'honneur d'avoir donné son nom à la Lorraine (Loherangrin, Lothringen). Dans les dernières années du XIIIe siècle, entre 1280 et 1290, un poëte bavarois s'empare de nouveau de la légende si rapidement esquissée dans le *Parcival*, la rattache à la tradition du tournoi poétique de la Wartbourg, la développe en faisant de larges emprunts à notre roman français, y mêle les lointains souvenirs de la lutte des empereurs

1. *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach, traduit en allemand moderne par San-Marte (Albert Schultz). Leipsick, 2 vol. in-12, 1858 (t. II, p. 479 et sqq).

saxons contre les Hongrois ou les païens d'origine slave. De la combinaison de ces éléments divers il tire ce fameux *Lohengrin,* qui a fait plus de bruit peut-être de notre temps qu'au XIIIe siècle[1].

Les Welches peuvent du moins en réclamer leur part, et si le *Lohengrin* est né sur les bords du Main ou du Danube, il a eu des aïeux sur ceux de la Meuse ou de l'Escaut.

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, avant l'apparition du *Lohengrin,* et peut-être du *Titurel,* un des plus illustres minnesinger, Conrad de Wurtzbourg avait composé sous le titre de *Schwanritter* (le Chevalier au Cygne), un poëme qui n'était que la reproduction incomplète de la seconde partie du roman français. Cette version publiée par W. Grimm dans le tome III des *Altdeutsche Wâlder* (Francfort, 1816, in-8°)[2] commence par le récit de la querelle entre le duc Renier de Saxe et la duchesse de Bouillon et se termine après la disparition du merveilleux chevalier.

M. Gervinus, dans son *Histoire de la poésie allemande*[3], analyse assez longuement le poëme de Conrad de Wurtzbourg. Il réfute avec raison l'opinion de J. Grimm et de l'école mythique, qui croit retrouver dans le Chevalier au Cygne une incarnation du héros scandinave Skeaf[4]. Il n'y a rien de commun entre les deux légendes, si ce n'est la barque qui amène et qui remporte les deux héros. Mais M. Gervinus se trompe quand il regarde la version française publiée par M. de Reiffenberg comme la source où Conrad a puisé ses inspirations, et quand il considère l'his-

1. Le *Lohengrin*. Ed. de Rückert. Quedlinbourg et Leipsick. 1 vol. in-8°, 1858.

2. M. F. Roth a publié à Francfort, en 1861, une seconde édition du *Schwanritter*.

3. Gervinus, *Histoire de la poésie allemande*, t. II, p. 57 et sqq. Ed. 1871, Leipsick.

4. Cf. J. Grimm, *Deutsche Mythologie,* t. Ier, p. 43. Goettingue, 1854, in-8°.

toire du Chevalier au Cygne comme une légende héraldique forgée en l'honneur des maisons de Clèves, de Gueldre et de Rieneck. Conrad de Wurtzbourg n'a pu consulter la version flamande composée plus d'un demi-siècle après sa mort. Le poëte allemand et le trouvère wallon ont copié tous deux le même original en le modifiant, suivant le génie de leur temps et de leur patrie : l'un y a introduit des détails de procédure et de droit coutumier, l'autre des scènes d'amour; mais le fond même de la légende n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

Quant aux prétentions généalogiques de la maison de Clèves, nous n'en trouvons aucune trace avant le poëme de Conrad [1], et s'il faut voir dans le roman du *Chevalier au Cygne* une légende héraldique, ce ne fut pas à la maison de Clèves, mais à celles de Boulogne et de Brabant que l'appliquèrent les trouvères flamands et wallons depuis le XIIe jusqu'au XIVe siècle.

Outre les versions poétiques, nous connaissons une rédaction en prose publiée par MM. Hoffmann et Maurice Haupt dans le tome Ier des *Altdeutsche Blätter* (p.128-136) et citée par M. de Reiffenberg. Elle est extraite d'un manuscrit du XVe siècle de la bibliothèque de l'université de Leipsick. C'est la traduction presque littérale d'un fragment du Dolopathos, qui reproduit la première version du *Chevalier au Cygne,* en l'abrégeant et en y mêlant des traditions d'origine bretonne. L'original et la traduction s'arrêtent à la fin de la première branche, avant le départ du Chevalier au Cygne pour Nimègue.

M. Brunet (*Manuel du Libraire,* article Godefroi de

1. Suivant Conrad de Wurtzbourg, le Chevalier au Cygne laissa trois fils qui devaient être la tige des maisons de Gueldre, de Clèves et de Rieneck. Voilà pourquoi, ajoute le poëte, le cygne figure encore dans les armes de ces trois maisons.

Bouillon) et après lui M. de Reiffenberg (Introduction du roman du *Chevalier au Cygne*) ont mentionné plusieurs traductions allemandes et flamandes du roman de *Godefroi de Bouillon*, antérieures au XVIe siècle. La plus ancienne aurait été imprimée à Augsbourg, en 1482, par Aug. Bæmler[1], et rééditée à Augsbourg, en 1502 (petit in-4° gothique), par Lucas Zeissenmair sous le titre suivant : « *Hertzog Gotfried wie er wider die Türgen und Hayden gestritten.* » Nous n'avons pu nous procurer ni l'une ni l'autre de ces deux éditions. Mais la Bibliothèque nationale possède une version flamande imprimée à Harlem, vers 1486 suivant M. Brunet, vers 1480 suivant le catalogue de la Bibliothèque nationale, et réimprimée à Anvers en 1510 et en 1544.

L'exemplaire de la Bibliothèque nationale[2] est un volume petit in-4°, sans titre, sans date et sans nom d'éditeur, imprimé en caractères gothiques sur deux colonnes, et orné comme l'édition allemande de 1482, de 47 gravures sur bois[3]. Il commence par ces mots : « Hier beghient prologhe van der scœnre historien Hertoghe Godewaert van Boloen. » Les gravures sont évidemment une reproduction de celles que renfermait l'édition d'Aug. Bæmler, et le texte est probablement la traduction ou l'original du livre allemand. Or, il n'est question dans cette chronique ni du Chevalier au Cygne, ni du roman de Godefroi de Bouillon. C'est une histoire de la croisade puisée dans Guillaume de Tyr et dans les chroniques latines et complétement étrangère au cycle poétique dont nous nous occupons.

L'Allemagne du XIIIe siècle avait transformé le Chevalier

1. Le livre commence par ces mots : Hienach folgt ein warhaft und bewerte Historie, wie die Türcken und andre Geschlecht, etc..... (In-f° gothique.)

2. Il est catalogué, LN 27, 2605, réserve.

3. Une de ces gravures, plusieurs fois reproduite dans le volume, représente les croisés canonnant Antioche et Jérusalem, avec des bombardes.

au Cygne en Chevalier du Saint-Graal : celle du XVIe devait lui créer une nouvelle généalogie. La plus ancienne édition du roman en prose de Meurvin[1] en fait un descendant de Doolin de Mayence et d'Ogier de Danemark. Les familles épiques finissaient ainsi par se confondre, et les conteurs populaires se chargeaient de trouver des aïeux aux parvenus de la légende.

III

La tradition que l'Allemagne avait adoptée dès le commencement du XIIIe siècle dut se répandre plus rapidement encore dans les pays de langue flamande, que tant de liens rattachaient à la France wallonne. L'historien de la poésie néerlandaise au moyen âge, M. Jonckbloet, réclame même avec quelque vraisemblance le mystérieux chevalier comme un héros national, mais sans prouver par aucun témoignage précis que les poëtes néerlandais l'aient célébré avant ou après les trouvères wallons, comme ils avaient chanté dès le XIIe siècle les exploits des héros du cycle carlovingien.

On ne saurait douter cependant que les versions françaises de la légende n'aient circulé de bonne heure sur les bords du Rhin et de l'Escaut ; mais nous n'en connaissons que des traductions en prose qui reproduisent, en l'abrégeant, la première partie du poëme publié par M. de Reiffenberg. Une des plus anciennes, sinon la plus ancienne, paraît être celle qui fut imprimée à Anvers, par Heyliger, sous le titre de : *Eene schoone Historie van den Ridder van avontueren Helias, genaemd den Ridder met de Zwaen* (in-4° gothique, à 2 colonnes, sans date[2]). Elle s'arrête au retour de Ponce,

1. Les Romans en prose de la *Table-Ronde* et de *Charlemagne*, par W. Schmidt, traduits par le baron de Roisin. Saint-Omer, 1845, in-8°, p. 143 et sqq.
2. L'approbation du censeur royal est de 1610.

qui vient de découvrir la retraite de son maître. Cette édition a été réimprimée à Anvers en 1840 (1 vol. in-12 de 63 pages), sous le titre de : *Historie van wonderlyke avontueren van den Ridder met de Zwaen.*

M. de Reiffenberg signale une autre traduction publiée à Amsterdam, chez Kœne [1], et réimprimée en 1763 : mais il se contente d'en indiquer le titre, et nous n'avons pu nous procurer ni l'une ni l'autre de ces deux éditions.

Comme les romans du cycle carlovingien, ceux du cycle de Bouillon ont pénétré, en traversant l'Allemagne et le pays néerlandais, jusque chez les peuples Scandinaves.

S'il faut en croire M. de Reiffenberg [2], qui du reste ne cite pas ses autorités, une saga islandaise ferait mention d'un certain Hélis ou Hélias, fils de Jules César, étrange et nouvelle incarnation du *Chevalier au Cygne*. Nos recherches personnelles et celles qu'ont bien voulu faire à Copenhague MM. Wolff et Brynjulfson [3], ne nous ont rien révélé sur cette prétendue saga, ni sur le personnage qui en serait le héros.

Mais la *Karlamagnus saga* [4], publiée par M. Unger, renferme une allusion évidente à l'histoire du *Chevalier au Cygne,* déjà signalée par M. Nyerup [5] dans ses *Romans popu-*

1. Eene schoone Historie en miraculeuse Geschiedenis van den Ridder met de Zwaen, die te Nymegen in Geldeland te scheep kwam, by het geleide van eene Zwaan, uit den landen Lillefoort, het welk men zegt te wesen Rijssel (Lille) Douway en Orchy gelegen in Vlaanderen : dezen laasten Druck van nieuws overgezien, en met figuren vermeerderd. Amsterdam. Kœne (in-4°, gothique.)

2. M. de Reiffenberg. Le *Chevalier au Cygne* et *Godefroi de Bouillon*, t. Ier, introduction, p. x.

3. C'est à la recommandation d'un de nos amis, M. Julien Sée, que M. Brynjulfson, professeur à l'université de Copenhague, et M. Wolff ont bien voulu nous fournir ces renseignements. Nous saisissons cette occasion pour leur témoigner à tous notre reconnaissance.

4. C. Unger. *Karlamagnus Saga*, 1 vol. in-8°, Christiania, 1860. Introduction, p. xiv et *Karlamagnus Saga,* ch. 48, p. 42.

5. Nyerup. *Almindelig Morskabslæsning i Danmark og Norge* (1 vol. in-8°, Copenhague, 1816), p. 91-92.

laires du Danemark et de la Norvége, et recueillie par J. Grimm dans ses *Légendes allemandes :* c'est l'épisode du chevalier Gérard Swan, qui arrive au palais de Charlemagne dans une barque traînée par un cygne, et qui obtient plus tard de l'empereur la main de sa sœur et le duché des Ardennes. Il est impossible de méconnaître dans cette saga scandinave une forme quelque peu altérée de la tradition wallonne.

IV

Jusqu'au XIVe siècle, l'Angleterre n'a eu d'autre langue littéraire que le français et les barons anglais n'ont connu d'autre poésie que celle des trouvères.

Les relations si fréquentes et si intimes, qui existèrent au XIIe et au XIIIe siècle, entre le comté de Boulogne et le royaume anglo-normand, durent y faire pénétrer de bonne heure les romans de la croisade.

La bibliothèque du British Museum possède un manuscrit français du XIIIe siècle (15 Evj.)[1], que nous n'avons pu consulter, mais qui d'après les citations de M. Michelant, de M. de Reiffenberg et de M. Gibbs nous paraît une reproduction à peu près textuelle du n° 1621 de notre bibliothèque nationale. Il s'arrête avant la bataille d'Ascalon, au début du récit d'un combat singulier entre Godefroi et son prisonnier l'émir Marbrin, et renferme la légende du *Chevalier au Cygne* et l'histoire de la croisade.

1. Ce manuscrit commence par ces deux vers reproduits par les nos 786, 795 et 12,569 de la Bibliothèque nationale.

> Or escoutés, seigneur, por Dieu l'espiritable
> Que Jhésus vous garisse de le main au dyable.

Il finit par ceux-ci qui se rapportent au duel de Godefroi de Bouillon avec le sarrasin Marbrin (*Chanson de Jérusalem*) :

> « Un seul coup te donrai de mon branc acheré,
> » Atant de raençon seras quitte clamé. — »
> « Par Mahom, dist Marbrins, je l'ottroye et le gré. »

M. P. Meyer a signalé l'existence d'un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford qui contient une paraphrase de l'histoire de Baudry, suivie d'une version du roman des *Chétifs*[1]. Un coffret en ivoire ciselé, qui paraît remonter au XIVe siècle et qui appartient à un des membres de la famille de M. Gibbs, le dernier éditeur de la version anglaise du *Chevalier au Cygne,* représente en trente-six tableaux, toute l'histoire d'Hélias. Chaque tableau est accompagné d'une légende et le dernier nous montre le Chevalier quittant Nimègue, sur la barque traînée par le Cygne. L'artiste doit avoir eu sous les yeux une copie de la seconde version, celle du manuscrit 1621 de la Bibliothèque nationale.

Le British Museum possède, outre le manuscrit français, un manuscrit de la fin du XVe siècle (Cotton Mss. British Museum. Caligula A. 2 in fo de 125 feuillets) qui nous a conservé une version en vers anglais de la première partie de la légende.

Ce poëme qui ne comprend que 370 vers a été publié en 1820 par M. Utterson et réédité en 1868 par M. Gibbs, sous le titre de *Romance of the Chevelere Assigne*[2].

Il aurait été composé, suivant l'éditeur anglais, dans les dernières années du XIVe siècle. C'est un abrégé des 1083 premiers vers du manuscrit français du British Museum. L'auteur qui donne au chevalier le nom d'Enyas s'arrête après la délivrance de la reine Béatrix et au moment où les enfants métamorphosés en cygnes viennent de reprendre leur forme naturelle.

Enfin il existe à la bibliothèque Bodléyenne de l'Université d'Oxford un manuscrit in-fo de la fin du XVe siècle (Rawlinson 368b), qui renferme une traduction latine de la première

1. Cf. plus haut, page 13.
2. *Early English Text Society,* 1 vol. in-8o, Londres, 1868, chez Trübner.

branche du *Chevalier au Cygne*. M. de Reiffenberg a reproduit ce curieux morceau dans le tome II des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon*. Cette traduction dont l'auteur est inconnu et qui appartient probablement à la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle, désigne également le chevalier sous le nom d'Éneas et prend d'assez grandes libertés avec le texte français. Elle a même la prétention d'y ajouter de nouveaux épisodes et nous donne, par exemple, sur le siége de Mountbrante ou Montabraunt (Maubruiant ou Monbruiant), le château de Matabrune, sur les chefs qui commandent son armée et sur les exploits des assiégeants des détails qui n'existent dans aucune des versions précédentes. Interrompue après la prise de Maubruiant par une lacune assez considérable du manuscrit, elle reprend l'histoire du Chevalier au moment où son frère Esméré, vient le délivrer des mains du traitre Agolant. Elle s'arrête avant l'arrivée d'Hélias à Nimègue, en renvoyant le lecteur curieux de connaître la suite de ses aventures aux gros volumes (*magna volumina*) qui les ont racontées.

Singulière destinée de nos vieilles légendes qui après avoir charmé les ennuis du donjon féodal, et du foyer bourgeois, après avoir retenti sur la place publique aux foires de village, se glissaient jusque sous les arceaux du cloître, d'où elles étaient quelquefois sorties, et se faisaient pardonner leur allure profane, en la dissimulant sous le masque de la langue savante et sacrée !

V

La légende de Bouillon si répandue dans l'Europe du nord paraît avoir pénétré plus lentement dans les contrées méridionales. L'Italie avait traduit au XIIIe et au XIVe siècle la plupart des poëmes du cycle carlovingien et des romans de

la *Table-Ronde*. Avait-elle fait le même honneur à ceux du cycle de la croisade? Nous n'avons trouvé antérieurement au XVIe siècle aucun témoignage qui nous permette de l'affirmer.

L'Espagne nous a laissé au contraire un monument d'une haute importance historique et littéraire, qui nous montre les romans de la croisade déjà populaires de l'autre côté des Pyrénées dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

La Bibliothèque royale de Madrid possède un manuscrit du commencement du XIVe siècle [1] dont il existe du reste un certain nombre de copies dans d'autres bibliothèques espagnoles et qui fut imprimé pour la première fois en 1503 à Salamanque par Hans Giessen (in f°). La *Bibliothèque des auteurs espagnols* (t. XLIV, in-4°) l'a réédité sous le titre de *Gran Conquista de Ultramar*. Les critiques ne sont pas d'accord sur l'origine de cette compilation. Suivant les uns, l'ouvrage aurait été composé sous Alphonse X de Castille, suivant les autres sous Alphonse XI. La plupart, et parmi eux, M. A. de Los Rios, auteur d'une des histoires les plus estimées de la littérature espagnole [2], s'en tiennent à une note du manuscrit de Madrid qui attribue expressément à Sanche IV, roi de Castille (1284-1295) le mérite d'avoir fait rédiger cette histoire des guerres d'outre-mer [3].

1. Ce manuscrit in-f°, et écrit sur vélin, compte 360 feuillets à deux colonnes : il est coté J. 1.

2. D. Amador de Los Rios. *Histoire critique de la Littérature espagnole*, t. IV, p. 23 et sqq. (grand in-8°, Madrid, 1863).

3. Esto libro de la grand historia de Ultramar que fue fecho sobre los nietos et los bisnietos del Caballero del Cisne, que fue su comienzo del caudillo de la grand hueste de Antioca, Godofre de Bullon, con sus hermanos, mando sacar de franceses en castellano el muy noble don Sancho rey de Castiella..... sexto (?) rey de los que fueron en Castiella o en Leon que hubieron asi nombre, fijo del muy noble rey don Alfonso el onceno (Alphonse X qui devient Alphonse XI, si on compte parmi ses prédécesseurs le roi d'Aragon, Alphonse Ier, qui épousa la reine de Castille doña Urraca) e de la muy noble reina donna Violant. (Note finale du manuscrit de Madrid.)

Telle qu'elle nous est parvenue, la *Gran-Conquista d'Ultramar* est une vaste compilation où s'entremêlent de la façon la plus étrange, le roman, l'épopée et l'histoire, la traduction française de Guillaume de Tyr, les *Chansons d'Antioche* et de *Jérusalem,* la légende du *Chevalier au Cygne,* le poëme des *Chétifs,* les romans de *Berthe, de Mainet,* de *Flore et Blanchefleur,* et peut-être le poëme provençal de Grégoire Béchada.

Les premiers chapitres reproduisent la version française de Guillaume de Tyr, mais à partir du pèlerinage de Pierre l'ermite, le compilateur puise d'une main dans l'histoire officielle, de l'autre dans l'histoire poétique représentée surtout par la *Chanson d'Antioche* qu'il traduit souvent textuellement.

Après avoir conduit les premières bandes de croisés jusqu'à Constantinople, il s'interrompt tout à coup [1] pour raconter l'histoire des ancêtres de Godefroi, qu'il développe avec une inépuisable complaisance. En admettant que le traducteur espagnol n'ait rien tiré de son propre fonds, la version qu'il avait sous les yeux diffère sensiblement de toutes celles que nous avons fait connaître jusqu'ici. Etait-ce une traduction méridionale de la légende du nord qui aurait remanié à sa guise les fictions des trouvères wallons, et fondu la *Chanson d'Antioche* renouvelée par Graindor, avec celle de Grégoire Béchada? Cette supposition n'a rien d'invraisemblable si on considère le rôle important que l'ouvrage espagnol attribue dans l'histoire de la croisade, aux chevaliers du Midi et surtout à Geoffroi de Las Tours.

La *Gran Conquista* nous a conservé plusieurs épisodes d'un caractère tout historique, et qui ne sont empruntés cependant ni aux chroniques latines, ni à la *Chanson d'An-*

1. L'histoire du *Chevalier au Cygne* commence au chapitre XLVII, page 26.

tioche ou de *Jérusalem*. Ne faut-il pas y voir des fragments de ce poëme sur la croisade, composé au commencement du XIIe siècle par le chevalier de Las Tours et dont le texte n'a pas été retrouvé ?

L'*Elioxe* ou la *Béatrix* des romans français est ici une infante Isomberte, fille d'un roi Popléo qui règne quelque part, en Asie. Elle quitte la cour de son père pour échapper aux poursuites d'un prétendant à qui ses parents ont promis sa main. Elle erre quelque temps dans un pays désert, traverse un bras de mer, et rencontre dans une forêt le comte Eustache de Portemise qui s'est égaré à la chasse et qui, frappé de sa beauté, la ramène dans son château et l'épouse. La mère du comte joue dans cette version le rôle de la vieille Matabrune. Quand la comtesse accouche de sept jumeaux, elle charge son écuyer Bandoval d'annoncer à son fils absent pour le service de son suzerain, le roi Licombert le Brave, que sa femme a mis au monde sept petits chiens.

La suite du récit est à peu près conforme à la seconde version française. Nous y voyons reparaître la duchesse de Bouillon, qui porte le nom de Catherine (Cataliña), le duc Renier de Saxe, l'empereur Othon et son neveu Gallien.

Les circonstances du départ du Chevalier au Cygne, celles de la jeunesse de Godefroi et du voyage de Cornumarant en Europe sont puisées à la même source.

Après cette énorme digression, l'auteur castillan nous ramène à Nicée et poursuit l'histoire de la croisade, en imitant tour à tour les chansons de gestes et Guillaume de Tyr. Dans le récit du siége d'Antioche, nous retrouvons presque tous les épisodes de la chanson de Richard le Pèlerin [1] : l'auteur même est nommé, mais le texte espagnol

1. Nous citerons entre autres la prise du cheval de Fabur par Gontier

qui traduit presque littéralement celui de Graindor, ne dit nulle part, comme le croit M. Paulin Pâris [1], que Richard ait été attaché au service de Boémond [2].

Au milieu du siége d'Antioche, le narrateur s'interrompt encore une fois pour glisser dans son récit une traduction abrégée du roman de *Berthe* et de celui de *Charles Mainet* (Carlos Mayneta).

Le prétexte de cette nouvelle digression est tout simplement un exploit de Folguer (Foulques ou Foucher) Ubert de Chartres descendant de Mayugot de Paris un des principaux personnages du roman et le fidèle serviteur de Charlemagne. Le procédé était naïf et aurait pu grossir indéfiniment l'histoire de la croisade.

Depuis la prise d'Antioche dont les principales circonstances sont empruntées à Guillaume de Tyr, jusqu'à la bataille d'Ascalon, la *Gran Conquista* recommence à suivre avec plus de fidélité que jamais le texte de la *Chanson d'Antioche* et celui de la *Chanson de Jérusalem,* et n'oublie pas l'épisode des Chétifs intercalé entre les deux poëmes.

Après la bataille d'Ascalon le romancier redevient historien, et poursuit le récit des guerres d'outre-mer jusqu'à la

d'Aire, les exploits de Raimbaud Creton, la mort de Renaud Porquet (Rinaldo Porcellet), l'ambassade de Sansadoine (Zeifadola, l'épée de l'Etat), les prophéties de Calabre, etc.

1. *Histoire Littéraire,* t. XXV, p. 520.

2. Pero contarvos hemos lo que dijo Ricarte el Pelegrino, que se acerto en aquella batalla, e despues fue *amigo* de San Pedro de Antioca : ca, segun cuenta la historia que el Conde hizo, fueron ayuntados en aquella batalla, noventa e dos reyes, sin los otros ricos hombres. (*Bibliothèque des auteurs espagnols,* t. XLIV, p. 269). Si le texte imprimé reproduit exactement le manuscrit, le traducteur espagnol a confondu Richard le Pèlerin, avec le prétendu auteur du poëme des *Chétifs* qui fut, suivant Graindor, chanoine de saint Pierre. Encore faudrait-lire *canonigo,* au lieu de *amigo* qui ne présente aucun sens.

Quant au mot *conde* il désigne toujours dans la *Gran Conquista,* le comte Raimond de Toulouse. C'est la suite de l'erreur précédente : Raimond de Toulouse a été confondu avec Raimond d'Antioche, qui suivant Graindor, aurait fait faire le poëme des *Chétifs*.

mort de saint Louis, d'après la traduction française de Guillaume de Tyr et ses continuateurs. La popularité des romans traduits par ordre de don Sanche était encore assez grande en Espagne, à la fin du XIVe siècle, pour que les auteurs de l'Amadis y fissent de fréquentes allusions.

VI

Pendant que la légende de la croisade et surtout celle du *Chevalier au Cygne* passait ainsi tour à tour dans toutes les langues européennes, avait-elle subi dans sa langue maternelle de nouveaux remaniements? Nous ne le pensons pas. Le dédain que le XIVe siècle témoignait déjà pour les romans en vers n'était pas fait pour encourager de nouvelles tentatives poétiques, et le sujet était épuisé. Nous ignorons même si les dernières branches du cycle de la croisade et le *Baudouin de Sebourg* furent traduits en prose, et nous n'avons trouvé aucune trace, ni aucun souvenir d'une traduction de ce genre postérieure au XIIIe siècle et antérieure à la fin du XVe.

Cependant les pays wallons n'avaient pas oublié leur légende nationale. La peinture et la sculpture s'en emparaient; le théâtre naissant y découpait des mystères [1]; l'histoire même l'acceptait et le fabuleux Hélias prenait place parmi les héros authentiques. La maison de Boulogne et celle de Brabant auxquelles la tradition wallonne avait toujours appliqué la légende du *Chevalier au Cygne* étaient éteintes : leurs domaines avaient été se confondre dans les vastes possessions de la maison de Bourgogne.

La disparition de ces deux familles souveraines avait

1. Voir le mystère du roi Thierry et de la reine Osanne, cité par M. de Reiffenberg et publié par MM. de Monmerqué et Francisque Michel (*Théâtre français au moyen âge*, grand in-8°, Paris 1839, p. 551-608).

laissé le champ libre aux prétentions de la maison de Clèves qui nous ont déjà été révélées par le poëme de Conrad de Wurtzbourg.

Cette maison avait grandi rapidement depuis le XIIIe siècle : en 1368 le comté de Clèves avait été réuni à celui de la Marck : en 1417 il avait été érigé en duché : d'illustres alliances avaient placé les ducs de Clèves au premier rang parmi les princes souverains de l'empire germanique : aussi l'authenticité de leur généalogie n'était-elle plus douteuse.

Dès la seconde moitié du XVe siècle de graves annalistes, Jean Gerbrand de Leyde, prieur des Carmes, mort à Harlem en 1504[1], Guillaume van der Schueren, secrétaire des commandements des ducs de Clèves[2], Werner Rolewinck, auteur du *Fasciculus temporum* (Utrecht, 1480)[3], Olivier de la Marche mort en 1502[4], établissent que les ducs de Clèves descendent en droite ligne d'Hélias et font remonter leur origine jusqu'aux temps mérovingiens. Werner Rolewinck raconte sérieusement, qu'au temps où Justinien II était empereur d'Orient, Childebert roi de France, et Pepin de Héristal duc de Brabant, en l'année 711 de Jésus-Christ, Dirick ou Théodoric, premier comte de Clèves, avait marié sa fille unique, Béatrix, à un chevalier inconnu nommé Hélias. Ce mystérieux personnage était arrivé à Clèves sur une barque traînée par un cygne et disparut de la même manière. Il laissa à son fils Dirick son épée et le comté de Clèves, à Godefroi son cor et le comté de Looz, à Conrad son anneau et le landgraviat de Hesse. Cette généalogie que nous retrouvons avec quel-

1. Chronique belge de Jean Gerbrand dans les *Rerum Belgicarum annales*, de Fr. Sweert. Francfort, 1620 (in-f°), liv. IV, ch. XII, p. 62.

2. Van der Schueren. *Chronik von Cleve und Mark* zum ersten Mahle herausgegeben von L. Tross. Hamm, 1824, in-8°.

3. *Fasciculus temporum*, imprimé par Jean Veldener. Utrecht, 1480, in-f°, p. 322 et 323.

4. Olivier de la Marche. *Mémoires*, liv. Ier, ch. XXIX.

ques variantes dans le récit de Jean Gerbrand et dans celui de van der Schueren devient désormais officielle dans la maison de Clèves et c'est à elle que nous devons les deux dernières traductions françaises des romans du *Chevalier au Cygne*.

La plus ancienne fut rédigée sous le règne de Louis XI par Berthault de Villebresme, sur la demande de Marie de Clèves, duchesse douairière d'Orléans. Elle a du être écrite entre 1465 et 1475 et n'a jamais été imprimée. Le seul exemplaire connu est un manuscrit du XVIe siècle conservé à la bibliothèque royale de Copenhague et qui avait appartenu au roi Louis XII[1]. Ce manuscrit a été décrit et imparfaitement analysé par M. Abraham dans sa *Description des manuscrits français de la Bibliothèque royale de Copenhague* (1. vol. in-4°, 1844). D'après les renseignements fournis par M. Abraham et ceux qui nous ont été transmis de Copenhague, Berthault de Villebresme se serait contenté d'abréger la version du *Chevalier au Cygne* publiée par M. de Reiffenberg et sa traduction s'arrêterait au couronnement de Godefroi dans l'église du Saint-Sépulcre.

Soit que les nobles lecteurs n'aient pas été satisfaits de son travail, soit que son exemple lui ait suscité des imitateurs, un certain Pierre d'Esrey ou Desrey de Troyes entreprit vers la fin du XVe siècle une seconde traduction des romans du *Chevalier au Cygne,* dédiée à Louis XII et à Monseigneur Angilbert de Clèves comte de Nevers.

Cette traduction fut publiée à Paris en 1504 chez Jehan Petit (in-f° gothique de 158 feuillets à 2 colonnes) sous le titre suivant : *Les généalogies avecque les gestes et nobles faicts d'armes du très-preux et renommé prince Godeffroy de Boulion, et de ses chevaleureux frères Baudoin et Eustace,*

1. Roman du *Chevalier au Cygne* mis en prose par Berthault de Villebresme. (Fonds de Thott, n° 416, in-f°, 123 feuillets.)

yssus et descendus de la très-noble et illustre lignée du vertueux Chevalier au Cigne. Avecques aussi plusieurs cronicques d'histoires miraculeuses tant du bon roy Saint Louis que de plusieurs aultres puissans et vertueux chevaliers.

La traduction de d'Esrey fut réimprimée à Paris en 1511 et en 1523 et à Lyon en 1580 chez Arnoullet (1 vol. in-12). Cette dernière édition, dont la Bibliothèque nationale possède un exemplaire[1], est la seule que nous ayons eue sous les yeux.

Dans sa préface datée de 1499 l'auteur prétend avoir traduit les chroniques latines et surtout le *Miroir historial* de maître Vincent (Galle ?), docteur en théologie, de l'ordre des frères-prêcheurs. Dans son second livre, qui commence avec la croisade et qui se termine en 1288, Pierre d'Esrey a suivi, en effet, les historiens latins et n'a rien emprunté aux romans français de la croisade ; mais son premier livre est la traduction exacte de la première partie du poëme publié par M. de Reiffenberg. Il commence, comme la version du trouvère flamand, au mariage du roi Pieron de Lillefort avec Matabrune et se termine par le récit du voyage de Cornumarant et de son retour à la cour du soudan.

A en juger par les nombreuses éditions qui furent publiées dans le courant du XVIe siècle, la traduction de Pierre d'Esrey fut bien accueillie en France ; elle franchit le détroit et eut l'honneur d'être traduite à son tour une ou peut-être deux fois en prose anglaise. L'une de ces traductions aurait été imprimée en 1512 par Wynkin de Worde, mais on n'en connaît aucun exemplaire : l'autre, en admettant qu'il ne faille pas y voir une réimpression de la précédente, a été publiée par l'imprimeur Copland, sous le titre de *The Story of the Knigt of the Swan,* et rééditée en 1858 par M. Thoms. Elle ne renferme que l'histoire du *Chevalier au Cygne,* c'est-à-dire le premier livre de Pierre d'Esrey.

1. Côté L, n. 2606. (Réserve.)

VII

En traversant les siècles et en quittant son pays natal pour voyager du Danube à la Tamise, et de la Castille à la Scandinavie, la légende du *Chevalier au Cygne* avait déjà revêtu bien des formes diverses : il lui restait à subir une dernière métamorphose. Le pédantisme de la Renaissance allait s'en emparer à son tour, la commenter gravement, substituer la fantaisie scientifique à la fantaisie romanesque et faire remonter Hélias aux Grecs et aux Romains, comme ne saurait s'en dispenser tout héros qui se respecte.

C'était le temps où Jean le Maire de Belges (Bavay en Hainaut) dans ses *Illustrations de Gaule et Singularités de Troye* (Paris, 1528, grand in-4°, gothique), et Richard de Vassebourg, dans ses *Antiquités de la Gaule Belgique* (Paris, 1549, 2 vol. in-f°), racontaient en l'accompagnant de savants commentaires, l'histoire du chevalier Salvius Brabo, le héros éponyme du Brabant, le vainqueur du géant Antigonus d'Anvers, le compagnon de Jules César, dont il avait épousé la nièce Siniane (Swane), fille de Charles Ynach, roi de Tongres et de Germana, sœur du général romain. C'était le temps ou Francus, fils d'Hector et aïeul de la race des Francs, remplaçait dans l'épopée française Charlemagne et le roi Arthur. Si les rois de France descendaient de Priam, la dignité des ducs de Clèves exigeait qu'ils comptassent parmi leurs ancêtres au moins un simple chevalier grec ou romain.

Cette nouvelle incarnation de la vieille tradition wallonne apparaît pour la première fois dans un ouvrage d'un savant ecclésiastique Etienne Wynants Pigghe (Stephanus Viandus Pighius) qui fut précepteur du dernier duc de Clèves.

Dans son *Hercules Prodicius, seu principis juventutis vita*

et peregrinatio. (Cologne, Zetzner, 1609, in-8°, p. 51.) Pighius raconte l'aventure d'une duchesse de Clèves sauvée, en 711, par Hélias du Graal qui l'épousa, mais qui disparut en 732. Dans les anciens temps, ajoute-t-il, on regardait ce chevalier comme un envoyé du ciel, venant directement du Paradis, mais après mûre réflexion, il croirait plutôt devoir attribuer son origine à une illustre famille romaine, dont un membre Ælius (Helias) Gracilis (du Graal!!!), est cité par Tacite (*Annales,* liv. XIII, chap. LIII) comme ayant gouverné la Gaule Belgique.

Un rapprochement aussi concluant ne pouvait manquer de frapper les érudits : aussi la nouvelle version ne tarde-t-elle pas à s'accréditer parmi les annalistes du pays ou de la maison de Clèves.

Sans reproduire ici les nombreuses variantes que M. de Reiffenberg a recueillies avec un soin minutieux dans l'Introduction du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon,* nous nous contenterons de citer un passage de Hermann Stangefol[1] qui résume a peu près toutes les opinions.

« L'illustre chevalier Ælias était venu de Grèce sur un » navire qui remonta le Rhin, et qui le porta à Clèves ou à » Nimègue auprès de sa fiancée Béatrix. Les anciens imagi- » nèrent en conséquence que ce navire qui se nommait le » *Cygne* avait été conduit par un véritable cygne qui le » traînait ou le guidait avec une chaîne d'or. Cet héroïque » chevalier, ayant succombé en 733 dans une bataille contre » les Turcs, les éternels ennemis du nom chrétien, alla re- » cevoir au paradis les palmes du martyre. Voilà sans doute » pourquoi on prétendit plus tard qu'il était originaire du » paradis terrestre, ou plutôt d'un monastère appelé le Pa-

1. Hermann Stangefol, *Annales Circuli Westphaliæ.* Cologne, 1656, in-4°, Livre II, p. 42 et sqq., cité par M. de Reiffenberg, t. II, p. 125.

» radis et situé dans la Thurgovie. De là cette multitude de
» versions ou de fables recueillies par les historiens ou par
» les poëtes sur l'origine dudit chevalier ou seigneur.

» Jean Hoverman, conseiller intime de Guillaume duc
» de Clèves et de Juliers, assure qu'il descendait d'un certain
» Théodoric ou Dalthée de Thurgovie, et qu'il reçut de Da-
» gobert ou de Sigebert rois des Francs, le gouvernement
» de Clèves et de Nimègue, en récompense de ses éclatants
» services. Suivant les *Annales de Clèves* il serait venu du
» paradis terrestre, et serait arrivé à Clèves ou à Nimègue
» sur une barque qu'un cygne traînait avec une chaîne
» d'or.

» Ce serait en souvenir de ce prodige qu'on aurait placé
» l'image d'un cygne au sommet du donjon ou de la princi-
» pale tour du château de Clèves, et qu'on aurait multiplié
» ce même emblème sur les murailles, les tableaux et les
» tapisseries de ce château.

» Martin Delrio[1] ne craint pas d'affirmer qu'il devait la
» naissance à quelque mauvais esprit.

» Étienne Pighius dans son *Hercules Prodicius* le fait des-
» cendre d'une famille romaine, celle d'Ælius Gracilis.

» Jean Turck, greffier de Clèves: le croit originaire d'une
» ville de Suisse, Cleve[2], aujourd'hui Claventia (ou plutôt
» Clavenna) ou du monastère du Paradis en Thurgovie.

» Pierre Streithagenus, dans ses *Tétrarchies,* l'appelle
» Ælius Graius, parce qu'il était venu de Grèce..., etc. »

Stangefol aurait pu ajouter à cette nomenclature la version de Malbrancq qui, dans son *de Morinis* (t. I, p. 277, Tournai, 1639, in-4°), fait du Chevalier au Cygne le fils d'un

1. Savant jésuite, auteur d'un ouvrage en six livres, intitulé *Disquisitiones Magicæ* (1599).
2. Clavenne ou Chiavenna, en allemand Claven ou Clefen, sur la Maira, dans la province de Sondrio.

certain Van Gralle, parent de Saint-Bertin et qui aurait servi en Orient dans les armées de Théodose III.

On voit que le *Chevalier au Cygne* à peu près oublié en France, où il ne figure même pas dans la Bibliothèque des romans, ni dans la Bibliothèque bleue, et où il apparaît à peine dans les Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, était resté sur les bords de la Meuse et du Rhin un important personnage.

Même après l'extinction de la maison de Clèves, le souvenir d'Hélias survit dans les légendes populaires, les savants discutent l'authenticité de son histoire; au XVIIIe siècle on y croyait encore. Un curé, l'abbé Le Paige, moitié archéologue, moitié maniaque, écrit en 1780 un gros volume [1] pour démontrer la nécessité de faire revivre l'ordre héréditaire du *Cygne* fondé jadis en l'honneur de l'aïeul des maisons de Clèves et de Bouillon et que Charles de Gonzague duc de Nevers avait songé à relever en 1615.

Le XIXe siècle plus curieux et moins crédule a dégagé peu à peu la légende des nuages qui l'obscurcissaient. L'Allemagne avec cette ardeur de conquêtes qui s'est essayée sur le terrain de la science, avant de faire invasion dans le domaine de la politique, l'a revendiquée comme une propriété nationale; elle a eu du moins le mérite d'ouvrir la voie à ceux dont les prétentions étaient plus légitimes. Dès 1816 les frères Grimm publiaient le poëme de Conrad de Wurtzbourg, et en 1818 les *Légendes allemandes* où les diverses versions de l'histoire du Chevalier au Cygne occupent une large place. Quelques années plus tard Alexandre Dumas y puisait le sujet d'un de ses premiers romans *Othon l'Archer*, sans soupçonner combien était française cette histoire qu'il intitulait *Chronique allemande*.

1. L'abbé Lepaige. *Histoire de l'ordre héréditaire du Cygne*, Bâle, 1780, in-8°.

M. Leroux de Lincy, M. P. Paris et M. de Reiffenberg ont restitué à la légende wallonne sa véritable origine et son véritable caractère; c'est à leurs savantes recherches que nous devons d'avoir pu sur quelques points compléter ou rectifier leurs travaux.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

I

Nous avons suivi jusqu'au bout dans tous ses voyages et dans toutes ses vicissitudes le cycle de la croisade et de la famille de Bouillon.

Le centre, autour duquel sont venus peu à peu se grouper les poëmes qui le composent, est une histoire poétique de la première croisade, divisée en deux parties : la *Chanson d'Antioche* et la *Chanson de Jérusalem,* qui paraissent avoir été composées presque à la même époque et dans la même région, mais non par le même auteur.

La *Chanson d'Antioche* remonte à la première moitié du XIIe siècle, comme le prouve un passage de Lambert d'Ardres, qui ne peut s'appliquer qu'au poëme désigné sous ce nom dans tous les textes du moyen âge; mais, contrairement à l'opinion du seul critique qui ait approfondi cette question, elle n'est en grande partie qu'une imitation souvent littérale de deux chroniques latines, celles de Pierre Tuebœuf (anonyme de Bongars) et d'Albert d'Aix.

C'est ce que nous croyons avoir établi par la comparaison des textes, après avoir prouvé que les arrangeurs ou les rénovateurs avaient respecté au moins le sens de l'œuvre pri-

mitive, tout en y introduisant des épisodes de leur invention, que nous avons essayé de déterminer.

La *Chanson de Jérusalem* n'est au contraire ni une traduction, ni même une imitation des historiens latins ; c'est la légende de la croisade, telle qu'elle existait dans la France du nord, quarante ou cinquante ans après la conquête de la Palestine.

Parmi les héros de la guerre sainte, un nom plus glorieux et plus cher aux descendants des croisés du nord, se détache peu à peu de la foule : c'est celui de Godefroi de Bouillon. Le pays wallon, qui n'a pas encore, comme les autres provinces de langue française, traduit en chansons de gestes ses traditions locales, les rattache à ce nom héroïque, la plus éclatante de ses gloires nationales.

Les trouvères de Liége et de Namur fondent avec l'histoire de la famille de Bouillon la mystérieuse légende du Chevalier au Cygne qui circule déjà sur les bords du Rhin et de la Meuse, et de cette alliance entre la tradition historique et les légendes populaires, sort le poëme du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon,* composé antérieurement à la troisième croisade et à la rénovation de Graindor.

L'apparition de ce poëme, qui tient à la fois de la chanson de gestes et du roman, éveille l'émulation des trouvères flamands.

En même temps que la légende wallonne se grossit d'une nouvelle branche purement romanesque, l'histoire de la naissance et de la métamorphose du Chevalier au Cygne et de ses frères (version du manuscrit 12,558) [1], Graindor de Douai rajeunit la *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem* et

1. Cette version n'a pas été publiée, et nous le regrettons : c'est une des œuvres les plus naïves et les plus gracieuses de la poésie romanesque de la fin du XIIe siècle.

glisse entre ces deux branches historiques le poëme fabuleux des *Chétifs*[1], dont il est probablement l'auteur.

La popularité de l'œuvre de Graindor grandit rapidement : la *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem* retrouvent leur vogue éclipsée, et provoquent de nouvelles imitations des historiens latins de la croisade (traduction de Baudry de Bourgueil) : les trouvères du Boulonnais, où règnent encore les descendants d'Eustache aux Grenons, s'emparent à leur tour de la légende de Bouillon : l'un d'eux, vers la fin du XIIe siècle, ou le commencement du XIIIe, remanie toute la première partie des romans du *Chevalier au Cygne,* introduit dans la *Chanson de Godefroi de Bouillon* un long épisode consacré aux exploits d'Eustache de Boulogne, frère du héros de la guerre sainte, et rattache plus étroitement les branches légendaires aux branches historiques de la croisade en racontant les événements qui signalent le retour de Cornumarant en Asie. (Version du manuscrit 1621.)

A peu près à la même époque, un autre jongleur poursuit l'histoire de la croisade jusqu'à la mort de Godefroi et à la fondation de l'ordre du Temple dont il attribue la création à Harpin de Bourges[2].

Une dernière transformation vient clore le second âge du cycle de la croisade; à la rénovation poétique succède la traduction en prose dont l'apparition signale déjà la décadence de la poésie chevaleresque. Celle que nous possédons remonte à la première moitié du XIIIe siècle et reproduit en l'abrégeant la version du manuscrit 1621 de la Bibliothèque nationale[3].

1. Le *Roman des Chétifs* est inédit, mais M. Paulin Pâris en a cité une partie dans l'*Histoire littéraire.*
2. Ce poëme est perdu à moins que les manuscrits consultés en Angleterre par M. P. Meyer n'en aient conservé une version.
3. Cette traduction est inédite.

Cependant les trouvères ne renoncent pas à la lutte. Dans la seconde moitié du XIIIe siècle la légende du *Chevalier au Cygne* reçoit de nouveaux développements (versions des manuscrits 786 et 795 de la Bibliothèque nationale); l'histoire du royaume de Palestine et des héritiers de Godefroi de Bouillon est poursuivie jusqu'à l'avénement de Saladin [1]. (Version du manuscrit 12,569 de la Bibliothèque nationale et du manuscrit 165 Belles-Lettres de l'Arsenal.)

Dans la première moitié du XIVe siècle, les romans du *Bâtard de Bouillon* et de *Baudouin de Sebourg* viennent réveiller par leurs aventures étranges et quelque peu scandaleuses l'attention du public; enfin, entre 1350 et 1356, un trouvère flamand remanie une dernière fois tout le cycle de la croisade et en tire cette compilation romanesque publiée par M. de Reiffenberg.

Longtemps avant ce dernier remaniement et dès le commencement du XIIIe siècle, la légende du *Chevalier au Cygne* s'est répandue en Allemagne où les successeurs de Wolfram d'Eschenbach la traduisent, la transforment, la fondent avec les romans du *Saint-Graal* et la font revivre dans le poëme du *Lohengrin*. Elle pénétrera plus tard en Espagne où la *Gran Conquista d'Ultramar* la combine avec les romans du cycle de Charlemagne, les chroniques latines de la croisade et peut-être le poëme de Grégoire Béchada; en Angleterre où une double traduction en prose latine et en vers anglais en reproduit les épisodes romanesques, enfin en Scandinavie où on en retrouve la trace dans la *Karlamagnus Saga*.

A la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, au

1. Cette dernière partie des poëmes de la croisade est inédite, et nous croyons en avoir donné la première analyse exacte, sans nous faire du reste aucune illusion sur la valeur littéraire ou sur l'importance historique de cette très-médiocre compilation.

moment où nos vieux romans de chevalerie revêtent une forme nouvelle, deux traductions en prose réveillent en France le souvenir des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon;* mais à partir du XVIIe siècle, ils retombent dans l'oubli, et c'est en Allemagne ou dans les Pays-Bas, qu'il faut aller chercher les dernières formes populaires et les dernières interprétations érudites de la légende de Bouillon.

Tel est, au point de vue critique, le résumé de notre travail. Nous avons essayé de retrouver les origines, le lien, et pour ainsi dire la généalogie des poëmes qui composent le cycle de la croisade; nous les avons suivis, ce que n'avait fait aucun de nos prédécesseurs, dans toutes leurs transformations en France et à l'étranger; et ce qui donne peut-être à cette histoire particulière un intérêt plus général, c'est que tous nos cycles épiques ou romanesques, s'ils n'ont pas commencé de même, ont traversé les mêmes vicissitudes, pour aller finir les uns dans la Bibliothèque bleue, les autres dans les éditions populaires d'Anvers et d'Amsterdam.

II

Au point de vue historique, les poëmes que nous avons étudiés nous apportent peu de renseignements nouveaux sur les grands événements de la croisade. Un seul, la *Chanson d'Antioche,* par la date de sa composition, par les informations précises de l'auteur sur le rôle des chevaliers flamands dans la guerre sainte, mérite de prendre place parmi les documents historiques, au même titre que les récits de Guibert de Nogent, de Baudry ou de Robert le Moine qui n'ont pas plus de droits à être regardés comme des œuvres originales. Quant aux autres parties de la légende, sans en

excepter la *Chanson de Jérusalem,* il est inutile d'y chercher des faits authentiques dont les trouvères se souciaient médiocrement; mais on y peut saisir le reflet des passions, des idées, des croyances, en un mot de la vie contemporaine.

Dans cette longue série de poëmes qui commencent avant le milieu du XIIe siècle pour ne se terminer qu'au milieu du XIVe, la société du moyen âge se déroule devant nous depuis les jours héroïques de sa jeunesse, jusqu'au temps de son déclin.

Dans les *Chansons d'Antioche* et de *Jérusalem,* elle nous apparaît naïve et parfois brutale, enivrée de luttes et de guerres, animée d'une foi ardente, mais toute pratique; pauvre d'idées, mais puissante par l'union intellectuelle et morale, par l'énergie des sentiments et des croyances. Le personnage principal et presque unique des chansons de gestes, le chevalier, est chrétien, mais avant tout il est soldat, *miles,* comme l'appelait le latin officiel du moyen âge.

Dans les romans de la seconde époque (fin du XIIe siècle), les sentiments ont conservé leur simplicité, la foi sa puissance incontestée; mais la vie est à la fois plus calme et plus variée, les émotions guerrières y tiennent moins de place; aux ardeurs de la jeunesse succède le tranquille épanouissement de l'âge mûr.

Dans les poëmes du XIIIe siècle, les sentiments se raffinent, la chevalerie devient galante, les haines religieuses se modèrent, l'enthousiasme des croisades se refroidit, Godefroi est amoureux et Corbaran chrétien.

Enfin, dans le *Baudouin de Sebourg* et dans le dernier remaniement poétique du cycle de la croisade, qui appartiennent au XIVe siècle, il est impossible de méconnaître, tout en faisant la part de l'exagération et de la fantaisie, des symptômes de désorganisation sociale, que nous avons

essayé de mettre en lumière et qui annoncent, en même temps que la fin du moyen âge, le commencement d'un monde nouveau.

Ces caractères, nous les retrouvons également dans tous les poëmes contemporains de ceux qui font l'objet de cette étude. Cependant le cycle de la croisade offre aussi des traits originaux. Dans toutes les chansons de gestes, et surtout dans celles du cycle carlovingien et féodal, le baron seul est en vue; il occupe toute la scène: le prêtre même n'y joue qu'un rôle secondaire; le peuple est un personnage muet qui reste dans l'ombre et qui s'efface humblement devant ses maîtres temporels ou spirituels.

Dans les premiers et dans les derniers poëmes de la croisade, les classes populaires tiennent au contraire une place d'abord modeste, mais qui s'élargit peu à peu. Dans la *Chanson de Jérusalem,* les Tafurs partagent déjà tous les périls et toutes les gloires de la guerre sainte : dans le dernier remaniement poétique de la légende, ils éclipsent les chevaliers par leur bravoure et les humilient par leur insolence ! On reconnaît dans ces favoris de la tradition populaire les ancêtres de Peter Koning et de Jacques Arteweld.

Les trouvères, et surtout ceux de la croisade et du cycle carlovingien, où la lutte des chrétiens contre les sectateurs de Mahomet tient une si large place, ont dépeint à leur manière, en même temps que la société chrétienne, la société orientale et musulmane. Nous croyons avoir prouvé que ces descriptions et ces peintures de mœurs, fruit d'une observation superficielle et passionnée, présentent cependant quelque intérêt, et que la vérité s'y mêle à l'erreur. L'Orient des trouvères n'est certes pas celui des historiens ou des poëtes arabes, mais ce n'est pas non plus, comme on le croit trop souvent, une création de fantaisie, un monde de fables et de chimères.

III

Comme œuvres littéraires, quelques-uns des poëmes de la croisade occupent un rang honorable parmi les productions de notre poésie héroïque ou romanesque. La *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem* qui appartiennent encore à l'âge de l'épopée, ont conservé, malgré les remaniements qu'elles ont subi, l'allure plus franche et plus vive de nos vieilles chansons de gestes carlovingiennes; les récits sont plus brefs, les batailles moins monotones que dans les poëmes composés à la fin du XIIe siècle ; les caractères sont esquissés en quelques traits rudes, mais d'un relief puissant, et qui rappelle les figures grossières, mais vivantes, de nos premières cathédrales gothiques.

Le poëme des *Chétifs* et la partie la plus ancienne de la légende du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon* sont des œuvres de transition : ce n'est déjà plus la chanson de gestes, c'est-à-dire la légende qui croit être l'histoire, et qui altère la vérité sans le savoir ; ce n'est pas encore le roman, c'est-à-dire la fiction volontaire qui crée les événements et les personnages, au lieu de les emprunter à la tradition.

Les poëmes de ce genre intermédiaire ont plus de variété, plus d'invention, mais moins d'énergie, moins de verve guerrière ; les récits de bataille languissent, les descriptions d'armes s'allongent; la chanson de gestes a vieilli, elle marche d'un pas moins alerte : elle parle plus et elle agit moins.

Le roman, qui dans les plus anciennes branches du *Chevalier au Cygne,* n'apparaît que timidement et s'ignore presque lui-même, s'émancipe et se montre à visage découvert dans la branche plus récente qui sert d'introduction à

toute la légende et qui raconte la naissance et les aventures des sept enfants de Lothaire et de la belle Elioxe.

Malgré quelques longueurs dans le récit des combats de Lothaire contre les païens d'Artage la Grande, ce poëme est un de ceux où l'intérêt se soutient le mieux, où les événements s'enchaînent et se succèdent avec le plus de rapidité, et où quelques scènes d'une grâce naïve et touchante viennent reposer l'esprit du lecteur étourdi par le fracas des batailles ou le tumulte des festins. Ce n'est qu'un conte de fées, mais qui pourrait figurer avec honneur à côté des meilleurs romans de la *Table-Ronde*.

Les nouveaux poëmes dont le XIIIe siècle a grossi le cycle de la croisade sont aussi dépourvus de mérite littéraire que de valeur historique, protestations impuissantes d'une école vieillie contre le goût du jour, ou compromis maladroits entre deux genres qui s'excluent.

Au XIVe siècle, l'esprit sceptique et railleur du fabliau populaire, la recherche et la subtilité du roman allégorique, le pédantisme de la scolastique, les mille notions confuses amassées par le prodigieux travail de la science du moyen âge font invasion à leur tour dans la poésie chevaleresque : les idées se multiplient, la pensée devient plus souple, les sentiments plus délicats, plus complexes, plus personnels : mais en même temps l'union intellectuelle et morale qui avait créé la civilisation et la poésie des âges héroïques achève de se briser ; l'art fléchit sous le poids de ces données nouvelles qu'il est impuissant à traduire ; les procédés techniques ne sont plus à la hauteur des conceptions ; la langue même ne suffit plus à l'expression de la pensée ; elle n'est ni assez riche pour en rendre toutes les nuances, ni assez précise pour en faire ressortir au moins les traits essentiels ; elle la tourne et la retourne en tous sens, la décolore, l'affadit, la délaie et finit par la noyer dans un océan de mots.

De là ces œuvres bizarres, incohérentes, verbeuses, qui ne sont plus, comme le *Baudouin de Sebourg,* qu'une parodie involontaire des chants de l'époque héroïque, ou comme le dernier remaniement des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon,* que d'interminables et fastidieuses compilations.

Ces diverses étapes, le cycle carlovingien et les cycles féodaux les ont franchies, comme celui de la croisade, et si nous avions des notions plus positives sur l'histoire des civilisations antiques, nous retrouverions sans doute des phénomènes analogues chez tous les peuples dont la vie nationale a eu son libre et complet développement. Nous pouvons suivre du moins ces transformations dans les littératures primitives de l'Inde et de la Grèce, dont les monuments et les souvenirs nous sont plus familiers et mieux connus. Après le *Mahâbhârata,* le *Ramayâna;* après l'*Iliade,* l'*Odyssée* et les poëmes cycliques, comme après les chansons de *Charlemagne,* les romans de la *Table-Ronde,* et les chansons de gestes dégénérées du XIIIe siècle. Aussi ignorons-nous pourquoi certains critiques refusent encore le nom d'épopées à nos poëmes guerriers du XIe et du XIIe siècle. Pour nous, l'épopée n'est pas nécessairement un chef-d'œuvre, une création d'une grandeur et d'une perfection idéales : c'est l'histoire telle que la comprennent les âges héroïques, c'est la tradition nationale conçue et exprimée avec cette vivacité et cette simplicité d'impressions qui n'appartiennent qu'aux premiers élans de la jeunesse des peuples. A ce titre, la *Chanson de Roland, Aliscans, Raoul de Cambrai* sont des épopées aussi bien que les poëmes homériques et les légendes des Aryas de l'Inde.

Cependant notre épopée ne pouvait être pour la France du moyen âge ce que furent le *Mahâbhârata* pour l'Inde, l'*Iliade* et l'*Odyssée* pour la Grèce.

Le *Mahâbhârata* n'est pas seulement une tradition héroïque, c'est un livre sacré, c'est la mythologie, la philosophie, la morale du brahmamisme, c'est une sorte d'encyclopédie à la fois nationale et religieuse. L'épopée hellénique, plus vivante et plus humaine, résume, comme celle de l'Inde, la religion, l'histoire, la science, la vie tout entière des âges héroïques. Elle fut, pour les siècles qui précédèrent la période de splendeur de la civilisation grecque, ce qu'étaient pour la France féodale la *Bible,* les *Chansons de Gestes* et les *Légendes des Saints.* Ce caractère et cette puissance, la poésie du XIe et du XIIe siècle ne l'eut jamais. Au-dessus du profane était le sacré, au-dessus de la poésie, la chaire chrétienne; au-dessus du trouvère, qui représentait les passions guerrières et mondaines, le prêtre qui représentait l'Église et Dieu, et qui savait, au besoin, parler la langue vulgaire et se faire comprendre de la foule. L'épopée française n'était ni la religion, ni la science, ni même toute l'histoire, car à côté de la tradition populaire subsistait l'histoire savante écrite en latin par la main des clercs. Laïque et féodale, elle n'a pu devenir ni comme le *Mahâbharata,* un livre sacré, ni comme l'*Iliade* et l'*Odyssée,* l'expression unique et complète de la vie nationale dans les temps héroïques de la Grèce.

Quant à la langue des trouvères, elle ne saurait être comparée comme instrument poétique à celle de la génération d'aëdes, qui donna aux poëmes homériques leur forme définitive. Ni les uns ni les autres n'étaient des écrivains dans le sens que nous attachons à ce mot : ils ignoraient également ce que nous appelons aujourd'hui le style : mais la langue de l'*Iliade* était celle d'une race qui ne vivait que par le sentiment et l'imagination; curieuse de toutes choses, parce que tout avait pour elle l'attrait de l'inconnu, heureuse de respirer son air pur, de contempler la lumière de

son beau ciel, la Grèce avait encore toutes les naïvetés, toutes les charmantes ignorances de l'enfance : elle prêtait à tous les êtres la volonté et la vie : le monde n'était pas pour elle un ensemble de phénomènes ; c'était la réunion d'une foule de puissances mystérieuses, souriantes ou terribles, amies ou ennemies de l'homme, mais dont les passions et la figure même étaient tout humaines. Cette langue qui animait toutes choses, qui représentait chaque idée par une image, était faite pour la poésie, ou plutôt c'était elle-même une poésie naturelle et spontanée.

La langue du moyen âge n'eut jamais cette sonorité, cette richesse, cette ampleur de formes, cet éclat et cette variété d'images qui n'appartiennent qu'aux pays de la lumière. Nos trouvères se contentaient d'exprimer la pensée au lieu de la peindre comme les aëdes. C'étaient des improvisateurs et des conteurs plutôt que des poëtes.

Est-ce à dire que notre poésie héroïque n'intéresse que l'érudit et qu'il faille y voir seulement un sujet d'études pour l'historien et pour le philologue?

Depuis trois siècles, la littérature française a demandé tour à tour des inspirations à l'antiquité et aux littératures étrangères : elle n'a entrevu le moyen âge qu'à travers les préjugés du XVIIe et du XVIIIe siècle, ou les illusions de l'école romantique. C'est un monde nouveau à explorer, le monde de la jeunesse et de la foi.

C'est en remontant aux sources de sa langue et de son histoire, c'est en étudiant avec passion ce qu'elle appelait sa poésie nationale, que l'Allemagne à préludé à sa suprématie scientifique et politique. Nous avons eu une poésie aussi naïve, aussi virile, mais moins barbare et plus nationale que celle de l'Allemagne. Qui sait quelles inspirations heureuses les générations nouvelles trouveraient dans ces chants guerriers, pleins de ces sentiments généreux, de ces fortes

croyances, de ces haines énergiques qui retrempent les âmes et qui relèvent les nations? Qui sait ce que nos malheurs mêmes pourraient prêter de puissance aux mâles accents de nos trouvères? La France du XIe siècle a chanté ses douleurs avant de célébrer ses triomphes : c'est du souvenir d'une défaite qu'est née la *Chanson de Roland.*

FIN

ERRATUM.

Page 123, ligne 29, *au lieu de :* le Vermandois, Gormond et Isambart, les fils du grand Herbert, *lire :* le Ponthieu, Ernaut, qui succomba en combattant Gormond et Isambart; le Vermandois, les fils du grand Herbert, etc. . .

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 7

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE HÉROÏQUE

La Légende de la première croisade.

CHAPITRE I. — Les origines de la *Chanson d'Antioche* et de la *Chanson de Jérusalem*..... 15
CHAPITRE II. — Les faits de la croisade d'après la *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem*..... 55
CHAPITRE III. — La société de la première moitié du XIIe siècle, d'après la *Chanson d'Antioche* et celle de *Jérusalem*.... 84

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE ROMANESQUE

La Légende du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon. — La Légende des Chétifs.

CHAPITRE I. — Le *Chevalier au Cygne* et *Godefroi de Bouillon*. 119
CHAPITRE II. — La rénovation de Graindor. Le roman des *Chétifs*..... 141
CHAPITRE III. — Seconde version des romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroi de Bouillon*. Première continuation des poëmes de la croisade..... 155

CHAPITRE IV. — La société de la seconde moitié du XIIe siècle d'après les romans du *Chevalier au Cygne*..... 166

TROISIÈME PARTIE

LA DÉCADENCE

CHAPITRE I. — Première traduction en prose. Troisième version du *Chevalier au Cygne*. Seconde version des continuateurs des poëmes de la croisade..... 184

CHAPITRE II. — *Baudouin de Sebourg*. Le Bâtard de Bouillon. Le dernier remaniement poétique du cycle de la croisade.. 211

CHAPITRE III. — Les traductions et les imitations étrangères. Les versions en prose française du XIe siècle. La légende interprétée par la Renaissance..... 236

RÉSUMÉ ET CONCLUSION..... 260

FIN DE LA TABLE.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme V^e EUG. BELIN.

JL
CR

AUG 1 1 1930